EDMOND ROSTAND

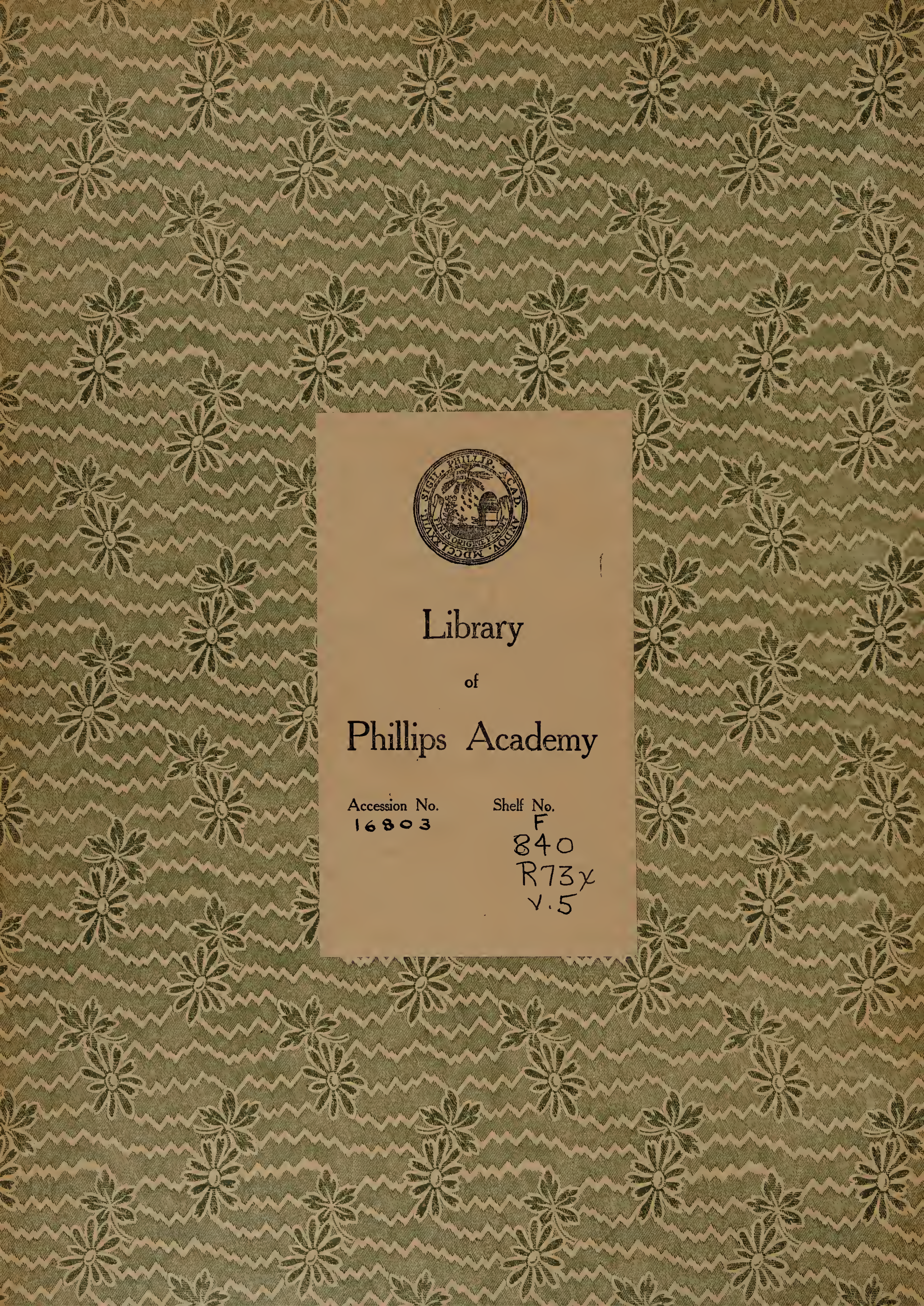
LES MUSARDISES

LE BOIS SACRÉ

LES ROMANESQUES



Pierre Lafitte



SIGIL. PHILLIP. ACAD. ANDOV. MDCCLXXVIII.
FINIS ORIGINE PENDET



LES MUSARDISES

LE BOIS SACRÉ

LES ROMANESQUES



Composition inédite de
R. Lelong.

C'est là qu'ils tomberont, autour du pied de cuivre,
Tous ces rêves en rond !

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES DE

EDMOND ROSTAND

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES MUSARDISES

LE BOIS SACRÉ

LES ROMANESQUES

ILLUSTRATIONS

EN COULEURS ET EN NOIR, DANS LE TEXTE ET HORS TEXTE, DE MM.

AVY, BROUILLET, CALBET, CHABAS, GORGUET, P.-A. LAURENS, LELONG, MACCHIATI, ORAZI et ZIER

PORTRAIT EN COULEURS DE M. EDMOND ROSTAND, PAR LÉVY-DHURMER

LIBRAIRIE

PIERRE LAFITTE & Cie

90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 90

PARIS



Arnaga. — Coin de terrasse.

AVANT-PROPOS

La VIE et L'ŒUVRE d'EDMOND ROSTAND

Je l'ai dit souvent et j'ai le regret de le répéter, mais non le repentir de l'avoir cru, puisque je le crois encore, Edmond Rostand, c'est tout 1630, et par conséquent c'est le Romantisme français, je dis le romantisme purement français. Car il y a eu deux romantismes en France, dont l'un était français et l'autre français aussi, surtout français, mais un peu mêlé d'apports étrangers et un peu défiguré par des influences étrangères, et le premier est celui de 1630 et le second est celui de 1820. Edmond Rostand est un romantique français de 1630 et il réunit en lui tous les éléments divers du romantisme de cette époque-là. Il va, très exactement, de Corneille à Scarron en passant par Théophile. Il est sublime, il est précieux et il ne se refuse pas d'être burlesque, dont, par parenthèse, je ne le blâme point, quoique sachant que là est le péril.

Le romantisme de 1630 c'était, comme tout ce qu'on appelle romantisme



Cl. Otto.

M. Eugène Rostand père.

la prédominance de la sensibilité et de l'imagination sur la raison, le raisonnable et le régulier, et j'ajoute une légère prédominance de l'imagination sur la sensibilité. Il visait au grand, c'est-à-dire aux conceptions pour lesquelles la raison ne suffit pas et qui demandent un transport de l'imagination créatrice, partant de la réalité, mais la dépassant, et ceci est la définition générale de Corneille comme de Shakespeare.

Il visait aussi à l'inattendu, à l'imprévu, au rapprochement surprenant d'idées disparates au premier abord, à cet esprit de finesse qui saisit *ou qui invente* des rapports insoupçonnés entre des choses fort éloignées, pour le vulgaire, les unes des autres. Et ceci est le subtil, le maniéré, et quand il est dans une certaine mesure juste ou qui paraît juste, le précieux. C'est Théophile, c'est Cyrano. Il y a beaucoup d'imagination encore dans cet esprit-là, une imagination qui vise au fin au lieu de viser au grand, au délicat au lieu du sublime, mais une imagination très vive, assez forte même, saillante pour ainsi parler et aiguë. La Bruyère a bien vu cela quand il nous parle de cet esprit précieux « où l'*imagination* a trop de part ».

Et enfin, par une dégénérescence ou plutôt par une transposition, le précieux, souvent chez les précieux eux-mêmes, exemple Voiture, devenait le burlesque. Le burlesque, c'est une imagination gaie, drôle, bouffe, qui se moque du précieux, avec les procédés mêmes du précieux ; je dis plus, avec le fond même du précieux, à savoir la recherche de l'imprévu et du surprenant, et par conséquent ce peut être et c'est souvent le précieux se moquant lui-même de lui-même. Voiture est précieux quand il est sérieux et burlesque quand il s'amuse. Scarron, qui ne peut être sérieux, est burlesque continuellement, avec de imagination gaie qui est incroyable. Il parodie les précieux, c'est son procédé

constant, et il parodie souvent, peut-être toujours, le précieux qu'il avait en lui. Inutile d'ajouter que cet esprit des burlesques devient très vite et presque forcément un esprit de mots. La recherche de l'imprévu, des rapports inattendus entre les idées, amène vite les esprits débiles, et aussi les esprits vigoureux en leurs moments de détente, à la recherche des rapprochements de mots, à la recherche des allitérations, des jongleries verbales et des calembours, et ceci n'est point burlesque en soi, mais un des exercices naturels et favoris du burlesque.

Toute littérature romantique a comme naturellement et presque fatalement sa littérature précieuse et sa littérature burlesque. Les groupes romantiques ont toujours eu des précieux et des burlesques, et très souvent même, dans un seul poète romantique, il y a un précieux et un burlesque qui font très bon ménage avec l'homme d'imagination grandiose et grandiloquente. A la vérité, Corneille n'est jamais burlesque ; mais il est précieux très souvent. Shakespeare est sublime, précieux et burlesque. Hugo est sublime, précieux et burlesque, ce dernier même avec une complaisance extraordinaire et inquiétante. Il semble que ces trois choses se tiennent.

Elles se tiennent en effet. L'imagination du grand, l'imagination du rare, l'imagination de l'excentrique sont comme trois degrés, et si l'on ne monte pas facilement du dernier au premier, on descend très facilement du premier au dernier en ces moments de production facile où l'on fléchit, sans doute, mais sans se dépayser et en restant encore dans sa nature propre et dans son propre tour d'esprit. Corneille peut devenir précieux ; ce serait absolument impossible à Voltaire.

Edmond Rostand a tout cet esprit de 1630. Il est Cornélien, Théophilien, Cyranien, Voituriste et Scarronien. Il est tout le romantisme proprement français. Je l'ai comparé à Alfred de Musset. Je ne m'en dédis pas, quoiqu'il y ait tout un côté de Musset, et le plus accessible au public, qu'il n'a point ou qu'il a très peu, sur quoi nous reviendrons plus loin ; mais il a certainement beaucoup de Musset. Il a en lui le Musset romantique des *Contes d'Espagne et d'Italie* ; il a en lui le Musset shakespearien de *Lorenzaccio* ; il a en lui le Musset précieux d'*On ne badine pas avec l'amour* et il a en lui le Musset burlesque de la *Ballade à la Lune*. Tous ces Musset-là, si je



Cl. Aubert.

Mme Eugène Rostand. (*dessin de Pascau*)



Cl. Biron. Cl. Otto.

M. Edmond Rostand a 15 ans et a 25 ans.

puis m'exprimer ainsi, qui eussent été tout à fait à leur place et à leur aise de 1630 à 1660 et que comprenait Théophile Gautier, qui a si bien compris lui-même qu'il était lui-même de 1660, tous ces Musset-là sont dans Rostand. Ils sont dans les *Musardises*, dans les *Romanesques*, si comparables à *A quoi rêvent les jeunes filles*, dans la *Princesse lointaine*, si proprement shakespearienne et shakespearienne à la manière de Musset, dans la *Samaritaine*, qu'on dirait écrite après une lecture de la première partie de *Rolla*. Rostand est un Musset moins déclamatoire et plus précieux, aussi spirituel et *qui rêve de la même façon.* Son tour d'imagination est le même. Son tempérament n'est pas le même, et nous nous expliquerons là-dessus ; mais son tour d'imagination est le même. Tous deux sont des romantiques assez spirituels et assez souples pour parcourir tout le registre du romantisme et pour en mêler, à dire ainsi, les éléments avec aisance, avec une maestria fringante et un soupçon d'insolence, aimable encore.

Ainsi doué, ainsi marqué par décret individuel de la Providence, Edmond Rostand commença par des vers gais, riants, alertes, simples, verdissants, où l'on sentait comme la démarche alerte, sautillante et bondissante de la jeunesse ou plutôt de l'adolescence. C'étaient les *Musardises*, poèmes très ingénieux, la plupart exquis déjà de prestesse, de désinvolture et d'une sentimentalité légère, mousseuse et capiteuse. On parla d'un nouveau Banville ; il fallait parler d'un Banville rajeuni, qui, même pour commencer, n'était pas imitateur, qui était de sève forte et fraîche et qui ne deviendrait jamais « le vieux clown ». Du reste, il était très vrai que ce jeune homme se faisait remarquer par la virtuosité, par la possession déjà complète de son instrument, par le don, si rare, assez dangereux aussi, que Victor Hugo possédait également, dès la vingtième année, de mettre en vers et en vers agréables, *absolument tout ce qu'il voulait.* Chez Rostand, comme chez Hugo, comme chez Mozart, l'*artiste* précédait le *poète*, phénomène



Edmond Rostand

assez rare, dont il n'y a rien à augurer ; car il arrive que dans l'artiste précoce un poète ne naît jamais, comme il arrive qu'il y naisse, ou plutôt s'y développe et finisse par prendre la maîtrise ; comme il arrive que dans un jeune poète qui est encore artiste maladroit, l'artiste se forme peu à peu et se mette au service du poète à qui désormais ne manque rien. Les *Musardises* étaient une promesse significative, intéressante, qui pouvait être décevante, qui pouvait n'avoir pas trompé.

Les *Romanesques* vinrent ensuite. Edmond Rostand s'était trouvé. Il s'était trouvé comme poète dramatique, d'abord. Il l'était essentiellement. Qui saura dire les rapports étroits, les rapports intimes qui existent entre le romantisme et la poésie dramatique? Le poète romantique est fait pour le théâtre, il a besoin du théâtre et il ne peut pas se passer du théâtre. On a dit que le théâtre vit de réalité bien observée. C'est presque faux ; c'est un peu vrai ; c'est surtout faux. Parce que le théâtre ne laisse pas au spectateur le temps de la réflexion et parce que le spectateur sait qu'il ne l'a pas et prend son parti de ne pas l'avoir, il faut que le théâtre ravisse, transporte, enlève le spectateur, et c'est précisément l'affaire de l'imagination et du mouvement qui est lui-même une faculté de l'imagination. Tous les grands poètes dramatiques sont surtout de grands imaginatifs. On peut faire du théâtre avec de l'observation, de la raison et de la logique, et les âges qui n'ont pas d'imagination font du théâtre ainsi. Seulement de leur théâtre il ne reste rien. C'est l'histoire du théâtre du XVIII[e] siècle. C'est par leurs belles parties d'imagination que Racine et Molière ont réussi *sur le théâtre*, comme c'est par leurs parties de forte et profonde psychologie qu'ils ont réussi auprès du lecteur ; mais c'est par leurs parties d'imagination qu'ils ont triomphé aux chandelles. Le poète romantique a donc la première des qualités requises au théâtre ; il lui faut encore quelques-unes au moins des autres ; mais il a la première.



Cl. Aubert.

M[me] EDMOND ROSTAND (*dessin de Pascau*).

Dès les *Romanesques*, Rostand se



Cl. Aubert.
M. Maurice Rostand (*dessin de Pascau*).

montra homme de théâtre. Il avait l'instinct d'une fable ingénieuse, curieuse, originale, à amuser l'imagination. Il avait le don du mouvement, de l'action vive sans être précipitée, ne s'arrêtant jamais et se renouvelant par elle-même. Il avait l'instinct du mot extérieur jaillissant, ailé, passant la rampe. Le premier acte des *Romanesques* alla aux nues ; les deux autres, moins drus, ne recevant pas une sève suffisante d'une matière qui n'était pas assez ample, tombant aussi, c'est trop dire, descendant un peu du côté de ce burlesque qui déjà était, en même temps qu'un don heureux, un défaut périlleux de l'auteur, furent moins goûtés ; l'ensemble fut accepté avec un grand applaudissement et comme un émoi d'espérance.

La *Samaritaine* suivit de près. On n'y trouvait point de burlesque, ni même de semi-burlesque, le sujet s'y opposant absolument ; mais on y trouva du précieux, qui blessa un peu, en une histoire si grave, les juges un peu sévères. Ce qu'on y trouva surtout, c'était une éloquence puissante, ardente, tout orientale, et des vers et des couplets d'une suavité tout évangélique, des vers et des couplets qui semblaient couler du Siloé...

> Pareilles à ces eaux si pures et si belles
> Qui coulent sans effort des sources naturelles.

Ce fut un enchantement. Bien que le défaut sensible de cette pièce soit que Jésus n'y joue point, tout compte fait, le principal rôle, cependant l'esprit de Jésus, un esprit de fraîcheur limpide, rajeunissant la terre, l'air, l'humanité tout entière, y était si bien, partout répandu, que ce fut un succès d'attendrissement, d'émotion pleine et douce de sensibilité religieuse. Ce succès se renouvela toutes les fois qu'on reprit cette pièce pleine de grâces et se renouvellera toutes les fois qu'on la voudra reprendre. La *Samaritaine* est dans l'œuvre de Rostand une oasis en Orient.

La *Princesse lointaine* est à peu près de la même époque, peut-être un peu antérieure et il n'importe. Cette fois, Edmond Rostand visait au grand et au très grand. Il voulait prendre un rêve en action et mettre dans l'action toute la beauté sublime d'un rêve héroïque. La fable est symbolique. Il y a quelque part une princesse adorable, de toute beauté et de tout charme. Joffroy Rudel, prince et poète, en est amoureux sans l'avoir vue. Il va vers elle, déjà fatigué, affaibli, presque mourant, avec d'humbles compagnons qui, par une sorte de contagion,

partagent son enthousiasme. Il arrive. L'idéale beauté est séparée de lui par des obstacles matériels que, relativement, il est facile de vaincre. Elle l'est beaucoup plus par ses caprices, par sa versatilité féminine, par quelque perfidie plus ou moins consciente qui la pousse à prolonger les épreuves de ceux qui l'aiment plutôt qu'à les abréger. Entendez que l'idéal est décevant, qu'il ne s'ajuste pas à nos désirs, qu'il est facile d'en rêver, plus difficile de l'atteindre, infiniment plus difficile encore de le posséder, de l'épouser, d'en faire sa vie. La Princesse lointaine s'humanise enfin et met ses lèvres sur les yeux et sur la bouche de son amant au moment qu'il meurt. Entendez que la vie entière se passe à poursuivre l'idéal et qu'on meurt, du reste content et ravi, de l'avoir senti un instant. Ce moderne Roman de la Rose, un peu déparé par le rôle tout matériel et trop matériel d'un odieux *mercanti*, est un charme du cœur *et surtout de la pensée.* Il nous donne le plaisir de voir très clairement une grande idée philosophique à travers le voile d'une fiction ingénieuse ; et l'idée est belle et le voile est d'une richesse admirable. Les vers *définitifs* y abondent :


Cl. Aubert.
M. Jean Rostand (*dessin de Pascau*).

Oui, tous les grands amours travaillent pour le ciel.

Que d'hommes meurent loin de la Terre Promise de leurs rêves :

Combien
Moins heureux, épuisés d'une poursuite vaine,
Meurent sans avoir vu leur princesse lointaine !

Sur le plaisir pervers d'étouffer dans l'amour l'amitié qu'un homme a pour un autre homme :

Heureuse de tenir dans ses bras un Oreste,
Dont le Pylade meurt, qui le sait, et qui reste.

Et surtout celui-ci qui résume et condense en lui l'esprit de tout le poème :

On finit par aimer tout ce vers quoi l'on rame.

Quelques années plus tard paraissait *Cyrano de Bergerac.* Ce fut comme un coup de tonnerre. Ce fut la journée de théâtre la plus éclatante depuis *Hernani* et ce fut un *Hernani* sans bataille. Il y eut unanimité de Paris, des provinces, de l'Europe entière. On se sentait en face d'un chef-d'œuvre. On a dit que la pièce



Arnaga. — Le Jardin.

avait dû son succès à ceci qu'elle était « héroïque », qu'elle était comme une protestation contre le « naturalisme » et qu'elle permettait de respirer du naturalisme. Il ne faut rien croire de cela. Le naturalisme était déjà en décadence très marquée à cette époque, et au théâtre, il n'avait *jamais* rencontré de succès sérieux. Sans doute on attendait quelque chose ; mais on n'était étouffé par rien Ce qu'on saluait avec ravissement, c'était une bonne pièce. Ce qu'on saluait aussi, c'était la renaissance éclatante de ce romantisme que les Français ont comme dans le sang, non pas depuis *Hernani*, mais depuis le *Cid ;* c'était la pièce à grands sentiments et à grands coups d'épée et à grandes tirades éloquentes, du reste admirablement composée, commençant comme une comédie, continuant comme une tragédie romanesque, poursuivant comme un drame de cape et d'épée, s'achevant comme une élégie, dans une atmosphère d'automne et de crépuscule. Un grand critique, dans un sentiment de vive bienveillance, je crois, pour l'auteur, fit remarquer que ce n'était pas là une nouveauté, le commencement d'une ère, mais au contraire l'œuvre la dernière venue de tout un genre qui remontait très haut dans l'histoire de notre littérature et non pas seulement de la nôtre. Il avait raison. C'était un *Cid* ou un *Nicomède* ou un *Don Sanche d'Aragon*, ou un *Ruy Blas*. Le critique ne voulait pas que Cyrano fût un homme nouveau ; mais il lui donnait ses lettres de noblesse.

Ce que tout le monde a fait remarquer, en revanche, c'est qu'Edmond Rostand était tout entier, cette fois, dans sa pièce. Ses grandes qualités s'y déployaient dans toute leur ampleur, et ses défauts mêmes, ou si l'on préfère, ses qualités secondaires, l'y suivaient. Il y était épique, il y était fastueux, élégiaque, attendrissant à n'y rien souhaiter ; il y était comique ; il y était précieux ; mais quoi? il plaçait sa pièce au temps des précieuses et il faisait parler des précieux ; un peu d'excès dans ce sens n'eût été que trait de couleur locale et il n'y avait

point d'excès ; et quand Cyrano disait, voyant Roxane en embrasser un autre, en récompense d'une déclaration que lui, Cyrano, avait faite :

Puisque sur cette lèvre où Roxane se leurre
Elle baise les mots que j'ai dits tout à l'heure,

il avait simplement beaucoup d'esprit dans beaucoup de sensibilité et il était, pour ainsi parler, dans le sublime du précieux.

Peut-être le quatrième acte, brillamment soldatesque, du reste, était-il, je ne dirai pas plus vulgaire, mais d'un grain moins pur que le reste ; mais l'admiration sans réserve renaissait à ce merveilleux acte V, où l'élégie, et l'élégie en action,



ARNAGA. — COIN D'UN SENTIER.

traînait harmonieusement ses longs habits de deuil, où la mort d'un héros et d'un poète se présentait en beauté et en gloire, où le héros poète regardait tomber les feuilles mortes, et disait avec un retour sur lui-même :

Et malgré leur chagrin de pourrir sur le sol
Veulent que cette chute ait la grâce d'un vol.

Cyrano de Bergerac est comme une pièce qui aurait été écrite par Corneille en collaboration avec Théophile et Benserade ou par Hugo en collaboration avec Musset. Il a pris son rang dans le groupe des œuvres qui ne peuvent pas périr.

A partir de *Cyrano*, l'évolution d'Edmond Rostand devient très visible. Déjà dans la *Princesse lointaine* il tendait vers le drame épique. Seulement la *Princesse lointaine* n'était qu'un épisode de drame épique. Pour faire de la *Princesse*

lointaine un drame épique proprement dit, il aurait fallu nous montrer Joffroy Rudel dans son château de Provence, rêvant de la Princesse de Tripoli, puis Joffroy Rudel sur les flots ; puis Joffroy Rudel un instant trahi par son ami Bernard ; puis Joffroy Rudel mourant enseveli dans les cheveux de la Princesse ; puis Joffroy Rudel *ressuscité* dans le cœur de Bernard et de la Princesse, les animant à la croisade sainte, et Bernard et la Princesse se consacrant à une grande œuvre, jusqu'au jour où, mourant eux-mêmes, ils se dissent : « Nous allons le rejoindre, — Il fut toujours en nous. »

Avec *Cyrano*, nous avions le drame épique complet. De plus en plus, Rostand va tendre à cette forme d'art et toujours l'atteindra plus ou moins heureusement, mais toujours l'atteindra. L'*Aiglon* est le poème de la faiblesse héroïque, du rêve de grandeur se posant sur une âme trop faible ou plutôt trop mal servie par ses organes pour le pouvoir porter ; d'un jeune homme pliant sous un trop grand souvenir trop amoureusement caressé. Comme Hamlet fléchit sous un trop grand devoir, Césarion fléchit sous un trop grand nom et il en meurt. C'est l'histoire d'un homme, c'est l'histoire de plus d'un peuple. Ainsi Rome plia sous les grands souvenirs qu'elle portait, *nec se Roma ferens* ; ainsi d'autres peuples, modernes, sont accablés sous leur histoire et par le désir et l'impuissance d'en être dignes.

En sa composition la pièce est magnifique, comme toutes les pièces de Rostand. Il a en perfection le génie architectural. Il y a des défaillances dans l'exécution. Si le rôle de Flambeau est exquis, celui de Metternich est contestable. Si la scène de l'Aiglon devant l'amour : « Je déchire... Je déchire » et je suis déchiré, est quelque chose comme une élégie héroïque, l'acte du *veglione* disperse l'attention et la refroidit. Mais tout, de l'*Aiglon*, dût-il périr, ce que je suis très loin de croire, il resterait l'acte étonnant du champ de bataille de Wagram, vision merveilleuse qui porte jusqu'aux dernières limites les émotions de terreur et de pitié et de grandeur, grand poème épique et tragique à lui tout seul et qui rappelle à l'esprit, quand on songe à comparer, les plus grands noms de la littérature dramatique depuis Eschyle jusqu'à Shakespeare. Le plus bel acte tragique de toute la littérature romantique française est le cinquième acte de l'*Aiglon*.

Toujours plus haut, du moins dans ses conceptions, Rostand a voulu essayer du drame épique-philosophique, à la manière de la *Tempête*, de Shakespeare, c'est-à-dire du drame qui, dans une action épique, sous l'enveloppe, pour ainsi dire, d'une action épique, raconte, prise à un certain point de vue, l'histoire même de l'humanité. Un homme, comme tant d'autres, a un grand rêve, faire régner la lumière sur la terre, y faire régner la vérité, la justice, la bonté et l'amour. Il a pour ennemis, et il les rencontre à chaque pas, les partisans intéressés des ténèbres et de la nuit, et aussi les envieux, ceux qu'importune la gloire qui accompagne quelquefois les grands desseins ; et aussi les égoïstes, femme coquette qui veut accaparer le génie et s'en faire un jouet agréable, et aussi les simples imbéciles qui, en ne voyant pas le bien, lui font obstacle tout autant que



M. EDMOND ROSTAND.

ceux qui font le mal. Et cet homme, après des péripéties diverses, s'aperçoit qu'il est impuissant, que ce n'est pas lui, si tant est que ce puisse être jamais quelqu'un, qui transformera jamais la terre et que son œuvre est parfaitement vaine. Dépouillé de son illusion, que fera-t-il? Il continuera! Il s'avisera de ceci, qu'il faut toujours essayer de faire le bien *comme si* on pouvait le faire et quand même on a acquis la certitude qu'on ne le fera point ; que c'est même là le devoir, car il consiste à faire quelque chose sans espoir de profit, de récompense, ni même de succès. Il transformera ainsi dans son cœur le rêve en devoir, l'espérance en charité et la foi en amour pur.

Voilà ce que se dit le penseur. Le poète intervient et dit : « Ceci, c'est le coq. Oui, c'est le coq, qui chante avant le jour et qui croit qu'il fait lever le soleil, qui croit qu'il crée la lumière, parce qu'il la pressent. Qu'un jour le coq s'aperçoive que le soleil peut se lever sans qu'il ait chanté, il sera triste ; mais s'il n'est pas un coq de gloire ou un coq de vanité, il continuera de chanter *comme si* c'était lui qui fît lever le soleil. » *Chantecler* était conçu ; il était même à peu près composé. Il ne restait plus qu'à l'écrire.

L'exécution fut inférieure à la grandeur de l'idée. La pièce est trop longue. Il y a des moments où elle semble un peu s'endormir. Il y a des moments où l'idée maîtresse, dont il importait que le lecteur ne fût distrait et ne se détachât jamais, devient un peu indistincte, encore que l'auteur — on le sent à le relire — ne l'abandonne jamais. Il y a un peu de développement facile et, comme déjà dans l'*Aiglon*, l'auteur se laisse aller à cette abondance, à cette effusion et profusion dont il lui est difficile non seulement de se défendre, mais de se défier. Le burlesque, l'esprit de mots, le jeu des mots et le jeu de mots, qui semblait bien étranger au sujet, sont dans cette pièce plus que toute autre, au contraire, où l'auteur vise à tomber presque sans cesse, soit tendance naturelle, soit précisément parce que le sujet est très sérieux, et que l'auteur en a eu peur, a craint d'ennuyer et a eu recours aux procédés d'amusement qui appartiennent à un autre genre littéraire.

Ces défauts, que je n'ai songé ni à taire ni à pallier, sont compensés d'abord par la beauté de l'idée générale et par l'ingéniosité du symbole ; ensuite par des morceaux lyriques, non sans taches encore, mais qui dépassent tout ce que Rostand, en tant que poète lyrique, avait produit jusqu'alors, l'Hymne au Soleil et ce que j'appellerais la profession de foi du coq (II, 3) ; enfin par un nombre extraordinaire de vers qu'on peut isoler, valant par eux-mêmes et qui sont parmi les plus riches de sens et les plus fortement frappés de toute l'œuvre de Rostand :

> Chanter, c'est ma façon de combattre et de croire ;
> Je pense à la lumière et non pas à la gloire.

Ils abondent surtout dans le plus beau des actes de *Chantecler*, qui est le dernier. Patou :

> Je veux bien.
> Nul ne sait regarder pleurer comme un vieux chien.



M. Edmond Rostand et son interprète, Constant Coquelin.

Chantecler :

Mais si je chante, exact, sonore et si, sonore,
Exact, bien éveillé, pendant longtemps encore,
Chaque ferme a son coq qui chante dans sa cour,
Je crois qu'il n'y aura plus de nuit — Quand? — Un jour

Chantecler :

Pensant que la moins triste et plus pieuse tombe
C'est la terre qui s'ouvre à la place où l'on tombe.

Et, comme un vers, que j'ai cité, résumait toute la *Princesse lointaine,* ce vers résume tout *Chantecler* comme formule saisissante :

Il n'est de grand amour qu'à l'ombre d'un grand rêve!

Rostand, très jeune encore, s'en ira vers de nouvelles destinées, à coup sûr grandes et belles, vers le drame épique certainement; et c'est où je le convie le plus complaisamment et avec le plus de confiance ; vers le drame philosophique exprimé dans une épopée, et c'est où je trouve qu'il a donné sa mesure en tant que conception et composition générale ; qu'il ne l'a pas donnée en tant qu'expression significative et maîtrisante de chaque détail ; et qu'il peut la donner à la condition, non pas d'un plus grand effort, mais peut-être d'un moindre effort.



Mme Edmond Rostand, et son fils Jean.

Quoi qu'il fasse, il ne fera jamais rien d'indifférent. Il aura à combattre la raillerie facile qui s'excite contre toute grandeur et qu'il a, comme par avance, flagellée à verges vertes dans *Chantecler* ; la jalousie qui s'attache à tout succès et qu'aussi dans *Chantecler,* en la personnifiant comme elle le mérite et en lui donnant le nom qui lui sied, il a condamnée au mépris, sinon au silence; quelque chose encore, mais qui a très peu d'importance, la levée de boucliers, très lourds, qui a été faite en France contre le romantisme, rendu responsable de toutes les erreurs et de toutes décadences, niaiserie qui, pour être furieuse chez les uns et solennelle chez les autres, ne pèsera pas d'un grand poids dans la balance des esprits équilibrés. Je n'ai pas besoin de dire que Rostand est de ceux que les obstacles de ce genre n'arrêtent ni n'intimident, mais seulement excitent et mettent en humeur quand il daigne les apercevoir.

Tel qu'il est, au moment où j'en parle, il est, par delà le romantisme de 1820, l'héritier direct du romantisme de 1630, c'est-à-dire du romantisme proprement français. Ce qui distingue ces deux romantismes, c'est que le premier, malgré quelque influence espagnole qu'il a admise, mais surtout pour l'épurer, est presque absolument autochtone, piété dans le sol comme Chantecler dans sa terre natale, tout plein de qualités vraiment françaises, imagination puissante, mais éloquente plutôt que rêveuse; goût du grand, mais dans l'action et dans l'effort ; sensibilité profonde, mais qui se connaît et qui s'analyse; fantaisie, mais spirituelle et gaie; esprit, mais joyeux et incisif plutôt qu'amer ; subtilité, mais qui même dans ses excès est une tendance à la finesse et non à l'obscurité ; goût du burlesque, même, mais qui n'est pas laborieux et triste et n'est qu'une débauche rapide et légère de l'imagination qui s'amuse.

Et ce qui distingue le plus le romantisme de 1630 de celui de 1820, c'est que dans celui de 1630 l'imagination, tout compte fait, prédomine sur la sensibilité, et que dans celui de 1820, la sensibilité prédomine sur l'imagination. Le romantisme

de 1820 est encore essentiellement français ; c'est mon avis très décidé ; mais il faut convenir qu'il a un peu subi l'influence des littératures septentrionales et qu'il y a pris, non point du tout son *fond*, mais une *couleur* particulière. Voyez un peu, par supposition d'impossible, quel effet aurait produit *Volupté* publié en 1630 ! Les *Nuits* d'Young, sans la noyer, ont flotté au moins sur la France.

Ce qui distingue encore le romantisme de 1820 de celui de 1630, c'est que, chez la plupart des romantiques de 1820, la sensibilité l'emporte sur l'imagination, non point chez un Hugo, mais presque chez tous les autres, ou tout au moins rappelle à elle l'imagination et prétend toujours la mettre à son service. Le romantique de 1630 est un homme qui sent très vivement — songez à Corneille, à Théophile, à Cyrano, à Tristan, à Saint-Amant — mais qui aime le plus souvent à s'extérioriser, c'est-à-dire, pour ainsi parler, à confier sa sensibilité à son imagination qui l'agrandit, l'amplifie, l'enrichit, l'applique à d'autres qu'à lui-même, la répand sur l'univers. Le romantique de 1820 est de très riche imagination, mais a au moins une tendance à la faire travailler au profit de la sensibilité, à aiguiser sa sensibilité par son imagination, à enrichir, à doubler, à tripler son *moi* par les façons diverses non seulement dont il l'observe, non seulement dont il le sent, mais dont il l'imagine. Il se fait ainsi une sensibilité maîtrisante, despotique, tyrannique, en partie fausse du reste, mais toujours en exercice et toujours en avidité d'elle-même. La sensibilité a comme absorbé l'imagination et s'en est enflée, hypertrophiée et intoxiquée, et de ce qu'elle était assez forte pour dominer, elle a pris des aliments qui l'ont développée de manière à dominer plus encore.

Or, chez Rostand, comme chez le romantique de 1630, c'est bien l'imagination qui domine avec toutes ses puissances et je permets que l'on dise avec quelques-uns de ses excès. On a remarqué comme, tout mesuré, l'amour tient peu de place dans ses écrits, comme dans Hugo du reste ; car Hugo fait exception dans l'École dont il est le chef ; comme l'amour est chez Rostand quasi effacé et pâlissant dans le rayonnement des passions qui l'avoisinent : générosité, désintéressement, amour de la gloire, grandeur d'âme, amour du beau. C'est ce qui distingue Rostand



Cl. Reutlinger.

Mme SARAH BERNHARDT EN MÉLISSINDE.

de cet Alfred de Musset avec lequel il a tant de rapports et auquel je persiste à le comparer, sous le bénéfice de la réserve que je fais à présent. Goût shakespearien, fantaisie, goût oratoire, esprit, gaminerie spirituelle, précieux, burlesque, tout Musset est dans Rostand, sauf les *Nuits*, sauf les cris aigus de sensibilité déchirée et frémissante. Il est impossible de mieux marquer la différence des deux romantismes, comme aussi leurs nombreuses et éclatantes similitudes.

Rostand représente donc deux traditions françaises, infiniment glorieuses l'une et l'autre, et des deux, il représente davantage celle qui est la plus française, la plus anciennement française et la plus destinée, à travers les oscillations et péripéties de la littérature, à reparaître périodiquement et à se renouer ; et il la représente sans parti pris, sans ferme propos, sans imitation, avec une originalité parfaite, avec une personnalité très nette et très tranchée. Il fait songer à tous les poètes du premier romantisme et à quelques-uns du second, et il ne ressemble précisément, il ne s'ajuste précisément à aucun d'eux. C'est un poète national qui est essentiellement personnel.

Si donner des avis à de tels hommes n'était pas, en cherchant à être utile, trouver surtout le ridicule, je lui recommanderais d'élargir son cadre pour assouplir sa manière, déjà, à la vérité, si souple. Je voudrais qu'il ne fît pas uniquement de la littérature dramatique ; que, par une infidélité à lui-même comme il en a fait quelques-unes, notamment dans *Un soir à Hernani*, il délaissât et délassât, rarement mais quelquefois, sa muse dramatique, pour la retrouver ensuite, plus riche de ses dérivations mêmes, et plus dispose et plus féconde. Le théâtre donne à l'esprit un pli qu'il faut effacer de temps en temps pour que l'esprit reste plus pliant. Quelques diversions vers la poésie épique dans la manière de Victor Hugo, pour quoi Rostand est merveilleusement doué, vers la nouvelle en vers qu'il me paraît apte à traiter avec une admirable dextérité, vers le discours en vers — il en a fait, et d'exquis — ne desserviraient point son éminente faculté dramatique et, je crois, lui seraient, au contraire, très utiles. Et qu'il revienne ensuite au drame romanesque, au drame historique ou au drame philosophique avec des forces et avec des souplesses renouvelées !

Quelque voie qu'il suive, ou qu'il s'ouvre, il est si merveilleusement doué qu'il s'y couvrira de gloire et la revêtira de gloire elle-même. Quelque mer qu'il coure, il aura toujours dans ses voiles le vent heureux, plein de chansons berceuses, plein de force aussi et d'élan, qui

Fait glisser jusqu'au port la nef comme un grand cygne.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française,



LA MONTAGNE. — VUE SUR ARNAGA.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

En 1890 paraissait un petit livre de vers signé du nom d'Edmond Rostand, et qui avait pour titre *les Musardises.* « Ce volume, écrivit dans la *Revue Bleue* M. Augustin Filon, n'est pas un bouton ni une fleur, mais un fruit délicieux ; ce n'est pas une promesse, c'est une véritable explosion de talent poétique ; avec cela, un accent nouveau, cette spontanéité, cette hardiesse, ce je ne sais quoi d'enlevé et de vibrant qui dut faire tressaillir, il y a près de soixante-dix ans, les premiers lecteurs des *Contes d'Espagne et d'Italie.* Des audaces étonnantes, des habiletés plus étonnantes encore. Sous cette exubérance, un esprit sain et bien conformé ; pas de névrose, rien de la décadence ; un joyeux et robuste appétit de vivre, nuancé de cette mélancolie où les âmes passionnées se reposent sans s'énerver. »

Le poète que saluait à son début cette clairvoyante critique venait d'avoir vingt-deux ans. Né le 1er avril 1868, à Marseille, il était le fils de M. Eugène Rostand, auteur lui-même d'exquises poésies, et qui s'attardait au charme des *Sentiers unis* avant de prendre vers l'Institut le chemin de l'économie politique.

Ses premières études faites au lycée de sa ville natale, Edmond Rostand va les compléter à Paris, en ce collège Stanislas qui devait un jour lui inspirer de si nobles stances ; et il s'y trouve avoir pour professeur de rhétorique son futur collègue de l'Académie, M. René Doumic. Il fait son droit, passe sa licence, arrive, rêvant et « musardant », à cette année 1890, où il donne son premier livre, puis, à quelques mois de là, épouse Mlle Rosemonde Gérard, apparentée aux Lettres par son aïeule Mme de Genlis, et dont la jeune ferveur poétique, admirée de Leconte de Lisle, s'exerçait aux tendres modulations des *Pipeaux.*

Cette « spontanéité », cette « hardiesse », cet « on ne sait quoi d'enlevé et de vibrant », cette « âme passionnée », tout cela que M. Filon signalait déjà dans *les Musardises,* et bien d'autres choses qu'on y sent en puissance, constituaient autant de dons dramatiques et prédestinaient le poète au théâtre. Il avait écrit, pour le jouer en société à Luchon, un acte en vers, *les Deux Pierrots.* Il le porte à la Comédie. La pièce vient en lecture. On la discute. Got fait remarquer que depuis Banville les Pierrots ont une tendance excessive à se multiplier chez Molière : deux de plus et à la fois, cela dépasse la mesure. Et des boules noires accueillent cette double blancheur. Mais en même temps qu'on rend son acte à l'auteur, on l'invite à revenir avec un autre.

Il en apporte trois : et ce sont *les Romanesques.* La pièce, reçue, attend deux ans son tour. Elle est enfin représentée le lundi 21 mai 1894. Le public, ravi, l'acclame. La Presse

entière consacre, le lendemain, l'avènement d'un poète dramatique. L'Académie française décerne aux *Romanesques* le prix Toirac.

Dès lors, les œuvres ou, plus exactement, les chefs-d'œuvre se suivent, et les succès avec eux. C'est d'abord *la Princesse lointaine*, représentée par Mme Sarah-Bernhardt au théâtre de la Renaissance le 5 avril 1895. Puis, deux ans plus tard, à ce même théâtre, c'est l'*Ode à la Grèce*, récitée par l'auteur à la Matinée pour les victimes de la guerre gréco-turque, et dont chaque strophe soulève les transports de la salle. Puis encore, un mois après, le vendredi saint 14 avril 1897, et toujours à la Renaissance, *la Samaritaine*, évangile en trois tableaux.

Et nous voici au soir historique du 28 décembre 1897 où, pour la première fois, sur la scène de la Porte-Saint-Martin, Coquelin fait « sonner comme des éperons » les vers de *Cyrano de Bergerac*. L'histoire du théâtre n'offre guère d'exemple d'une aussi furieuse tempête d'enthousiasme déchaînée brusquement sur un public. Quoi qu'on attendît du poète, il semblait s'être exalté au-dessus de lui-même. On pouvait croire qu'il livrait d'un coup tout son génie. La joie se mêlait de surprise et l'émotion de reconnaissance : le théâtre héroïque français réalisait enfin sa formule. De Paris, le frisson gagna la province, courut sur le monde, s'élargit à des milliers de représentations. Rostand ne connaissait encore que la célébrité : *Cyrano* lui apporta la gloire.

Deux ans plus tard, nouveau triomphe avec *l'Aiglon*, représenté le 15 mars 1900 au théâtre Sarah-Bernhardt. Mais alors commença pour le poète un long défilé d'heures tristes. Une maladie grave le frappait au sortir même de la première, et durant des mois sa santé donna les plus vives inquiétudes. Lorsqu'enfin il entra en convalescence, il partit chercher aux Pyrénées le rétablissement définitif. Il s'établit pour quelques semaines à Cambo, sur les premiers gradins de la montagne basque. Il n'en devait pour ainsi dire plus sortir. Le jour où sa santé rétablie lui eut permis de rentrer à Paris, le goût de la solitude avait converti l'exil forcé en un exil volontaire.

Le 30 mars 1901, l'Académie française l'appelait à la succession d'Henri de Bornier. Il « prit séance » le 4 juin 1903 et prononça, à l'éloge de son prédécesseur, un discours mémorable, où l'on put entendre les premiers accents des vérités morales qu'il devait signifier avec tant de force dans *Chantecler*. En évoquant le « pêcheur de lune », sans doute songeait-il un peu à l'éveilleur d'aurore.

Car déjà *Chantecler* s'élaborait. Dès les premiers jours de 1903, le hasard d'une promenade aux champs en avait fourni au poète l'action, les personnages, le cadre. Un an plus tard, il avait à peu près écrit la pièce. Toute une série d'événements contraires, et surtout des raisons de santé, l'empêchèrent cinq ans de la produire à la scène. Et quand il l'apporta à Paris au mois de décembre de 1909, la mort subite de Coquelin lui enleva, en pleine période de répétitions, celui qui en était l'interprète nécessaire. La représentation, ajournée de nouveau, eut lieu enfin le dimanche 5 février 1910.

Entre temps, l'auteur de *Chantecler* avait écrit un certain nombre de poèmes, notamment *Un soir à Hernani* et *les Mots*. Et il avait entrepris une série de pantomimes en vers dont la première, *le Bois sacré*, jouée le 20 avril 1910 au théâtre Sarah-Bernhardt, a révélé au public une forme neuve d'un art très antique.

La guerre, la grande guerre, devait émouvoir profondément le chantre de *Cyrano*. Par ses strophes vengeresses, il se préparait à exalter la victoire à laquelle il ne cessa jamais de croire de tout son cœur que la vie avait quelque peu ulcéré. Il vit le Barbare en fuite et demandant grâce. Soudain, à Paris, le 2 décembre 1918, la veille d'une reprise de *l'Aiglon*, le grand poète s'éteignit, terrassé par la grippe. Son œuvre, qui n'eut pas de déclin, gardera sa mémoire.



LES MUSARDISES



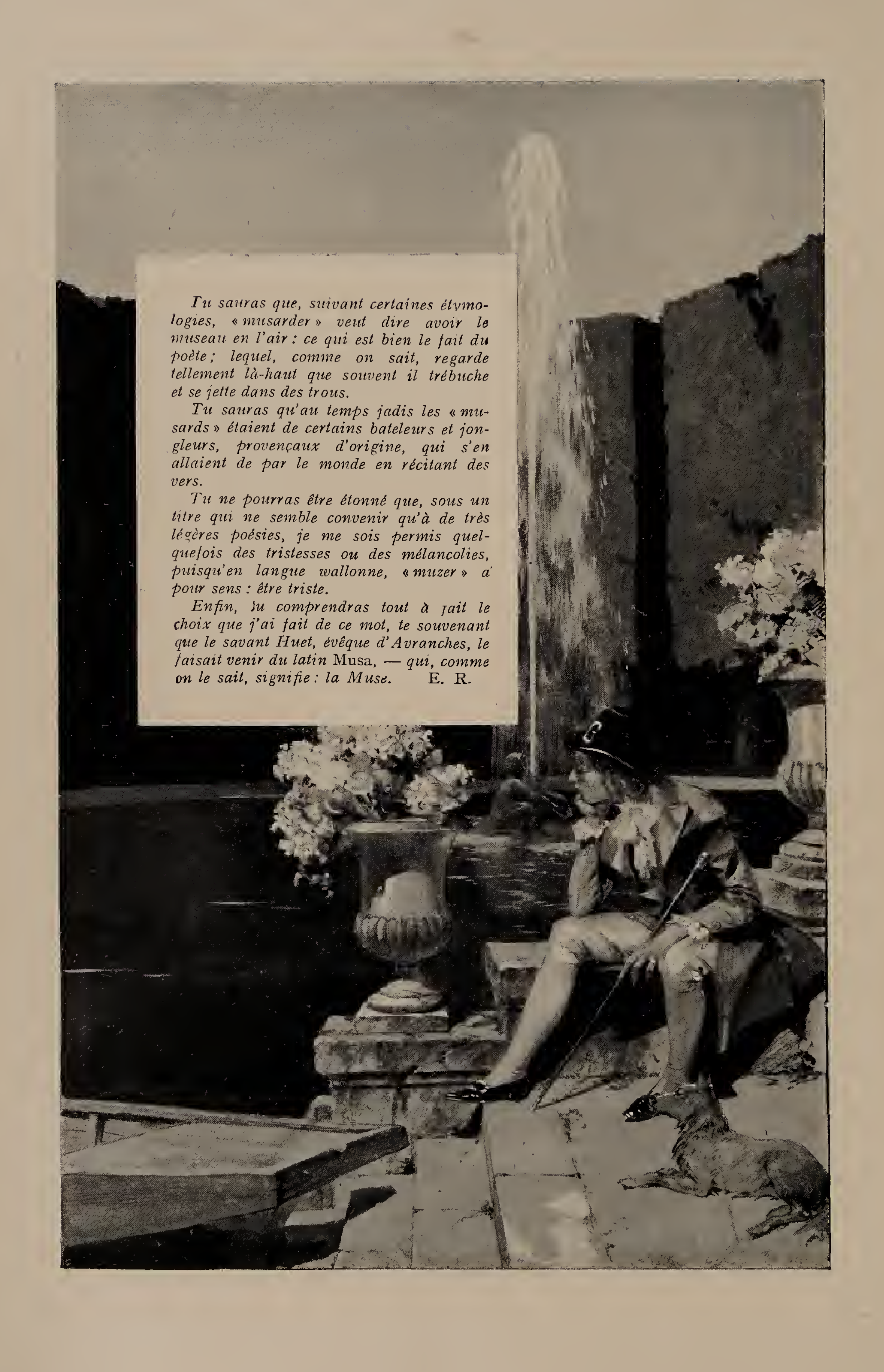
AU LECTEUR

Musardise, Action de celui qui musarde.
Musarder, Perdre son temps à des riens.

C'EST *là ce que tu trouveras dans le dictionnaire, Ami Lecteur. Et là-dessus tu n'auras pas grande estime pour un volume de vers qui s'appelle « les Musardises », c'est-à-dire les bagatelles, les enfantillages, les riens.*

Mais pour peu que tu sois un lettré ayant connaissance des mots de ta langue et de leur sens exact, ce titre ne sera pas pour te déplaire. Même il t'apparaîtra comme seyant bien à un recueil de poétiques essais.

Tu sauras que « musardise », — musardie comme on disait au vieux temps, — signifie rêvasserie douce, chère flânerie, paresseuse délectation à contempler un objet ou une idée : car l'esprit musarde autant que les yeux, si ce n'est plus...



Tu sauras que, suivant certaines étymologies, « musarder » veut dire avoir le museau en l'air : ce qui est bien le fait du poète ; lequel, comme on sait, regarde tellement là-haut que souvent il trébuche et se jette dans des trous.

Tu sauras qu'au temps jadis les « musards » étaient de certains bateleurs et jongleurs, provençaux d'origine, qui s'en allaient de par le monde en récitant des vers.

Tu ne pourras être étonné que, sous un titre qui ne semble convenir qu'à de très légères poésies, je me sois permis quelquefois des tristesses ou des mélancolies, puisqu'en langue wallonne, « muzer » a pour sens : être triste.

Enfin, tu comprendras tout à fait le choix que j'ai fait de ce mot, te souvenant que le savant Huet, évêque d'Avranches, le faisait venir du latin Musa, *— qui, comme on le sait, signifie : la Muse.* E. R.

I

LA CHAMBRE D'ÉTUDIANT



Je vous aime et veux qu'on le sache,
O raillés, ô déshérités...

I

DÉDICACE

Je vous aime et veux qu'on le sache,
O raillés, ô déshérités,
Vous qu'insulte le public lâche,
Vous qu'on appelle des ratés !

Donc, à cette heure où je me lance
En pleine mêlée, où je vais
Cogner, rompre plus d'une lance,
Recevoir plus d'un coup mauvais,

Où l'ardent désir me dévore
D'attaquer de front mes rivaux,
Sans savoir seulement encore
Ce que je suis, ce que je vaux,

Si je suis seulement de taille
A me mêler aux combattants ;
— Dans ce matin de la bataille
Où vont se ruer mes vingt ans,

Je pense à vous, ô pauvres hères,
A vous, dont, peut-être, ce soir,
Je partagerai les misères,
Parmi lesquels j'irai m'asseoir.

62-B*

Et très longuement j'envisage,
Pour bien voir si j'ai le cœur fort,
Pour m'assurer de mon courage,
La tristesse de votre sort.

Si j'étais, par le ridicule
Qu'on vous jette, mis en émoi,
Il est toujours temps qu'on recule :
Mieux me vaudrait rentrer chez moi.

Mais non pas ! car je veux la lutte.
Et votre fortune n'a rien
Qui me répugne ou me rebute.
Même je la préfère bien

A celles, qu'on dit plus heureuses,
De ceux qu'on nommait « philistins » ;
Je préfère les viandes creuses
De vos songes à leurs festins !

Si je tombe, comme vous autres,
S'il me faut vider les arçons,
Eh bien, quoi ! je serai des vôtres,
N'est-il pas vrai, les bons garçons ?

A vous donc qu'on raille et qu'on hue
Et qu'on accable de mépris,
O foule innombrable, cohue
Des déclassés, des incompris !

A vous que hanta la chimère
Du définitif, du parfait,
Et qui, pour vouloir trop bien faire,
Finalement n'avez rien fait ;

A vous qui portiez dans vos têtes
De trop beaux idéals rêvés,
A vous tous, à vous grands poètes
Aux poèmes inachevés ;

A vous dont les fainéantises
Sont pleines de si fiers projets,
Et que poursuivent les hantises
De trop magnifiques sujets ;

A vous dont la pensée énorme,
Trop large, ne pouvait entrer
Sans la briser dans une forme,
Dans un moule sans l'éventrer ;

A vous, peintres, que désespère
La toujours fuyante couleur,
Qui devant un jeu de lumière
Jetez vos pinceaux de douleur ;

Musiciens pâles d'entendre
En vous des accords merveilleux,
Et qui, de ne pouvoir les rendre,
Avez des larmes dans les yeux ;



Personnages funambulesques.
Laids, chevelus et grimaçants...,

A vous qui, ne pouvant traduire
Les finesses que vous sentez,
Préférez ne jamais produire,
O délicats, exquis ratés !

A vous, paresseux égoïstes,
Qui gardez vos œuvres en vous,
A vous les vrais, les grands artistes,
A vous les emballés, les fous,

Qui, sans entendre les sarcasmes,
Triomphez dans de pauvres soirs ;
A vous dont les enthousiasmes
Gesticulent sur des trottoirs.

Personnages funambulesques,
Laids, chevelus et grimaçants,
Pauvres dons Quichottes grotesques
Et d'autant plus attendrissants,

Dont la Muse est la Dulcinée,
— O chevaliers errants de l'art,
A qui la gloire destinée
Manqua peut-être par hasard !

Étant votre ami, votre frère,
Un rêveur, un hurluberlu
Qui connaîtra votre misère
Peut-être demain, — j'ai voulu

Vous dédier par ce poème
Les premiers vers que j'ai tentés,
Enfants perdus de la bohème,
O mes bons amis les Ratés !

Février 1889.



Sauf qu'il y a toujours sur ma table une rose,
Dans l'âtre une souris.

II

LA CHAMBRE

Au son d'un vieux Pleyel qu'un voisin pauvre oblige
A moudre des galops,
Chaque jour je m'éveille en murmurant : « Où suis-je ? »
Comme dans les mélos.

Je sors de la féerie en mon rêve apparue,
Je sors d'une forêt...
Et j'habite un hôtel situé dans la rue
De Bourgogne, il paraît !

C'est une rue étroite, avec peu de silence
Et beaucoup de maisons,
Dont les cris les plus gais sont : « La belle Valence ! »
Et : « Les quatre saisons ! »

L'acajou de ma chambre est, ce matin, d'un style
Si Louis-Philippart,
Que, de cette atmosphère ingénument hostile,
Toute espérance part !

Quelles traces, fauteuils, sur votre velours chauve
Laissèrent d'humbles dos !
O fentes du plafond ! ô papier de l'alcôve !
O couleur des rideaux !

C'est aujourd'hui jeudi. C'est le jour où Marseille
Tient ses marchés de fleurs.
C'est là que je serais, dans la tiédeur vermeille,
Au milieu des flâneurs,

Si je n'avais voulu, pour être ce poète
Que nul ne demandait,
Risquer d'être à Paris un Daniel Eyssette
Sans Alphonse Daudet ;

Si je n'avais rêvé le vieux rêve inutile,
A tant d'autres pareil,
De me faire une place au soleil d'une ville
Qui n'a pas de soleil !

Je n'ai pas de soleil, et j'ai toujours décembre,
Et pas encor d'amour :
Toute mon existence est comme cette chambre
Qui donne sur la cour !

L'ami qui vient me voir, joyeux quand il arrive,
Est triste en s'en allant,
Et la foi chaque jour me semble être moins vive
Qu'il eut dans mon talent.

Sauf qu'il y a toujours sur ma table une rose,
Dans l'âtre une souris
Qui s'occupe toujours à ronger quelque chose,
Je suis seul à Paris.

Mais, furtif rongement, mystérieux cinname,
L'animal et la fleur
Mettent autour de moi, l'une l'odeur d'une âme,
L'autre le bruit d'un cœur.



Chaque jour je m'éveille en murmurant :
« Où suis-je ? »

Je n'ose plus penser que jamais à ma tempe
        Verdisse aucun laurier,
Et crois me satisfaire en trouvant sous ma lampe
        Un bonheur d'ouvrier.

Mais je vois sur la table une grande corolle,
        Dans l'âtre un petit œil ;
L'un me dit : « Patience ! » — et j'entends sa parole ;
        L'autre me dit : « Orgueil ! »

Ce sont les deux conseils dont j'ai besoin pour vivre,
        L'un gris, l'autre vermeil :
Mais le second conseil est moins facile à suivre
        Que le premier conseil.

Pourtant, le bruit qui ronge et le parfum qui rêve
        Me rendent quelque espoir,
Et je me sens moins seul dans l'ombre, et je me lève,
        Et je ris dans le soir,

Sûr de pouvoir toujours, malgré l'heure grisâtre,
        Rire comme je ris,
Tant qu'il me restera, sur la table et dans l'âtre,
        Ma rose et ma souris !

Paris, 1890.



Pourtant, le bruit qui ronge et le parfum qui rêve
Me rendent quelque espoir.



Composition inédite de
ED. ZIER.

Et quand le ciel d'un bleu vert déjà se nuançant...



Que ae bouquins je lus, que de vers j'écrivis

III

A MA LAMPE

O vieille lampe, ô vieille amie, à ta lumière
Que de bouquins je lus, que de vers j'écrivis !
Sous ton humble abat-jour que de fois tu me vis
Veiller quand le sommeil rougissait ma paupière !

Lampe ventrue et basse, en cuivre bosselé,
Comme on en voit encor sur les vieilles crédences,
Tu reçus bien souvent de graves confidences :
De mes espoirs les plus secrets je t'ai parlé.

Lampe, pendant longtemps tu fus ma seule amie ;
Et, lorsque j'habitais tout là-haut, sous le toit,
Seuls m'étaient doux les soirs passés auprès de toi...
Et les fiacres roulaient dans la rue endormie.

Que de fois, accoudé sur ma table en bois blanc,
J'ai, de ta poudre d'or, construit des existences,
Et que de fois rimé, pour qui tu sais, des stances,
Penchant mon front pâli dans ton cercle tremblant !

Et quand le petit jour rosé venait à naître,
Quand, le ciel d'un bleu vert déjà se nuançant,
L'aurore grelottait sur Paris, le passant
Te voyait clignoter encore à ma fenêtre.

L'âge te faisait bien radoter quelquefois.
Ton mécanisme était d'une étrange faiblesse.
Il fallait te monter, te remonter sans cesse,
Et retourner ta clef sans cesse entre ses doigts.

Mais vous baissiez toujours, et sans que je comprisse
Pourquoi. Vous paraissiez vouloir vous amuser.
La mèche s'obstinait à se carboniser.
Et j'enrageais, croyant que c'était un caprice.

Bien souvent j'ai maudit votre détraquement,
Et votre humeur, alors, me semblait une énigme.
Vous faisiez tout d'un coup un bruit de borborygme,
Puis vous vous éteigniez sans raison, brusquement.

Voilà qu'au lendemain il me fallait remettre
La tâche... Et vous couvrant d'injure et de mépris,
J'allais dormir ! — Pardon ! maintenant j'ai compris :
Vous vous intéressiez à votre pauvre maître.

Ne voulant pas le voir si longtemps se pencher
Pour écrire ou pour lire, un doigt contre la tempe,
Vous cessiez de brûler... Et c'était, bonne lampe,
Votre manière à vous de m'envoyer coucher.





Le cercle se dessine. Attendons que tout dorme

IV

A LA MÊME

EN LA COIFFANT DE SON ABAT-JOUR

Car, sans lui, tu n'es rien, puisque, sans lui, tu laisses
Divaguer ta clarté :
Elle est ton âme souple aux trop blondes mollesses ;
Il est ta volonté.

Et je te coiffe donc de l'abat-jour sévère.
Il n'a pas de feston ;
Mais on voit s'élargir en cône de lumière
Son cône de carton.

C'est lui qui, sur la table, avec ta clarté d'ambre,
Forme un cercle dans quoi
Tous les rêves flottant aux ombres de la chambre
Sont convoqués par moi.

Autour de la paroi transparente du cône,
Plus d'un monstre hagard
Vient tourner, attiré par le beau piège jaune,
Le flaire, et puis repart.

Mais, franchissant le cercle où l'on voit luire, au centre,
Le cuivre de ton pied,
Plus d'un autre, saisi dans le moment qu'il entre,
Tombe sur le papier.

C'est là qu'ils tomberont, autour du pied de cuivre,
    Tous ces rêves, en rond !
Et c'est, quand on voudra les obliger à vivre,
    Là qu'ils résisteront !

Car c'est sous l'abat-jour que se dore et se crée,
    Tremble et se circonscrit
Le champ mystérieux d'une lutte sacrée,
    Sans armes et sans cri.

Allons, lampe, venez ! que d'un sage couvercle
    On rabatte vos feux ;
Et que sur cette table apparaisse le cercle
    Humblement merveilleux !

Le cercle se dessine. Attendons que tout dorme ;
    Puis, forçons, quand tout dort,
La pensée à venir se battre avec la forme
    Dans cette arène d'or.

C'est pour cela qu'on vit, pour amener, de l'ombre
    Dans ce rond de lueur,
Des rêves... deux ou trois... on ne sait pas le nombre...
    C'est pour cela qu'on meurt.

Les couronnes ne sont, que semble, sur les tempes,
    Un dieu brusque apporter,
Que ce qui, du halo quotidien des lampes,
    A fini par rester.

1890.





On ne voit plus rien, entre les rideaux
Que le ciel de soie !

V

LE DIVAN

Quand on est couché sur le divan bas
Devant la fenêtre,
C'est délicieux, car on ne sait pas
Où l'on peut bien être.

Mollement couché, des coussins au dos,
On goûte une joie :
On ne voit plus rien, entre les rideaux,
Que le ciel de soie !

Ni sordides murs, ni toits, ni sommet
D'arbre de décembre !
Mais on revoit tout dès que l'on se met
Debout dans la chambre !

Dès qu'on est debout, on revoit la cour
De zinc et d'asphalte,
Tout ce qui, soudain, quand le rêve court,
Vient lui dire : « Halte ! »

L'envers des maisons, luxe à prix réduit,
Gaz et tuyautages,
Et l'affreux vitrail qui se reproduit
A tous les étages !

Dès qu'on est debout, on voit brusquement
Tout ça reparaître.
On s'étend : plus rien que du firmament
Dans une fenêtre !

C'est pourquoi, souvent, quand je me sens las
De vulgaire vie,
Durant tout un jour, sur le divan bas,
Je rêve et j'oublie.

Et j'aime rester immobile sur
Le vieux divan rouge,
Sachant qu'on détruit le carré d'azur
Aussitôt qu'on bouge.

Et je n'aperçois que du bleu, du bleu,
Du bleu dans la baie ;
Le soleil y vient, une heure, au milieu.
Faire sa flambée ;

Puis, le carré bleu pâlit vers le soir,
Prend un vert turquoise ;
Puis il s'assombrit, devient presque noir :
C'est comme une ardoise.

Et de signes clairs partout la criblant,
L'invisible craie
Vient couvrir alors d'algèbre tremblant
L'ardoise sacrée !

Oh ! ne pas bouger ! ne pas faire un pas
Vers cette fenêtre !
Croire que la cour affreuse n'est pas
Et ne peut pas être !

Oh ! dire au tableau : « Je ne te permets
Que ce qui s'étoile ! »
Se placer toujours pour ne voir jamais
Le bas de la toile !

Ce serait trop beau ! — Ne pas lire tout,
Choisir dans le livre ! —
Mais on ne peut pas ! Sans être debout,
On ne peut pas vivre !

Ce qu'il faut pouvoir, ce qu'il faut savoir,
C'est garder son rêve ;
C'est se faire un ciel qu'on puisse encor voir
Lorsque l'on se lève ;

C'est avoir des yeux qui, voyant le laid,
Voient le beau quand même ;
C'est savoir rester, parmi ce qu'on hait,
Avec ce qu'on aime !

Ce qu'il faut, c'est voir, au-dessus d'un toit,
D'une cheminée,
Au-dessus de moi, au-dessus de toi,
D'une humble journée,

D'un coin de Paris, — c'est cela qu'il faut,
Car c'est difficile ! —
Un ciel aussi pur, un ciel aussi haut
Qu'un ciel de Sicile !



C'est avoir des yeux qui, voyant le laid
Voient le beau quand même !

VI

LA FENÊTRE ou LE BAL DES ATOMES

Un rayon d'or qui se faufile
Aux interstices des volets
Fait danser une longue file
De petits atomes follets.

C'est une poussière vivante
Qui monte, monte incessamment,
Puis redescend, toujours mouvante,
Dans un éternel tournoiement.

Elle tourbillonne et s'envole
Comme un peuple de moucherons ;
Au soleil elle farandole
Et fait des fugues et des ronds ;

Et tels d'imperceptibles gnomes,
De microscopiques lutins,
Ils valsent, les petits atomes,
Dans les rayons d'or des matins !

Sans cesse, dans cette traînée
De clair soleil éblouissant,
Leur troupe folle est entraînée,
Elle remonte et redescend.

Ils dansent, dans l'or de la bande
Qui tombe, oblique, des volets,
Une furtive sarabande
Et de silencieux ballets.

Qu'ont-ils donc à danser si vite
Sur ce pont d'Avignon vermeil ?
Sentent-ils qu'il faut qu'on profite
D'un bal que donne le soleil ?

D'où vient-elle, cette poussière ?
Ces atomes n'existent-ils
Que dans les filets de lumière
Qu'ils peuplent de leurs grains subtils ?

Non. Leur montante farandole
Que l'on distingue seulement
Dans la clarté qui les isole
Fait partout son fourmillement ;

Et tout autour de nous, dans l'ombre,
Ces riens, sans que nous le croyions,
Voltigent en aussi grand nombre
Que là, dans l'or de ces rayons

Ils vont, viennent. Mais d'habitude
On ne peut les apercevoir.
L'air s'emplit de leur multitude :
On les respire sans les voir.

Leur existence qu'on ignore
Ne se révèle brusquement
Que lorsqu'un rai de soleil dore
Leur humble poussière, en passant !



Et je pense à ces pauvres diables
Qui s'agitent autour de vous,
A tous ces rêveurs misérables,
A tous ces admirables fous !

Ils sont là, dans l'ombre, qui riment,
Qui peinent sur leurs œuvres, — mais
C'est pour eux seulement qu'ils triment...
Et vous ne les voyez jamais !

Vous ne savez pas l'existence
De tous ces humbles faiseurs d'art
A qui manque la circonstance ;
Mais lorsque, par un pur hasard,

La lueur de gloire est tombée
Sur un petit groupe d'entre eux,
Vous les admirez bouche bée,
Ceux-là qui furent plus heureux !

Car ils sont comme la poussière
Des petits atomes danseurs
Qu'on ne voit que dans la lumière,
Les poètes et les penseurs !

Le rayon faufilé dans l'ombre,
Dans lequel, seul, on peut les voir,
Est trop étroit pour leur grand nombre,
Et beaucoup restent dans le noir.

Dans cette clarté d'auréole
Tous voudraient bien un peu venir,
Hélas ! et leur désir s'affole
De n'y pouvoir pas tous tenir ;

Ils y voudraient vite leur place,
Car bientôt ils seront défunts...
Mais la gloire, la gloire passe,
Et n'en dore que quelques-uns!

1888.



Face de Pierrot grave ou de gai Monsignole.
Pourquoi sourire?

VII

CHARIVARI A LA LUNE

O Lune, tu souris. Je crois bien que les doutes
 Où tu nous vois toujours errant
T'ont donné ce sourire. En vain tu le veloutes.
 Ce sourire est exaspérant.

Je sens que les tourments d'une race inquiète
 Te servent de distraction.
Ça t'amuse de voir hésiter un poète
 Entre le rêve et l'action.

Je sens que voir entrer nos pas dans une voie
 Pour en ressortir aussitôt
Est la chose qui fait s'écarquiller ta joie,
 Silencieusement, là-haut.

Tu souris, car tu vois la scène et la coulisse;
 Et quand ta douceur fait semblant
De vouloir consoler, ce n'est qu'une malice
 Cousue avec un rayon blanc.

Oui, quand, les soirs d'été, nous cueillons un peu l'heure,
 Heureux au clair de lune, enfin!
Tu n'apportes jamais qu'une paix qui nous leurre
 Dans tes corbeilles d'argent fin.

Face de Pierrot grave ou de gai Monsignore,
Pourquoi sourire ? Est-ce que c'est
Parce que tu connais ce que la Terre ignore ?
Sais-tu ? Ne sais-tu pas ? Qui sait ?

Souris-tu pour cacher des fiertés socratiques,
Ou des doutes à la Pyrrhon ?
Quel genre d'ironie est-ce que tu pratiques,
Profil mince ou visage rond ?

Sont-ce jeux de docteur qui sourit en Sorbonne
De ce qu'il sait qu'il ne sait rien ?
Parfois n'a-t-elle pas, ta nonchalance bonne,
Quelque chose de renanien ?

Quand tu fais de la grâce exacte ou fantômale
Au-dessus de notre bateau,
Ton sourire vient-il de l'École Normale,
Ou d'une fête de Watteau ?

Si tu le sais, pourquoi ne pas faire connaître
Le mot qui tire d'embarras ?
Mais puisque je te tiens, ce soir, dans ma fenêtre
Je jure que tu parleras !

Tu souriais tantôt quand la nuit trop superbe
M'a fait pleurer. Tu as souri ?
Eh bien ! je vais, frappant sur les cuivres du verbe,
Te donner un charivari.

Je ferai tant de bruit avec les métaphores,
Je t'assourdirai tellement
D'interpellations rapides et sonores,
Que, lasse au fond du firmament,

Pour obtenir la paix, pour m'entendre me taire,
Tu répondras et tu diras
Si tu n'as promené là-haut que le mystère
D'un domino de Mardi-Gras !

Et j'aurai, pour user ce flegme ostentatoire
Avec lequel tu te défends,
Cette ténacité dans l'interrogatoire
Qu ont les juges et les enfants ;

Et sans me laisser prendre à la froideur commode
De tes impassibilités,
Je lèverai sans fin le marteau de mon ode,
Et, frappant à coups répétés,

Frappant, comme ces clous à crochet qu'on enfonce,
Le point d'interrogation,
Tant que je n'aurai pas obtenu la réponse,
Je poserai la question.

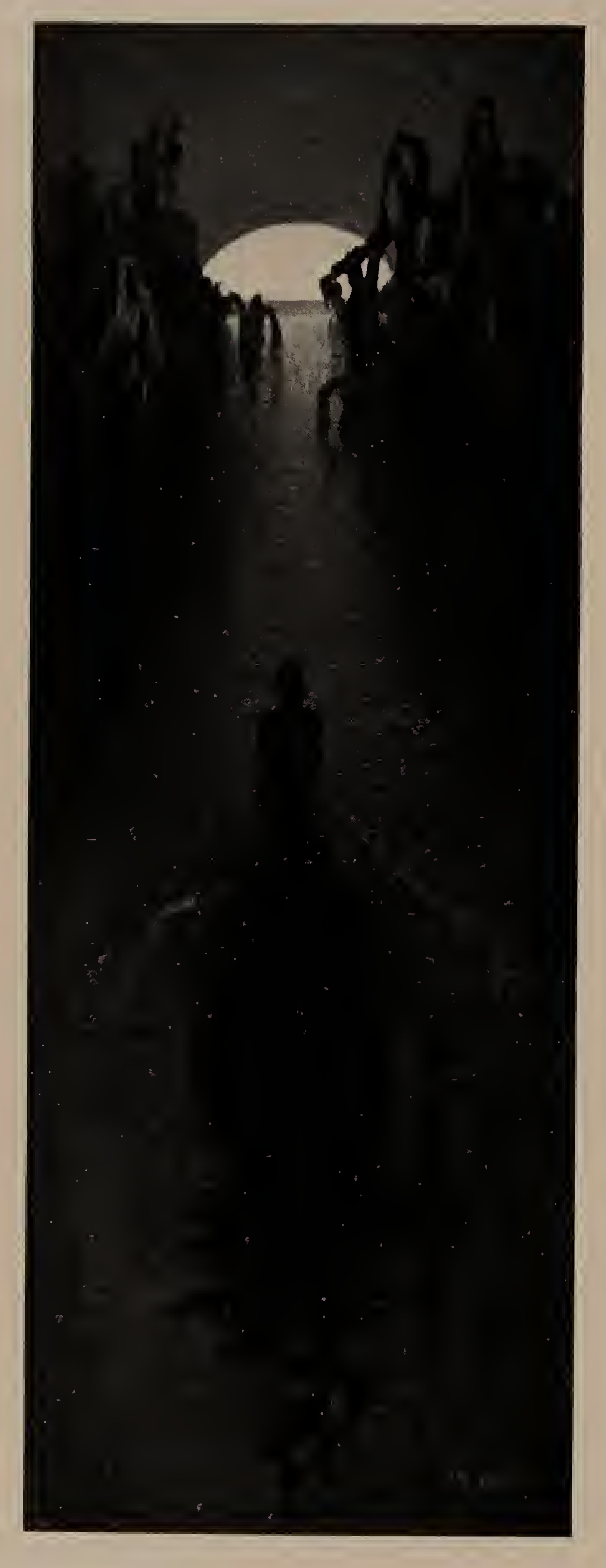
*

Pour voguer sur ton eau
Quel monarque fantasque
T'a fait creuser là-haut
Dans du porphyre, Vasque ?

Au bout de quel fétu
De souffleur noctambule
T'arc-en-ciélises-tu
Dans l'air bleuâtre, Bulle ?



Tant que je n'aurai pas obtenu la réponse,
Je poserai la question.



Exigeant d'un mortel
Une adresse impossible,
Pour quel Guillaume Tell
Sors-tu de l'ombre, Cible ?

Au-dessus des coteaux
Qui sont barbus d'éteule
Quels sont les bleus couteaux
Que tu repasses, Meule ?

Quand, partant pour ailleurs,
Au voyage on se risque,
Quel est, des aiguilleurs,
Celui qui t'ouvre, Disque ?

Quel est, dans ta blancheur
De banquise immobile,
L'invisible pêcheur
Qui peut t'aborder, Ile ?

Lorsque glisse en rêvant
Ta forme d'or qui s'arque
De l'arrière à l'avant,
Quelle est ta voile, Barque ?

Quand mincit au lointain
Ton bombement de toile
Lumineux et latin,
Quelle est ta barque, Voile ?

Sur l'espalier du soir
Quel jardinier t'empêche
De mûrir pour pouvoir
Te garder blanche, Pêche ?

Sur les lignes de l'air,
Portée où l'ombre flotte,
Quel est-il, le Wagner
Qui put t'inscrire, Note ?

Es-tu le drachme ou l'as,
Et, ton effigie, est-ce
Celle d'une Pallas
Ou d'un Auguste, Pièce?

Lorsqu'on voit s'assembler
Les nuages en groupe,
Qui te fait circuler
De l'un à l'autre, Coupe ?

Pour que sorte un jardin
De la brume qui rampe,
Quel sublime Aladin
Frotte ton cuivre, Lampe?

L'été comme l'hiver,
Quand ton cadran se montre,
Quel est le Gulliver
Qui te remonte, Montre ?

Quel est l'officiant
Qui, pâle, t'a sortie
D'un ciboire effrayant,
Et qui t'élève, Hostie ?

Quelle vague, quel flot
Dont la crête scintille
Put monter assez haut
Pour te laisser, Coquille ?

Quel vieux séditieux
Dont le cerveau retarde,
Blanche, au feutre des cieux,
Vint t'aborder, Cocarde?

Quel montreur, affublant
L'ombre d'un drap tragique,
Te projette, Rond blanc
De lanterne magique ?



Loupe au cristal puissant,
Quel savant gigantesque
Par toi nous grossissant
Arrive à nous voir presque ?

Fer à cheval d'acier,
Quel maréchal t'embrase
Pour marescalcier
Bucéphale ou Pégase ?

Pour que nous n'en ayons
Jamais le goût aux lèvres,
Qui met sur des clayons
Ce fromage de chèvres ?

Quel est le noir jaloux
Qui, sultan jusqu'aux moelles,
T'a placé Piège à loups,
Dans son sérail d'étoiles ?

Quand tu scintilles, nu,
Au crépuscule fourbe,
De quel crime inconnu
Reviens-tu, poignard courbe ?

Hamac, quel négligent,
T'accrochant à deux astres,
Dort dans ton arc d'argent,
Bercé sur nos désastres ?

Pour que passe un rayon,
Quel brave machiniste
Ouvre ce trappillon
Sur notre monde triste ?

Au fond du ciel léger,
Pétase de lumière,
Quel est le Grand Berger
Qui te porte en arrière ?

Toi qui mets sur l'azur
Ta nacre de Byzance,
Es-tu d'un Être obscur
Le jeton de présence ?

En encre de clarté,
D'une plume de cygne,
Quel dieu te fait, Pâté,
Sur le ciel, quand il signe ?

Alourdis-tu — terreur
Qui surplombe ou qui tombe ! —
Globe, un poing d'empereur ?
Ou d'anarchiste, Bombe ?

Buire, quel Cellini
Galbe ton métal rose ?
Quel est, Point sur un I,
Le Musset qui te pose ?

Te maniant encor,
Là-haut, mieux que personne,
Quel est, Faucille d'or,
Le Hugo qui moissonne ?

Quel clown, frappant du pied,
Va bondir de la ville
Cerceau, dans ton papier,
Pour imiter Banville ?

A quel char de sommeil
Dors-tu, Roue enrayée ?
Cymbale de vermeil,
Qui t'a dépareillée ?

Quelle fut — le sait-on ? —
O tête d'Holopherne,
Ta Judith ? Quel est ton
Diogène, Lanterne ?

Ex-voto, pour quel vœu
Pends-tu sur la nuit noire ?
Quel Roland du mont Bleu
T'embouche, Cor d'ivoire ?

Quel émir, Bouclier,
Te suspend à sa selle ?
A quoi va se lier,
Cerf-Volant, ta ficelle ?

Quels sont tes poids, Plateau
De balance romaine ?
En mangeant ce gâteau
Quel enfant se promène ?

Quel chiffre est ciselé
Sur cette tabatière ?
Quel chat noir a filé,
Par ton trou blanc, Chatière ?

Quel garde assermenté
T'a sur sa blouse, Plaque ?
Quelle tasse de thé
Sert-on sur du vieux laque ?

Grand Bouton de Cristal,
Quel mandarin te porte ?
Poignée en clair métal,
Ouvres-tu quelque porte ?

Fermoir étincelant,
Fermes-tu quelque tome ?
Hublot, tu luis au flanc
De quel Vaisseau Fantôme ?

Quel Coq, *escam quærens*,
Perle, du bec, te pousse ?
Palette, quel Rubens
Passe dans toi le pouce ?



De cette opale, au loin,
Quel turban s'agrémente ?
Qui te grignote un coin,
O Pastille de menthe ?

Qui va, dans les « ha ! ha ! »
Te décrocher, Timbale ?
Quelle Nausicaa
Te perd dans le ciel, Balle ?

Dans quel moule arrondi
Est-ce que l'on t'arrange,
Tarte ? De quel midi,
Peux-tu bien être, Orange ?

De quel verre, Sorbet ?
De quelle jatte, Crème ?
O, de quel alphabet ?
Zéro, de quel problème ?

De quel pré, Champignon ?
Visière, de quel casque ?
Pont, de quel Avignon ?
Tambourin, de quel Basque ?

Qui donc, Veilleuse, dort ?
Quel est ton hiver, Neige ?
Cirque, ton picador ?
Ton écuyer, Manège ?

Quel Hercule a jeté
Ce peloton de laine ?
Fleur, quel est ton été ?
Ton Sèvres, Porcelaine ?

Faïence, ton Nevers ?
Prunelle, ton Cyclope ?
Médaille, ton revers ?
Cachet, ton enveloppe ?

Ton portrait, Médaillon ?
Diamant, ton satrape ?
Grelot, ton postillon ?
Grain de raisin, ta grappe ?

Ton Versaille, Œil-de-Bœuf ?
Œil de tigre, ta jongle ?
Ton bilboquet, Boule ? Œuf,
Ton nid ? Arc, ta flèche ? Ongle,

Ton doigt ? Lotus ton Lac ?
Ton lait, Bol ? Ton puits, Cruche ?
Fruit, ta branche ? Or, ton sac ?
Pain, ton blé ? Miel, ta ruche ?

*

Je m'arrête, essoufflé... Mais je sens qu'elle va
Parler ! que cette voix va tinter, qu'on rêva
D'argent ! que cette voix d'argent va me répondre !
Que la Lune a senti sa patience fondre,
Et qu'elle va répondre !... Et j'attends, haletant,
Qu'elle tinte le mot de l'énigme ; et, tintant
Comme un timbre, en effet, tinterait dans la nue,
La Lune me répond froidement :
« Continue ! »



...Roseau chuchoteur et qui devient lui-même
Une flûte à six trous entre les doigts de Pan.

VIII

LE VIEUX PION

> ... Le voyans au dehors, et l'estimans par l'extérieure apparence n'en eûssiez-vous donné un coupeau d'oignon, tant laid il était de corps et ridicule en son maintien... Mais ouvrant cette boîte eûssiez au dedans trouvé une céleste et impréciable drogue...
>
> RABELAIS.

Vieux pion qu'on raillait, ô si doux philosophe
Aux coudes rapiécés, pauvre être marmiteux
Dont l'étroit paletot, d'une luisante étoffe,
Disait un long passé d'hivers calamiteux,

Je te revois. Ton crâne avait une houppette,
Une seule, au milieu, de poils, — et tu louchais.
Et longuement, avec un fracas de trompette,
Dans un mouchoir à grands carreaux tu te mouchais.

Je te revois, dans le préau, sous les arcades,
Grave, déambuler ; et j'ai la vision
De ton accoutrement pendant ces promenades
Où tu marchais au flanc de ma division ;

De ta longue, — oh ! si longue et noire redingote,
Dans laquelle plus d'un avait déjà sué ;
De ton chapeau gibus bon pour mettre à la hotte,
Si fantastiquement bleuâtre et bossué !

Ton haleine odorait le vin et la bouffarde,
Et, quand tu paraissais à l'étude du soir,
Souvent ton nez flambait dans ta face blafarde,
Et c'est en titubant que tu venais t'asseoir.

Pochard mélancolique au crâne vénérable,
Parfois tu t'éveillais, quand tu cuvais ton vin,
Et, frappant un grand coup de règle sur la table,
Tu glapissais : « Messieurs, silence !... » Mais en vain.

Ou plutôt, tu dormais, sans souci des boulettes
Qu'on mâchait longuement pour t'envoyer au nez.
Et ton étude alors marchait sur des roulettes...
Plus de punitions ni de pensums donnés !

On t'avait surnommé Pif-Luisant. Les élèves
Charbonnaient ton profil grotesque sur le mur.
Mais tu marchais toujours égaré dans tes rêves.
Tu ne souffrais de rien. Tu vivais dans l'azur.

Car tu faisais des vers. Tu rimais un poème !
A nul autre que moi tu ne l'as avoué.
— Comment donc avais-tu, lamentable bohème,
Au fond de ce collège, en province, échoué ?

Pif-Luisant, je t'aimais. Quelquefois je suis triste
En repensant à toi. Qu'es-tu donc devenu ?
C'est toi qui m'as prédit que je serais artiste,
Et c'est toi le premier rimeur que j'ai connu.

Un jour, ayant trouvé des vers dans mon pupitre,
Tu fus pris d'une joie attendrie, et je vis
Comme un rayonnement sur ta face de pitre,
Et tu me contemplais avec des yeux ravis !

Dès ce jour, tu m'aimas. Et tandis que les autres
Jouaient en criaillant aux barres, nous causions.
Les conversations exquises que les nôtres !
Parfois tu m'expliquais un peu mes versions.

LE VIEUX PION



Composition inédite de S. MACCHIATI.

Mais tu marchais toujours, égaré dans tes rêves.

. . . .

Car tu faisais des vers. Tu rimais un poème!

Je crois que si j'ai fait vraiment ma rhétorique,
C'est sous les marronniers, en t'écoutant parler.
Tu commentais, dans ton langage poétique,
Homère, — et je voyais la grande mer s'enfler,

Les galères en ligne avec leurs belles proues,
Et les cnémides d'or des Grecs étincelants,
Et je voyais passer, le rose sur les joues,
La merveille de grâce, Hélène, à pas très lents !

Quelquefois tu prenais Virgile, ou bien Tibulle :
J'entendais, sous les verts feuillages, les pipeaux,
Les clochettes, dont la chanson tintinnabule
Dans les lointains du soir, quand rentrent les troupeaux.

Et puis, c'était Ovide et ses métamorphoses,
Cycnus qui, duveté de neige, est fait oiseau,
Daphné qui fuit, montrant ses talons nus et roses,
Syringe qui se change en flexible roseau,

En roseau chuchoteur et qui devient lui-même
Une flûte à six trous entre les doigts de Pan,



Je crois que si j'ai fait vraiment ma rhétorique,
C'est sous les marronniers, en t'écoutant parler.

Io, génisse blanche et que Jupiter aime,
Les yeux d'Argus semés sur les plumes du paon !
Merci, vieux, qui plus jeune encor, malgré ton asthme,
Que le gandin pédant dont nous suivions les cours,
Fus l'éveilleur de mon premier enthousiasme,
Me refaisant la classe, en plein air, dans les cours !

Merci, toi qui me mis de beaux rêves en tête,
Toi dont la main furtive, au dortoir, me glissait
Les livres défendus de plus d'un grand poète,
O toi qui m'as fait lire en cachette Musset !

Souvent, le professeur, corrigeant ma copie,
Dans un discours français trouvait, en suffoquant,
Quelque insulte à Boileau qui lui semblait impie,
Quelque néologisme horriblement choquant ;

Il pâlissait de mon audace épouvantable,
Comme s'il s'attendait à voir crouler le toit...
Mais il ne s'est jamais douté que le coupable,
Mon affreux corrupteur, Pif-Luisant, c'était toi !

Oui, si je fus poussé vers quelque plus moderne
Irrégularité, celui qui me poussa
Fut ce pion crasseux qu'on traitait de baderne,
Diogène poussif et Silène poussah !

O bohème déchu dont le sort fut si rude,
Es-tu du grand sommeil sous la terre endormi,
Ou bien fais-tu toujours, là-bas, ta triste étude,
Et liras-tu ces vers de ton petit ami ?

Grand poète incompris, ivrogne de génie,
Toi qui me prédisais un si bel avenir,
Tu fus mon maître vrai. Loin que je te renie,
Aujourd'hui j'ai voulu chanter ton souvenir.

Et si la mort t'a pris, ce qui vaut mieux peut-être,
Car tu ne souffres plus ni faim, ni froid cuisant,
Dors tranquille, mon vieux, repose-toi, pauvre être,
Toi que j'ai tant aimé... doux pochard... Pif-Luisant.

1889.

IX. — LES SONGE-CREUX

Nous sommes de bien douces gens
Qui ne faisons mal à personne,
Contents de peu, point exigeants,
Heureux d'une rime qui sonne,
Heureux d'un beau vers entendu,
D'une ballade commencée,
D'une chimère caressée,
D'un penser finement rendu.
De bon sens peut-être indigents,
Détestant tout ce qui raisonne,
Nous sommes de bien douces gens
Qui ne faisons mal à personne.

Qu'on laisse aux pauvres songe-creux,
Aux rimeurs, aux penseurs étiques,
Les choses qui les font heureux,
Leurs rêves et leurs esthétiques !
Laissez-nous poursuivre à l'écart
Notre amoureuse musardise ;
Pour tout ce qui n'est pas de l'art
Nous sommes pleins de balourdise ;
Nous sommes inintelligents
Hors de nos vers... Qu'on nous pardonne !
Nous sommes de bien douces gens
Qui ne faisons mal à personne !

Sans savoir compter jusqu'à trois
Nous nous en allons dans la vie ;
Nous sommes des esprits étroits
Qui n'avons qu'une seule envie.
Et nous fuyons dans nos jardins
Les contacts blessants du vulgaire,
Lui rendant dédains pour dédains...
Mais ne lui cherchant pas la guerre !
Aussi, daignez être indulgents
Au songe-creux qui déraisonne.
Nous sommes de bien douces gens
Qui ne faisons mal à personne !

Février 1888.

X. — LA FORÊT

La Nature, par qui souvent nous sommes tristes,
Nous tous qui l'adorons, les rêveurs, les artistes,
Tandis que jour et nuit nous nous évertuons
A vouloir l'exprimer et que nous nous tuons
Au labeur de fixer son image impossible,
Nous regarde souffrir et demeure impassible.

Donc, j'étais amoureux de la grande forêt.
Son sauvage parfum fort et doux m'enivrait ;
Il me fallait ses chants d'oiseaux et ses murmures ;
Et, la nuit, je rêvais d'elle, de ses ramures,
Des bouquets nuptiaux que font ses aubépins,
De ses fourrés touffus et peuplés de lapins
Dont on voit brusquement fuir les petits derrières,
Des morceaux de ciel bleu plafonnant ses clairières.
Je l'aimais. Cet amour m'avait pris tout entier
Le jour que j'avais fait un pas dans le sentier
Qui la traverse toute en partant de l'orée.
Je l'avais aussitôt follement adorée.
On y voyait fleurir de grandes, grandes fleurs.
On y sentait un tas de si bonnes odeurs !
Et, le soir, quand chantaient les brises étouffées,
Des endroits noirs semblaient habités par les fées.
On avait peur. Enfin ma tête s'égarait...
Et j'étais amoureux de la grande forêt !
Mais amoureux vraiment ; amoureux de ses sources,
De ses ruisseaux faisant dans l'ombre mille courses,
De ses mousses, de ses insectes voltigeant,
De ses feuillages verts, bleu foncé, gris d'argent,
Des enchevêtrements épineux de ses haies,
De ses mûrons, de ses framboises, de ses baies,
De sa mystérieuse et solennelle paix ;
Puis, aussi, de ces coins dans les taillis épais,
De ces coins retirés qui semblent des alcôves
Avec des lits fleuris de petites fleurs mauves !
Et j'aimais les sentiers même où l'on a des peurs
Quand les bras sarmenteux des arbustes grimpeurs
Viennent en s'étirant vous accrocher la manche,

Où l'on se croit suivi soudain quand une branche
Vous fait, malicieuse, un brusque frôlement,
Et vient vous chatouiller dans le cou, drôlement !

J'aimais cette forêt.
Bien souvent le poète
S'éprend ainsi, se met une folie en tête
Dont il souffre beaucoup, mais qui dure fort peu
Lorsqu'il la satisfait pleinement, lorsqu'il peut
Posséder cette idée ou cet objet qu'il aime,
Et lui faire un enfant, c'est-à-dire un poème.



Et, le soir, quand chantaient les brises étouffées,
Des endroits noirs semblaient habités par les fées.

C'est ainsi que j'aimais. Je mourais du désir
De prendre la forêt dans mes vers, de saisir
Son charme, son parfum, son silence, et de rendre
L'émoi dont m'emplissaient un feuillage vert tendre,
Une source, un recoin moussu, quelque oiselet
Qui le long du sentier, par terre, sautelait,
Un rayon qui glissait dans le feuillage sombre,
Et la fraîcheur exquise, et le murmure et l'ombre...
Je mourais du désir d'exprimer tout cela !

C'est pourquoi je me dis : « Je serai toujours là,
Dans la forêt, notant le moindre frisson d'aile.
Je viendrai chaque jour me remplir les yeux d'elle,
Tâcher de lui voler de sa beauté, m'asseoir
Sur le même arbre mort, s'il le faut, chaque soir,
Tant que je n'aurai pas bien traduit son mystère
Et cette forte odeur de feuillage et de terre
Qu'elle sent. Je veux bien me priver de sommeil :
Mais je la surprendrai, la gueuse, à son réveil,
Pour bien voir quelles sont à l'aurore ses teintes,
De quel vert plus brillant ses feuilles sont repeintes,
Et comment la rosée à leur bout vient perler,
Et comment tous les plus vieux arbres font trembler
Dans l'azur matinal des cimes toutes roses ! »

Oui, mon rêve, c'était de traduire ces choses.
Mais malgré mes efforts je ne le pus jamais !
Je ne possédai pas la forêt que j'aimais !
Et mon amour devint alors de la souffrance.
Je fus pris tout d'un coup d'une désespérance
Affreuse. Et comme, un jour, pour la dernière fois,
Assis dans la fraîcheur exquise d'un sous-bois,
Je voulais découvrir les mots exacts pour dire
L'églantier qui fleurit, la brise qui soupire,
Le mystère si calme et frais du clair-obscur,
Les petits airs penchés des clochettes d'azur
Qui se livrent sans doute à quelque babillage,
Et les sourires bleus du ciel dans le feuillage,
Le soleil qui parfois en rais semble pleuvoir,
Je me mis à pleurer de ne pas le pouvoir !



Je viendrai chaque jour me remplir les yeux d'elle
Tâcher de lui voler sa beauté.

J'étais vaincu, brisé ! Soudain, tout mon courage
S'en allait ! Je pleurais d'impuissance et de rage !
Je pleurais, suffoqué de douleur, étouffant
D'un de ces gros chagrins de poète et d'enfant !
Et les branches étaient doucement frémissantes,
Et jamais les oiseaux cheminant dans les sentes
N'avaient été plus gais, les merles plus siffleurs.
Au-dessus de mon front passaient des vols ronfleurs
D'abeilles, de frelons... J'étais couché dans l'herbe :
Et je la sentais douce, odcrante. Et superbe,
Sans savoir que, pour elle, un homme sanglotait,
La forêt verdoyait, fleurissait et chantait !

La Nature est toujours la grande indifférente ;
De tous les maux humains elle reste ignorante.
Souvent les malheureux l'ont maudite, en voyant
Qu'elle les regardait en ne s'apitoyant
Jamais, et que devant leurs souffrances cruelles
Ses fleurs gardaient leur joie et fleurissaient plus belles,
Et qu'elle n'était rien qu'un merveilleux décor !
Mais, pour nous qui l'aimons, c'est bien plus dur encor,
Pour nous, ses amoureux, les peintres, les poètes,
Puisque enfin nos douleurs par elle nous sont faites !
C'est de son seul amour que l'artiste est martyr.
Ne peut-elle donc pas à ses maux compatir,
La toujours insensible et sereine Nature,
Ou paraître savoir tout au moins sa torture ?



Si, dans son désespoir, celui qui t'adorait
Etait allé se pendre, un soir, à quelque branche..

Mais non ! — Et si jadis, forêt, grande forêt,
Si, dans son désespoir, celui qui t'adorait
Était allé se pendre, un soir, à quelque branche,
Cela n'aurait pas fait faner une pervenche,
S'attrister un iris, pleurer un chèvrefeuil !
Tes roses d'églantiers n'auraient pas pris le deuil
De leur pauvre amoureux, en fermant leurs pétales !
Calmes auraient souri tes hautes digitales !
Tes oiseaux n'auraient pas éloigné leurs ébats
Et n'auraient pas jasé ni chansonné plus bas
En voyant balancer ma longue forme brune !
Et quand un ironique et blanc rayon de lune
M'aurait comme vêtu du linceul des défunts,
Ta brise aux chauds soupirs, ta brise aux doux parfums,
N'aurait pas tu son bruit de harpe qu'on accorde,
Et des liserons bleus auraient fleuri ma corde !...

Bellevue, 1888.

XI. — OU L'ON RETROUVE PIF-LUISANT

Il bouquinait un vieux Hugo de chez Hetzel
Au fond d'une taverne. Étant de cette race
Qui déjeune d'un bock et dîne d'un bretzel,
Il m'apparut bien maigre à cette humble terrasse,

Alors, je l'emmenai dans le soir. Il parlait.
Le profond Luxembourg nous ouvrit ses quinconces.
Je crois l'entendre encor dans le soir violet
Maudire l'esthétisme et les Muses absconses.

Je crois le voir encor s'arrêter. — « *Mille dious !* »
Dit-il au promeneur surpris qu'on l'interpelle,
« Notre premier devoir est de chanter pour tous !
Foin d'un art compliqué pour petite chapelle !

« Quand l'importance du cheveu que vous sciez
En huit, mes bons seigneurs, n'est pas très bien saisie,
Pourquoi vous figurer que des initiés
Peuvent seuls s'ingérer d'aimer la Poésie ?

« Certe, il faut fuir les lourds et stupides moqueurs,
Mais craindre, quand on veut écarter le vulgaire,
D'y confondre certains qui n'en sont pas, les cœurs
Qui sentent grandement, s'ils ne comprennent guère.

« Aimez ces dédaignés et ces silencieux
Qui, les vers déclamés, n'en disent rien de juste,
Mais à qui l'on surprend des larmes dans les yeux,
Tant ils ont bien senti passer le vol auguste !

« Aimez ces ignorants de vos jeux, de leur prix,
Et leur simplicité quelquefois justicière ;
Et songez qu'après tout ce qu'ils n'ont pas compris
Ce n'était, bien souvent, que tours de gibecière.

« Ah ! préférez, à de ces balances d'experts
Qui pèsent au carat les beautés précieuses,
De ces âmes qui pour répercuter les vers
Ont la sonorité des âmes spacieuses ! »

XII. — OU L'ON PERD PIF-LUISANT

J'allais souvent le voir tandis qu'il se mourait.

C'était à mi-chemin du ciel qu'il demeurait,
Dessous les toits, et dans une affreuse mansarde
Aux murs blanchis, au noir plafond qui se lézarde.
J'allais souvent le voir, et nous causions longtemps.
Et ses doigts amaigris étaient plus tremblotants
Chaque jour, et sa lèvre était plus violette.

*
* *

Il me disait :

« Surtout, ne sois jamais poète.
Les vers, mon pauvre ami, c'est ce qui m'a perdu.
Tu le vois, je suis vieux, exténué, rendu
Avant l'âge, car j'ai voulu faire ce rêve.
La lutte m'a brisé. Non, la vie est trop brève :
Pourquoi passer son temps à batailler, pourquoi
Ne pas vivre en son coin, sage, et se tenant coi ?
Le bonheur régulier, crois-moi, la vie intime,
Le foyer, une femme et des enfants, l'estime
De son quartier. Surtout ne fais jamais de vers !
N'en fais jamais ! Si c'est un innocent travers,
S'il te plaît, comme on dit, de courtiser la Muse,
Quelquefois, au dessert, en bourgeois qui s'amuse,
Tu le peux, et c'est sans danger.

« Mais si, le soir,
Quand la lune sourit, tu rêves de t'asseoir
Sur le vieux banc de pierre au fond du parc, d'entendre
La chanson de la brise, et si tu vas t'étendre
Par les matins d'été, dans l'herbe, sur le dos,
En regardant le ciel avec des yeux mi-clos,
Si le rythme t'émeut, si ton être tressaille,
Quand s'envole une strophe, et si ton cœur défaille
Quand un ami te lit des vers à haute voix,
Si le désir te prend, devant ce que tu vois,
De l'exprimer avec une forme parfaite,

Si tu sens vaguement s'agiter un poète
En toi, n'hésite pas ! étouffe dans ton cœur
Ce serpent ! Il y va, crois-moi, de ton bonheur...
Et le bonheur vaut seul vraiment qu'on s'en occupe !
Le métier de poète est un métier de dupe.
Ah ! mon expérience est amère ! Longtemps
J'ai subi les dédains, les affronts irritants
Des sots ; j'ai combattu pour l'art, plein d'énergie !
Je marchais, ébloui toujours par la magie
De mon rêve, mes yeux de fou perdus au ciel !
Je ne souffrais de rien. J'étais même sans fiel
Pour ceux qui me raillaient. J'étais le doux bohème
Inoffensif ; j'allais, en penaillons, tout blême,
Et nourri seulement des viandes de l'esprit ;
Sans me mettre en souci du vulgaire qui rit,
J'allais, gonflant toujours quelque nouvelle bulle !
J'étais l'extravagant heureux qui noctambule,
Qui trouve, pour dormir, un banc délicieux,
Pour qui tous les plafonds sont trop bas, sauf les cieux.
J'étais le vagabond poète qui balade,
Cherchant des jours entiers un refrain de ballade,
Et qui va devant lui, sans souci des hivers,
Heureux de se chanter à lui-même ses vers !
Je me disais : Mon temps n'est pas venu, mon heure
Sonnera. Mais j'ai vu que l'espoir était leurre.
J'ai vieilli. Je me suis lassé d'être incompris.
C'est absurde, mais c'est ainsi : le beau mépris
Que nous avons d'abord pour le goût du vulgaire
Tombe avec l'âge. Eh ! quoi, toujours faire la guerre ?
On veut avoir son tour de gloire. On n'en peut plus
Des veilles sans profit, des travaux superflus.
J'ai fait de l'art. Cet autre fait du vaudeville :
Et c'est à lui que va la multitude vile.
C'est lui que l'on acclame. Et moi je meurs de faim !
Eh bien ! je me révolte et je crie, à la fin !
Mon cœur veut déverser son trop-plein d'amertume.
Nous autres, je sais bien, notre gloire est posthume
Quelquefois. Il paraît que, quand nous sommes morts,
La Gloire, cette femme, a souvent des remords
De ne pas nous avoir aimés. On nous découvre.
Nos vers sont exaltés ; nos tableaux vont au Louvre...

Mais que nous font de verts lauriers sur nos tombeaux ?
C'est vivant que j'aurais voulu quelques lambeaux
De cette pourpre ; et, mort, je n'en fais nul usage !
Vois-tu, le désespoir vous étreint avec l'âge
D'être plus inconnu qu'un faiseur de couplet ;
Et l'on mendie : « Un peu de gloire, s'il vous plaît !
Daignez avant ma mort m'avancer quelque chose,
Quelques rayons sur ma future apothéose !
Si l'on doit m'admirer plus tard, il vaut autant
Commencer tout de suite, et je mourrai content ! »
J'ai trop voulu sortir de l'ornière banale,
Dites-vous : quand l'idée est trop originale
On la repousse ?... Eh bien ! si c'est là le récif
Où j'échouai, je veux bien faire du poncif,
Du poncif, s'il le faut ! Mais avant que j'expire,
C'est mon rêve, je veux que le bourgeois m'admire !

« Oui, vieillis, les plus fiers lutteurs, les plus fougueux
Parlent ainsi, lassés d'être incompris et gueux !

***

« Car c'est une tristesse noire
De vieillir toujours méconnu.
Alors, n'ayant pas eu la gloire
Dans cette vie, on n'a rien eu.

« Comme on a passé sa jeunesse
A chasser la chimère, on n'a
Rien récolté pour sa vieillesse,
Et quand l'heure affreuse sonna,

« L'heure de la tristesse, l'heure
Des ressouvenirs étouffants,
On se vit pauvre, sans demeure,
Et vieux grand-père sans enfants.

« Trimer, c'est bon quand on est jeune.
Mais on change en se faisant vieux.
On ne supporte plus le jeûne,
On songe qu'on serait bien mieux

« Dans un intérieur confortable
Que sous un plafond d'où ça pleut :
On songe que se mettre à table
Doit être un plaisir quand on peut !

« On songe qu'une chambre chaude
Doit être agréable, le soir,
Avec une femme qui rôde
Autour de vous, blonde, en peignoir ;

« Qu'il est doux, lorsque le vent souffle,
D'être, béat, au coin du feu ;
Tout en rôtissant sa pantoufle,
De somnoler un petit peu ;

« Qu'il est doux de prendre ses aises,
De mettre aux chenets son talon ;
D'avoir, au lieu de quatre chaises,
De bons fauteuils dans son salon !

« Ah ! que de choses on regrette
Lorsqu'on eut des rêves trop grands !
Musicien, peintre, poète,
Ce sont de fichus métiers. Prends

« Quelque bon métier qui rapporte ;
Mets sur ton oreille un crayon
Ou des panonceaux sur ta porte,
Et ne cherche pas le rayon !

« Ne fais jamais d'art ! Ne t'ingère
Jamais de penser du nouveau !
Fume un gros cigare, digère,
Et crains les rhumes de cerveau !

« Bois frais. Tiens-toi dans l'allégresse.
Pas de vers, je te le défends ;
Vis comme un coq en pâte. Engraisse.
Fais des ribambelles d'enfants !

« Du reste, je te dis ces choses,
Mon pauvre ami, mais je sais bien
Que les conseils des vieux moroses
Ne serviront jamais de rien,

« Et que, si le diable t'y pousse,
Tu seras poète, gamin !
Mais j'ai parlé trop, et je tousse...
Embrasse-moi vite. A demain ! »

*
* *

Le lendemain j'appris la mort du pauvre hère.
Je l'accompagnai seul jusqu'à son cimetière,
Puis, ayant vu glisser le cercueil dans le trou,
Je marchai devant moi, longtemps, sans savoir où.
Et je songeais : « Jamais je ne serai poète !
Car je n'ai pas le cœur assez brave, et ma tête
S'égarerait à tant souffrir. Je ne veux pas
Traîner cette existence affreuse, à chaque pas
Me blesser aux cailloux aiguisés de la route.
L'Art, oh ! l'Art m'attirait et me grisait, sans doute !
Mais je veux travailler à faire mon bonheur.
Cet homme avait raison. Il m'a donné la peur
Du calvaire qu'il faut gravir pour être artiste.
Je veux vivre impassible et vieillir égoïste ! »
Je m'aperçus alors que j'étais dans les champs,
Que les arbres, bouquets de parfums et de chants,
S'éveillaient au soleil, et que les verts cytises
Invitaient sous leur ombre à des fainéantises ;
Que le ciel, d'un bleu pâle, avait l'air d'un satin
De Chine ; que c'était l'adorable matin,
L'heure où la cime des ormeaux tremble et rougeoie.
Dans ces odeurs, dans ces fraîcheurs, dans cette joie,
J'oubliai tous les maux que l'autre avait soufferts...

— Et je rentrai chez moi pour écrire ces vers.

1887.

XIII

SOUVENIRS DE VACANCES

I

LE TAMBOURINEUR

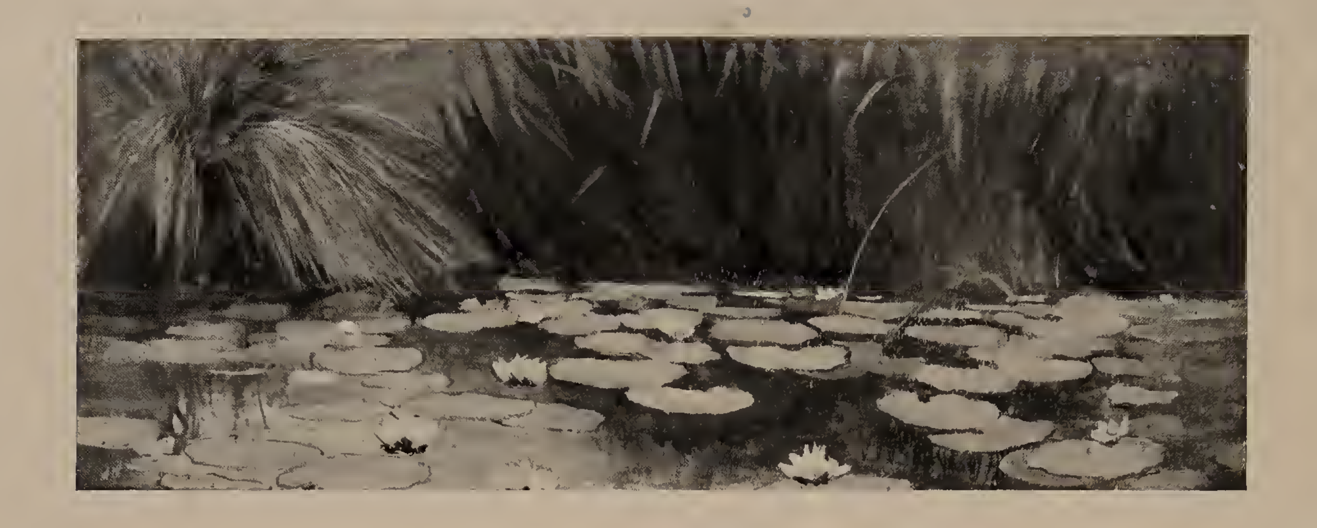
A l'heure où l'invisible orchestre des cigales
N'exerce pas encor ses petites cymbales,
Quand l'horizon est rose et vert, de bon matin,
Par les sentiers pierreux de la blanche colline,
En jouant un vieil air lentement s'achemine
Le tambourineur, beau comme un pâtre latin.

Sous les pins parasols d'où pleuvent les aiguilles
Qui rendent les sentiers glissants, il fait des trilles
Sur le fin galoubet, comme un merle siffleur.
Sa longue caisse aux flots de rubans verts ballante,
Il s'en va pour donner une aubade galante
A la belle qui l'a choisi pour cajoleur.

Il souffle dans son fifre un air très gai de danse,
Pendant qu'il frappe, avec la baguette, en cadence,
La peau du tambourin qui ronfle sourdement.
Le petit galoubet d'ivoire rossignole,
Et le tambourin suit l'alerte farandole
D'un monotone, un peu triste, accompagnement.

Tambourineur d'amour, comme je te ressemble !
Je vais jouant du triste et du gai tout ensemble :
Le tambourin sonore et grave, c'est mon cœur,
Bien plus lourd à porter, va, que ta caisse lourde !
Mais toujours, cependant qu'il fait sa plainte sourde,
Sifflotte mon esprit, ce galoubet moqueur !

1888.



II — L'ÉTANG

L'étang, dont le soleil chauffe la somnolence,
Est fleuri ce matin de beaux nénuphars blancs.
Les uns, sortis de l'eau, se dressent, tous tremblants,
Et dans l'air parfumé leur tige se balance.

D'autres n'ont pu fleurir, mais purent émerger ;
Et, pointe autour de quoi l'onde en cercle se plisse,
Leur gros bouton bronzé qui commence à nager
Est une cassolette avant d'être un calice.

D'autres encor plus loin du moment de surgir,
Promesse de boutons par l'eau glauque couverte,
Se bercent d'un remous sous l'ample feuille verte
Qu'on voit, comme un plateau de laque, s'élargir.

Ainsi sont mes pensers dans leur floraison lente.
Il en est d'achevés que leur tige me tend,
Complètement éclos, comme, sur cet étang,
Les nénuphars berçant leur soucoupe indolente.

D'autres n'ont encor pu qu'atteindre le niveau...
Et ce sont eux surtout, que, poète, on caresse,
Qu'on laisse à fleur d'esprit flotter avec paresse,
Comme les nénuphars qui pointent à fleur d'eau.

Mais je sens la pensée en moi, vivace et sourde,
D'autres pensers germés mystérieusement,
Qui montent en secret vers leur achèvement,
Comme les nénuphars qui dorment sous l'eau lourde.

III. — LES PAPILLONS

En mai, quand les brises roucoulent,
Quand fleurissent toutes les fleurs,
Les papillons sont grands buveurs :
Les petits papillons se soûlent.

Souvent, au crépuscule gris,
A l'heure où le couchant se dore,
On en voit balocher encore :
C'est tout simplement qu'ils sont gris.

Le regard les suit et s'étonne
De les voir, dans le jour tombant,
S'en aller d'un vol titubant,
D'un vol qui zigzague et festonne.

Les pauvrets se sont attardés
A boire dans toutes les roses ;
Pour chasser les ennuis moroses
Ils se sont un peu pochardés.

Au sortir de leur chrysalide
Faisant dehors leurs premiers pas,
Pour les parfums n'avaient-ils pas
Encor la tête assez solide ?

Avaient-ils des chagrins d'amour,
Ces papillons ? Voulaient-ils boire
Pour se consoler d'un déboire ?
Mon Dieu, ça se voit chaque jour !

Ou par des amis en goguette
Se laissèrent-ils emmener
De fleur en fleur biberonner
Comme de guinguette en guinguette ?

Eux, les élégants papillons,
Si corrects près des marguerites,
Ils sont, en regagnant leurs gîtes,
Dépoudrés de leurs vermillons !



Et gris à rouler sous les roses,
Lorsqu'il leur faut rentrer chez eux,
Ils s'en reviennent deux par deux...
Et voilà qu'ils disent des choses !...

Ils se détaillent leurs amours,
Se vantent de leurs prétentaines,
Mettent de travers leurs antennes,
S'attendrissent, font des discours ;

Eux, les doux frôleurs de corolles,
Les petits Platons de l'air pur,
Amis des lys et de l'azur,.
Ils racontent des gaudrioles !

Quand les nectars et les rayons
Ont troublé leur âme sensible,
Il n'y a rien de plus terrible
Que l'ivresse des papillons !

Dons Juans récitant leur liste,
Ils révèlent soudain aux fleurs
Quelles âmes d'écornifleurs
Ils cachaient, ces idéalistes !

Battant des ailes de pastel,
Chacun, avant la nuit, aspire
Un dernier lys avec sa spire,
Ainsi que l'on hume un cocktail !

Les roses ayant une essence
Qui grise mieux que le trois-six,



Ce qu'au buisson dit le *Tircis*
Est de la plus rare indécence !

Les *Machaons* sont déchaînés,
Et les hautaines *Atalantes*
Ne fuient qu'avec des ailes lentes
Qui semblent leur dire : « Venez ! »

Le *Mars*, gai comme un soir de solde,
Dit *au Tabac d'Espagne* : « Ohé ! »
Le *Daphnis* change de Chloé.
Le *Tristan* se trompe d'Ysolde.

A demain matin les pardons !
Il faudra qu'on s'y reconnaisse.
Mais, ce soir, plus d'une *Vanesse*
Pour les phlox trahit les chardons.

Un obscur papillon d'avoine
Tutoie un lilas de jardin.
Le papillon du chou, soudain,
Appelle : « Mon chou ! » la pivoine.

Le désordre règne. Il n'y a
Plus de lois ni de protocoles.
L'*Argus* parle argot. « Tu me colles ! »
Dit l'*Argynne* au pétunia.

Le *Demi-Deuil* n'est plus sévère.
Et : « Ma primevère n'est pas
Grande », dit le *Sylvain* tout bas,
« Mais je bois dans ma primevère ! »



IV

DÉJEUNER DE SOLEIL

Le soleil hume la rosée
Qui s'évapore lentement.
Vers lui, dans le matin charmant,
Elle monte, vaporisée.

L'aurore fait le firmament
D'une teinte exquise et rosée.
Le soleil hume la rosée
Qui s'évapore lentement.

Sur chaque brin d'herbe est posée
Une goutte arc-en-cielisée
De plus de feux qu'un diamant...
Et, comme il en est très gourmand,
Le soleil hume la rosée.



On voit passer sur le chemin
Les cochons roses.

V

LES COCHONS ROSES

Le jour s'annonce à l'Orient
De pourpre se coloriant ;
Le doigt du matin souriant
Ouvre les roses ;
Et sous la garde d'un gamin
Qui tient une gaule à la main,
On voit passer sur le chemin
Les cochons roses.

Le rose rare au ton charmant
Qu'à l'horizon, en ce moment,
Là-bas, au fond du firmament,
On voit s'étendre,
Ne réjouit pas tant les yeux,
N'est pas si frais et si joyeux
Que celui des cochons soyeux
D'un rose tendre.

Le zéphyr, ce doux maraudeur,
Porte plus d'un parfum rôdeur.
Et, dans la matinale odeur
Des églantines,
Les petits cochons transportés
Ont d'exquises vivacités
Et d'insouciantes gaîtés
Presque enfantines.

Heureux, poussant de petits cris
Ils vont par les sentiers fleuris,
Et ce sont des jeux et des ris
Remplis de grâces ;

Ils vont, et tous ces corps charnus
Sont si roses qu'ils semblent nus,
Comme ceux d'amours ingénus
    Aux formes grasses.

Des points noirs dans ce rose clair
Semblant des truffes dans leur chair
Leur donnent vaguement un air
    De galantine ;
Et leur petit trottinement
A cette graisse, incessamment,
Communique un tremblotement
    De gélatine.

Le long du ruisseau floflottant
Ils suivent, tout en ronflotant,
La blouse au large dos flottant
    De toile bleue ;
Ils trottent, les petits cochons,
Les gorets gras et folichons,
Remuant les tire-bouchons
    Que fait leur queue.

Et quand les champs sans papillons
Exhaleront de leurs sillons
Les plaintes douces des grillons
    Toujours pareilles,
Les cochons, rentrant au bercail,
Défileront sous le portail,
Agitant le double éventail
    De leurs oreilles.

Puis, quand, là-bas, à l'Occident,
Croulera le soleil ardent,
A l'heure où le soir descendant
    Touche les roses,
Paisiblement couchés en rond,
Près de l'auge peinte en marron,
Bien repus, ils s'endormiront,
    Les cochons roses.



Longtemps il reste là, noir sur un feuillet blanc.

VI

LE PETIT CHAT

C'est un petit chat noir, effronté comme un page.
Je le laisse jouer sur ma table, souvent.
Quelquefois il s'assied sans faire de tapage :
On dirait un joli presse-papier vivant.

Rien de lui, pas un poil de sa toison ne bouge.
Longtemps il reste là, noir sur un feuillet blanc,
A ces matous tirant leur langue de drap rouge,
Qu'on fait pour essuyer les plumes, ressemblant.

Quand il s'amuse, il est extrêmement comique,
Pataud et gracieux, tel un ourson drôlet.
Souvent je m'accroupis pour suivre sa mimique
Quand on met devant lui la soucoupe de lait.

Tout d'abord de son nez délicat il le flaire,
Le frôle ; puis à coups de langue très petits
Il le lampe ; et dès lors il est à son affaire.
Et l'on entend, pendant qu'il boit, un clapotis.

Il boit, bougeant la queue, et sans faire une pause,
Et ne relève enfin son joli museau plat
Que lorsqu'il a passé sa langue rêche et rose
Partout, bien proprement débarbouillé le plat.

Alors il se pourlèche un moment les moustaches,
Avec l'air étonné d'avoir déjà fini ;
Et, comme il s'aperçoit qu'il s'est fait quelques taches,
Il relustre avec soin son pelage terni.

Ses yeux jaunes et bleus sont comme deux agates.
Il les ferme à demi, parfois, en reniflant,
Se renverse, ayant pris son museau dans ses pattes,
Avec des airs de tigre étendu sur le flanc.

Mais le voilà qui sort de cette nonchalance,
Et, faisant le gros dos, il a l'air d'un manchon ;
Alors, pour l'intriguer un peu, je lui balance,
Au bout d'une ficelle invisible, un bouchon.

Il fuit en galopant et la mine effrayée,
Puis revient au bouchon, le regarde, et d'abord
Tient suspendue en l'air sa patte repliée,
Puis l'abat, et saisit le bouchon, et le mord.

Je tire la ficelle, alors, sans qu'il le voie,
Et le bouchon s'éloigne, et le chat noir le suit,
Faisant des ronds avec sa patte qu'il envoie,
Puis saute de côté, puis revient, puis refuit.

Mais dès que je lui dis : « Il faut que je travaille,
Venez vous asseoir là sans faire le méchant ! »
Il s'assied... Et j'entends, pendant que j'écrivaille,
Le petit bruit mouillé qu'il fait en se léchant.



Alors, pour l'intriguer un peu, je lui balance,
Au bout d'une ficelle invisible, un bouchon.

VII

BALLADE DU PETIT BÉBÉ

Il fait un gazouillis suave,
Un chantonnement continu,
Sans souci du ton, de l'octave.
Son crâne au seul frison ténu
Est si blond qu'il paraît chenu.
Par une prudente planchette
Dans son haut fauteuil retenu,
Le petit bébé fait risette.

Et puis, il désigne, très brave,
Le gros chat, de son doigt menu.
Et puis, quand sa bonne le lave,
Et poudre tout son corps charnu,
De vive force maintenu
Jambes en l'air, sans chemisette,
En montrant son derrière nu,
Le petit bébé fait risette.

Après quoi, longuement, il bave,
Et, comme un objet inconnu,
Il contemple, rêveur et grave,
Son pied dans ses deux mains tenu.
Et, pris du désir saugrenu
De sucer son bout de chaussette
Auquel il n'est pas parvenu,
Le petit bébé fait risette.

ENVOI

Épousez-vous, couple ingénu,
Comme Marius et Cosette :
Tout rit lorsque, nouveau venu,
Le petit bébé fait risette.



VIII. — CRÉPUSCULE

Au bord de l'horizon les collines boisées
Ondulent, en prenant des teintes ardoisées,
Cependant qu'un dernier reflet, comme un mica
Piqué sur les coteaux, scintille dans leur brume,
Et que, timidement, une étoile s'allume
Dans l'azur pâle et délicat.

Les arbres, sur le ciel, de leurs grêles membrures
Font un dessin pareil à celui des nervures
D'une feuille. A présent, les étoiles sont deux,
Et luisent à travers la vapeur violette
Comme des yeux de femme à travers la voilette...
Les arbres ont un air frileux.

Tous les contours ont des finesses d'aquarelle.
Les fonds sont des lavis très clairs. Un clocher frêle
S'effile exquisement sur le lointain bleuté.
Les étoiles sont trois. La campagne repose,
Et dans le ciel vert d'eau monte une lueur rose
Comme un cuivre désargenté.

De larges bandes d'or l'horizon se chamarre.
Mais le dernier reflet s'est éteint sur la mare.
On croit voir des cyprès dans les hauts peupliers.
Le jour traîne un moment encor son agonie.
Les crapauds font un chant d'une plainte infinie...
Les étoiles sont des milliers.



IX. — ON SOUFFLE.

On souffle, et vous vous envolez,
Duvets des chandelles de neige !
Le souffle qui vous désagrège
Met à nu des cœurs désolés !

Par un jeu bête et sacrilège
Pauvres cœurs désauréolés !
On souffle, et vous vous envolez,
Duvet des chandelles de neige !

Rayons blancs dont sont étoilés
Nos cœurs naïfs (au mien que n'ai-je
Votre poids encor, qui l'allège !)
Ainsi vous nous êtes volés :
On souffle, et vous vous envolez !

XIV. — LA PREMIÈRE

Or, c'est Dieu qui fit la première,
Qui façonna son corps si cher
Lui-même, dans de la lumière,
Et pétrit son exquise chair.

Il mit sur sa peau de l'aurore
Et du soir d'été dans ses yeux,
Puis il tissa pour elle encore
Le soleil en rayons soyeux.

De ses adroites mains divines,
Le bon Dieu sculptait, il dorait ;
Et déjà le souffle odorait
Entre les lèvres purpurines.

Déjà l'œil charmant s'entr'ouvrait
Comme s'entr'ouvre une pervenche ;
Et du talon fin à la hanche
La ligne onduleuse courait.

Pâle aux musiques de l'orchestre
Qu'apportaient les vents attiédis,
Émerveillant le paradis
Qui n'était alors que terrestre,

Ève s'épanouit, semblant
Sous les branches, nue et pudique,
Un tel chef-d'œuvre doux et blanc
Que le lys murmura : « J'abdique ! »

Dieu, riant, dans sa barbe, dit :
« Tu feras le bonheur de l'homme. »
Or, c'est elle qui le perdit
En lui faisant croquer la pomme.

A qui serait-il donc prudent
D'offrir le cœur et la chaumière?
La première perdit Adam :
Et c'est Dieu qui fit la première !



XV

Oh ! les yeux, les beaux yeux des femmes !
Que de choses nous y voyons !
C'est de la lumière des âmes
Que nous croyons faits leurs rayons !

Nous croyons lire en leurs prunelles
Des perversités, des candeurs ;
Et nous mettons du rêve en elles,
Nous fiant à leurs profondeurs !

Mais le trouble des yeux, leur vague,
Et leurs calmes de soirs d'été,
Leurs yeux changeants comme la vague,
Leur douce et vivante clarté,

La lumière exquise filtrée
Entre les cils frangés, — tout ça
N'est rien qu'un peu d'humeur vitrée
Qu'un peu de soleil nuança.

Les yeux sont des petites flaques
Reflétant du ciel sans savoir ;
Pas plus que s'ils étaient opaques
Les pensers ne peuvent s'y voir ;

Et, tout simplement, quand se lève
Leur regard profond et câlin,
S'ils nous paraissent pleins de rêve,
C'est qu'ils ont un beau cristallin !

XVI

LES TZIGANES

Un ordre fut donné par le chef à mi-voix,
Et les bruits d'instruments dans l'ombre s'entendirent.
Le silence se fit. Et sur leurs clefs de bois
Harmonieusement les cordes se tendirent.

Ce ne furent d'abord, sous les arbres touffus,
Que des fragments épars d'harmonie essayée,
— Par de vagues accords, des préludes confus,
L'âme des violons voulant être éveillée.

Incertains un moment gémirent les altos,
Puis de leur gravité sonore ils s'assurèrent
Et les Tziganes noirs, drapés dans leurs manteaux,
Brusquement, pour jouer, en cercle se levèrent.

Alors le chef, les yeux perdus, improvisant,
Attaqua la mesure avec un geste large,
Et, du son merveilleux lui-même se grisant,
Il partit, endiablé, comme dans une charge.

L'orchestre répandit un long bruit de sanglots,
Et du même côté, tous, la tête penchée,
Ils envoyaient l'archet, pâles, les yeux mi-clos,
Ivres de l'harmonie en ondes épanchée.

Ils jouaient, balançant lentement leurs grands corps,
Et toujours un sourire énigmatique aux lèvres.
Et par moments c'étaient d'étranges désaccords,
Ou sous les doigts pinceurs des pizzicati mièvres.

Agacés quelquefois par les archets frôleurs,
Les instruments avaient des plaintes fantastiques,
Comme le vent nocturne ou les dogues hurleurs
Montant lugubrement leurs gammes chromatiques.



Composition inédite de
R. LELONG.

Car le cœur de chacun saignait sous son archet
Et tous ces violons chantaient des confidences!

Tantôt sous un baiser de lune on croyait voir
Quelque apparition vague en une clairière,
Tantôt des cavaliers passer sous un ciel noir
Quand le rythme prenait une fureur guerrière.

Et c'étaient, tout d'un coup, d'immenses désespoirs,
Plaintes de trahison, mortes chères pleurées,
Et puis des souvenirs attendris de beaux soirs...
Et les cordes n'étaient plus qu'à peine effleurées.

Le violon du chef chantait éperdument.
Quel étrange génie avait donc ce grand diable?
Il passa tout d'un coup du sauvage au charmant :
Et ce fut une valse, alors, inoubliable !

Son archet, appuyé dans toute sa longueur,
Faisait monter un son d'une pureté grave,
Qui vous envahissait de trouble et de langueur,
Et qui se prolongeait, agonisant, suave !

Vous roulant, vous berçant, avec quelles lenteurs
Ondulait et mourait la vague mélodique !
Et plus que la nuit chaude, et plus que les senteurs,
Elle prenait les sens, cette rare musique !

J'écoutais, subissant comme un charme pervers.
Parfois il me semblait que ces archets magiques
Jouaient, ayant quitté leurs cordes, sur mes nerfs...
Et c'étaient de beaux cris d'amour, longs et tragiques !

Car d'abord le chef seul avait improvisé.
Chaque musicien suivait, comme un élève,
Accompagnant le chant... Mais voilà que, grisé,
Chacun était parti maintenant dans son rêve !

Dans son rêve, les yeux fermés, chacun marchait.
Ce n'étaient plus du tout de simples airs de danses,
Car le cœur de chacun saignait sous son archet,
Et tous ces violons chantaient des confidences !



XVII

BALLADE DE LA NOUVELLE ANNÉE

O bon jour de l'an de demain matin,
Pour chacun de nous qui vivons sans trêve
Apporte la fleur, l'objet, le pantin
Qui fait oublier l'existence brève :
Ève pour Adam, la pomme pour Eve,
La noix de coco pour le sapajou,
La rime au rimeur dont le vers s'achève...
Il faut à chacun donner son joujou.

Donne un papillon aux touffes de thym
Et des goélands au cap de la Hève ;
Le touriste anglais au Napolitain ;
Au duc de Nemours Madame de Clève ;
Au vieillard un songe, au jeune homme un rêve ;
Donne un livre au sage, un tambour au fou,
Un élève au maître, un maître à l'élève...
Il faut à chacun donner son joujou.

Dans l'obscur gâteau qu'on nomme scrutin
Fais l'ambitieux découvrir la fève ;
Donne un beau suiveur au petit trottin ;
A ce vieux monsieur dont l'espoir endève
Donne l'habit vert orné de son glaive ;
La carte au joueur et l'or au grigou ;
A moi, jeune auteur, le rideau qu'on lève...
Il faut à chacun donner son joujou.

ENVOI

A celle qu'un jour je vis sur la grève
Et dont le regard est mieux qu'andalou,
Donne un cœur d'enfant pour qu'elle le crève.
Il faut à chacun donner son joujou.



Poussant des cris épouvantables,
Ils courent avec leurs cartables.

XVIII

DEUX MAGASINS

I

JOUJOUX

A l'heure où s'ouvrent les écoles,
Oubliant les pensums, les colles
Et les leçons,
En riant, en jetant des billes,
On voit se bousculer les filles
Et les garçons !

Poussant des cris épouvantables,
Ils courent avec leurs cartables
Mis en sautoir,
Leurs manches noires de lustrine,
Se grouper à chaque vitrine
Sur le trottoir.

Avant de gagner leurs demeures,
Ils regardent pendant des heures
Les beaux joujoux.
C'est leur plaisir, à ces mioches
Qui n'ont pas au fond de leurs poches
Des petits sous.

Ils regardent, les pauvres gosses,
Le Polichinelle à deux bosses
Qui coûte cher,
Les poupons en chaussons de laine,
Les bébés dont la porcelaine
Paraît en chair.

Ils comptent les ballons, les balles,
Par un clown jouant des cymbales
Très étonnés ;
Et ce sont des heures d'extase
Devant cette vitre où s'écrase
Leur petit nez.

Que c'est beau ! leurs sourcils s'écartent !
Ce sont de vrais fusils, qui partent !
De vrais fourneaux !
De vrais outils de jardinage !
Et les voitures d'arrosage
Ont des tonneaux !

Sous des arbres dont les verdures
Sont faites avec des frisures
De copeaux verts,
Ils voient, bêtes et gens en marche,
Tout ce qui s'échappe de l'Arche
Aux toits ouverts !

Ils regardent d'un regard tendre
Les filles de Noé leur tendre
Des petits bras ;
(Comme, au commencement du monde,
On avait une tête ronde,
Des chapeaux plats !)

L'Auvergnat sortant de sa boîte,
Les soldats de plomb dans l'ouate
S'emmitouflant,
La chèvre avec ses trois nœuds roses,
Ils regardent toutes ces choses
En reniflant.



Leur souffle ayant terni la glace
Pour mieux voir ils essuient la place.

Une dame dans la boutique
Fait marcher un ours mécanique
Sur le parquet.
Comme il marche ! — Une demoiselle
Entoure avec de la ficelle
Un grand paquet !

Un Monsieur achète un théâtre
Où l'on peut, en or sur du plâtre,
Lire : OPÉRA.
Le Monsieur sort. La porte sonne.
Oh ! les beaux joujoux que personne
Ne leur paiera !

Les fillettes aux mains crispées
Regardent surtout les poupées
Dans leur carton.
Hein, Sophie? hein, Claire? hein, Louise?
En ont-elles de la chemise
Et du feston !

Sont-elles riches, les mâtines !
On leur enlève leurs bottines
Pour les coucher !
Et celle en bleu, près de la Cible !
Il ne sera jamais possible
De la toucher !

Et celle avec sa robe Empire
Qui fait que tout leur cœur soupire :
« Oh ! je la veux ! »
Et cette autre avec sa dînette !
(Leur grande sœur la midinette
A ses cheveux !)

Elles restent là, bouche ronde !
Le ménage de cette blonde
Aux yeux trop grands
Dont l'écriteau dit qu' « elle nage »
Est mieux monté que le ménage
De leurs parents.

Et les garçons, qu'est-ce qu'ils disent
Devant les sabres qui reluisent
Comme d'acier?
Se peut-il qu'un enfant reçoive
De quoi, tout d'un coup, être zouave
Ou cuirassier?

Oh ! les chevaux que l'on harnache !
(Ils sont en vrai poil, qui s'arrache,
Que l'on te dit !)
Et le poussah sur une sphère,
Qui titube comme leur père
Le samedi !

Hein, Gaston? hein Marcel? hein, Charle?
Quand viendra le jour dont on parle
A la maison,
Dont on parle en fumant des pipes,
Le jour où tous les pauvres types
Auront raison,

Pourra-t-on en être à tout âge?
Lorsque viendra le grand partage
Des partageux,
Les mômes, moucherons, moustiques,
Entreront-ils dans les boutiques
Prendre les jeux?

Il faut, si c'est de la justice,
Que tout, la petite bâtisse
En blocs de bois,
Le clown au pantalon trop large,
Le Grand Tir, le canon qu'on charge
Avec des pois,

Il faut que l'avaleur de boules,
Il faut que tout, les coqs, les poules,
Soit partagé !
Le singe montrant ses gencives,
Et les couleurs « inoffensives »
S. G. D. G. ;

Tout : l'Anglais fumant son cigare,
Le chemin de fer avec gare,
Tunnels et ponts...
On prendra tous les jeux de quilles !
On mettra dans les bras des filles
Tous les poupons !

Le pain, ça manque. Oui, mais ça manque
Aussi, ce clown, ce saltimbanque,
Tous ces chiens fous,
Ce Polichinelle à deux bosses !...
Droit au pain, soit ! Et, pour les gosses,
Droit aux joujoux !

Ainsi, sous la blouse ou le châle,
Pense, plus grand et déjà pâle,
Chaque moutard.
Ils restent dans le vent qui siffle.
Ce soir, tous vont, risquant la gifle,
Être en retard.

Ils en ont oublié qu'il gèle.
Ils ne battent plus la semelle ;
Mais, quelquefois,
Leur souffle ayant terni la glace,
Pour mieux voir ils essuient la place
Avec leurs doigts !



Nous sommes les fleurs des fleuristes.

II

FLEURS

Nous sommes les fleurs des fleuristes,
Nous sommes les fleurs des marchands,
Les petites fleurs qui sont tristes
De ne pas fleurir dans les champs ;

Nous sommes les fleurs printanières
Qui n'ont jamais vu le printemps,
Et dont on fait des boutonnières
Pour des revers trop miroitants ;

Nous sommes cette rose noire
Et ce bleuet gros comme un chou
Pour qui les smokings, sous leur moire,
Ont un oblique caoutchouc !

Nous sommes ces lilas superbes
Qui dans les boutiques, l'hiver,
Montent en monstrueuses gerbes
Coûtant monstrueusement cher !

Nous sommes, parmi le vertige
Des jours de l'an nauséabonds,
Les pauvres fleurs que l'on oblige
A faire un métier de bonbons !

Nous sommes les fleurs qu'on envoie
Dès qu'on a publié les bans,
Pour que la famille les voie
Dans des paniers à grands rubans ;

Nous sommes les fleurs où voltige
La libellule de carton ;
Nous tremblons trop sur notre tige,
Car notre tige est en laiton !

Nous sommes les fleurs qui sur elles
N'ont qu'un papillon de papier
Offrant sur deux plateaux, ses ailes,
L'adresse, en or, du boutiquier.

Pour nous la rosée est un mythe,
Malgré d'adroits contrefacteurs
Dont la ruse, sur nous, l'imite
Avec des vaporisateurs.

Nous sommes les fleurs sans abeilles
Qui trouvent les trois jours bien longs
Où l'on fait vivre leurs corbeilles
Sur les pianos des salons !

Nous voyons sur nous, parasites
Qui blessent nos feuillages verts,
Pousser des cartes de visites
Où parfois on écrit des vers !

C'est nous qu'un pâle accessoiriste,
Après les six rappels du « trois »,
Monte en hâte à la grande artiste
Par des escaliers trop étroits.

Nous sommes ces iris de nacre
Que les fleuristes de Paris
Savent envoyer dans un fiacre
Pendant l'absence des maris !

Nous sommes ces héliotropes
Ces glaïeuls forcés de fleurir
Qui portent dans des enveloppes
Le nom qu'on sait avant d'ouvrir !

C'est nous la flore citadine
Qui, sous les capillaires fous,
Ne se penche, pendant qu'on dîne,
Qu'aux berges d'argent des surtouts !

C'est nous la flore dont l'arome
Toujours au pays flottera
Qui va de la Place Vendôme
A la Place de l'Opéra.

Les noms de cette étrange flore
Sont du botaniste inconnus :
Comment porter les noms encore
Des fleurs que nous ne sommes plus?

Nous sommes désormais — Nature,
Ne ris pas de ces noms de fleurs !
Le réséda-de-la-ceinture,
L'œillet-des-costumes-tailleurs !

Et, fleurs que loin de nos collines
Dans la fourrure on exila,
Le mimosa-des-zibelines
Et la parme-du-chinchilla !

Nous sommes ces frivoles touffes
Qui connaissent pour seuls étés
La température des Bouffes
Et celle des Variétés.

Nous sommes, parmi les éloges
Aux blondes nuques adressés,
Les fleurs chaudes qui, dans les loges,
Frayent avec les fruits glacés.

Nous sommes le lys qui se fane
Au vent des restaurants du soir ;
La rose qu'on jette au tzigane
Qui sur l'épaule a son mouchoir ;

Le muguet qui sait chaque phrase
Qu'on dit à la fin des soupers,
Et la jacinthe qu'on écrase
Dans les coins sombres des coupés !

Nous sommes, quand le cœur s'effraye,
Ces violettes d'un instant
Qu'on respire en prêtant l'oreille
Et qu'on mordille en hésitant.

Nous sommes ces œillets de Londre
Et ces jonquilles de Menton
Dans lesquels, avant de répondre,
On enfonce un joli menton.

Nous enguirlandons l'aventure,
Et, quand le bonheur est défunt,
Nous assurons à la rupture
De l'élégance et du parfum.

Nous sommes les fleurs nécessaires
Aux intrigues de la Cité.
Nous n'avons connu, dans les serres,
Qu'un soleil d'électricité.

Dans les serres nous sommes nées.
Des saisons nous ne vîmes rien.
Quelles étaient nos destinées,
Cependant, nous le savons bien !

Nous sentons en nous, ô mystère !
Parler la sève d'autres fleurs

Qui poussèrent, libres, de terre,
Et nos souvenirs sont les leurs !

Nous sentons, dans ces mornes fêtes
Où passent d'inutiles fronts,
Vaguement, que nous sommes faites
Pour être ailleurs, — et nous souffrons.

Nous aimerions, fières, ravies,
Vraiment fraîches, pures toujours,
Nous mélanger à d'autres vies,
Favoriser d'autres amours !

Pourquoi donc, fleurs dont nous naquîmes,
Dans vos graines aviez-vous mis
L'amour des vallons et des cimes,
Puisqu'il ne nous est pas permis?

Puisqu'il nous faut vivre à distance
De ces choses, pourquoi faut-il
Que nous soupçonnions l'existence
D'une Nature et d'un Avril?

— Et nous sommes, dans les boutiques,
Sur du gazon artificiel,
Les petites fleurs nostalgiques
D'air pur, de lumière et de ciel.

Janvier 1890.





XIX

L'ALBUM DE PHOTOGRAPHIES

Cet album sur quoi tu te penches,
Je n'en peux voir sans un frisson
Les épais feuillets blancs qui sont
Pareils à des façades blanches !

Je vois, dans le carton glacé.
S'ouvrir, à chacune des pages
Qui sont à deux ou trois étages,
Six fenêtres sur le passé.

On est là, la mine ravie !
Et peut-être restera-t-on
A ces fenêtres de carton
Plus qu'aux fenêtres de la vie.

Jusques à quand souriront-ils
A ces fenêtres découpées
De maisonnettes de poupées,
Nos vieux trois-quarts, nos vieux profils?

Sous leurs fermoirs et sous leurs moires,
Les vieux albums de vieux portraits
Laisseront s'effacer nos traits
Plus lentement que les mémoires !

On sera morts depuis longtemps
Qu'aux visiteurs priés d'attendre
Ces portraits feront encor prendre
Patience quelques instants !

On sera ces oncles, ces tantes,
Ces bonshommes gras ou fluets,
Ces haut-de-forme désuets,
Et ces robes trop importantes !

Ces enfants dans des fauteuils, nus !
Ces lycéens — depuis grands-pères ! —
Ces magistrats, ces militaires,
Tous ces morts, tous ces inconnus !

Cessez, fenêtres minuscules,
De nous offrir aux yeux moqueurs
Lorsqu'il n'y aura plus des cœurs
Pour accepter nos ridicules !

Ah ! nos portraits qui s'en iront
Dans les albums inévitables
Déposés sur les coins des tables
Où, doucement, ils jauniront !

Morts, faudra-t-il que l'on remeure
D'abord dans les cœurs, puis encor
Sur ces cartons à biseau d'or
Où sinistrement on demeure?

Jetez ces rois et ces valets
Dont s'éternise l'agonie !
Puisque la partie est finie,
Jetez les cartes ! Jetez-les !



Et vous avez encore l'audace
De me dire ça sous le nez ?

XX

AU CIEL

« Hé, là-bas ! » s'écria saint Pierre,
« Qui frappe à l'huis du Paradis?
— Oh ! c'est l'âme d'un pauvre hère,
Mon bon Monsieur ! » que je lui dis.

— « Vous croyez qu'on entre peut-être
Ici comme dans un moulin?
— Vous êtes si bon, mon doux maître... »
Repris-je en faisant le câlin.

— « Taisez-vous ! On ne peut me plaire
Par des douceurs ni des cadeaux.
C'était bon avec leur Cerbère
Qu'on prenait avec des gâteaux !

« Je suis un portier sans faiblesse.
Répondez : sur terre, là-bas,
Alliez-vous entendre la messe?
— Pas souvent », lui dis-je tout bas.

— « On sait ce que cela veut dire,
Pas souvent ! Mais notre bon Dieu
Est partout. Cela peut suffire
De l'adorer hors du saint lieu.

« Lui faisiez-vous votre prière
En vous couchant? — En me couchant?
Je ne me souviens pas, saint Pierre.
Mais peut-être bien qu'en cherchant...

— « Hum !... Enfin !... Et la bonne chère?
— Je l'aimais assez... — Et le vin?
— La bouteille aussi m'était chère.
— Bûtes-vous trop? — Cela m'advint.

— « Mais vous viviez comme un infâme !
Et la vertu?... — Dame ! j'aimais
Toujours une petite femme !
— Était-ce la même? — Jamais !

« Que la dernière était jolie !
On s'en allait, sur les gazons,
Par les dimanches de folie,
On s'en allait... — C'est bien ! Gazons !

« Et vous avez encor l'audace
De me dire ça sous le nez?
Pour vous nous n'avons pas de place :
Allez-vous-en chez les damnés !

« Oh ! là-bas on vous fera fête,
Monsieur le... Tiens, au fait, qu'avez-
Vous été sur terre? — Poète.
Je faisais des vers, vous savez.

— « Hein? Poète?... » Alors, m'ouvrant vite :
« Pourquoi, fit-il d'un ton plus doux,
Ne l'avoir pas dit tout de suite?
Entrez donc ! Vous êtes chez vous. »

XXI. — BALLADE DES VERS QU'ON NE FINIT JAMAIS

Mes vers pour qui je sens la plus grande tendresse
Sont tous les non-finis qui vont par un, par deux ;
Ces vers dont on remet l'achèvement sans cesse,
Qu'on retrouve en fouillant dans les papiers poudreux.
Quand on est un poète, on est un paresseux ;
On n'est point patient comme un graveur sur cuivre :
Souvent, quand la beauté d'un sujet vous enivre,
On se met au travail ; mais le feu tombe, mais
Les vers vont faiblissant si l'on veut les poursuivre.
Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

L'idée est délicate, et la forme la blesse
Des poèmes trop faits. Elle préfère ceux
Qui ne l'ajustent pas avec trop d'étroitesse ;
Elle court moins danger de s'abîmer en eux
Quand on veut achever, cela devient chanceux ;
La mort du sens exquis bien souvent doit s'ensuivre ;
Il fond comme fondrait une étoile de givre
Qu'on voudrait prendre, ou bien la neige des sommets !
Dans des vers terminés le rêve peut-il vivre?
Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

C'est vous, vers commencés et puis que l'on délaisse,
Rondels abandonnés, refrains harmonieux
Auxquels on n'a pas fait de chansons, par mollesse,
Sonnets dont on n'a fait qu'un tercet merveilleux,
C'est vous que le poète aime toujours le mieux.
Et tel alexandrin qu'un second n'a pu suivre
Dit un charme, un parfum léger dont on fut ivre,
Mieux qu'un poème long. Ce sont les plus mauvais,
Les vers que du tiroir pour la foule on délivre...
Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

ENVOI

Lecteur, je suis navré. Ces vers que je te livre
— Dont, peut-être, on vendra le papier à la livre, —
Ne sont pas, il s'en faut, hélas ! ceux que j'aimais.
Car les meilleurs, comment les mettre dans un livre?
Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

XXII

SUR UN EXEMPLAIRE
DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE CE LIVRE

... Le savant Huet, évêque d'Avranches
faisait venir *musard* du latin *musa*.
Préface.

Ainsi j'ai musardé, musardisé, musé,
Sans croire qu'aux lauriers pour moi fussent des branches,
Et sans être aussi sûr que Monseigneur d'Avranches
Qu'un mot comme *musard* vînt de *Musa, Musæ.*

Ainsi j'ai soupiré, flûté, cornemusé,
Sans savoir que parfois sur des jeux tu te penches,
O Muse ! et que tu prends tout d'un coup des revanches
Lorsqu'on pense avec toi ne s'être qu'amusé.

Je jouais, pour user ma jeunesse trop neuve,
En attendant le jour prédit par Sainte-Beuve
Où survit au musard un homme avantageux.

Je jouais... puis : « Vivons ! » dis-je, en fermant ce livre.
Mais la Muse habitait dans le nom de mes jeux ;
Et sans elle à présent je ne saurais plus vivre.

II

INCERTITUDES



I

CHANSON DANS LE SOIR

Il fit halte, ébloui, humant
Cette soirée et son haleine,
Au sommet de l'escarpement
D'où l'on découvre infiniment
        La plaine.

Un doux crépuscule du mois
Des doux crépuscules — septembre —
Bleuissait vaguement les bois,
Sous un ciel de rose, à la fois,
        Et d'ambre.

La lune, basse, et n'ayant point
Son teint coutumier de béguine,
Montrait un rougeâtre embonpoint,
Telle une orange mûre à point,
        Sanguine ;

Et sous cet astre de Japon
Le val fuyait en molles lignes,
Avec le canal clair, le pont,
L'étang ridé comme un crépon,
        Les vignes.

Il admirait, lorsque soudain
Un chant monta de ce théâtre,
De ce cirque, de ce jardin,
Exhalé du dernier gradin
        Bleuâtre.

Et cet air où le soir mêla
Son murmure de vaste conque,
Cet air divinement vola...
C'était, d'ailleurs, un *lon lon la*
Quelconque.

Mais, dans le lointain de pastel,
Ce chant naïf, lent comme un psalme,
Était irrésistible, -- et tel
Que cet instant fut immortel
De calme.

Il se fit un tel unisson
De ce chant et du paysage
Que le poète eut un frisson.
Et nous vîmes des pleurs sur son
Visage.

Puis, de ce ton triste et coquet,
Ému, mais où du railleur passe,
De ce ton qui laisse inquiet,
Qui est son défaut et qui est
Sa grâce,

Cependant que toujours, parmi
Le doux bruit du soir qui soupire,
Montait sur le val endormi
La chanson charmante, il se mit
A dire :

« O chanson qui monte, vieil air,
Filet lointain d'une voix pure,
Selon la brise vague ou clair,
O dentelle de son dans l'air,
Guipure !

« O chanson qui monte dans l'or
Du ciel sur la lande embrumée,
Qui flotte au-dessus du décor,
Ruban de son, et moins encor...
Fumée !

« Oh ! qui donc, de cette façon
Mélancolieuse et touchante,
Quel rustique et jeune garçon,
Quel bouvier, quel pâtre, ô chanson,
Te chante?

« Quel simple, ignorant de ce qu'il,
Oh ! de tout ce qu'il ressuscite
De tendre, en moi, de puéril,
Ajoute ce charme subtil
Au site?

« Charme dont, languissant musard,
Je suis ému jusqu'à la larme,
Parce que, inattendu, sans art,
Il éclôt d'un simple hasard,
Ce charme !

« Voilà ! le fredon d'un vilain,
L'odeur d'un pré, la saison, l'heure,
Un peu de bleu crépusculin,
Voilà ! ce n'est pas plus malin...
On pleure !

« Eh quoi ! pleurer comme d'amour
Pour un *lon lon la* monotone,
Pour le dernier soupir du jour,
Pour le vent dans les arbres, pour
L'automne?

« De quoi donc souffrent-ils, mes nerfs?
De quoi donc, mon âme, es-tu veuve,
Pour que, parmi ces champs déserts,
Un air tel que tous les vieux airs
M'émeuve?

« Est-ce là mon état normal?
De quel ciel suis-je nostalgique?
De quel pays ai-je le mal?...
Tais-toi, chant qui me rends ce val
Magique !

« Ah ! de mes larmes il appert
Que dans un désordre je sombre !
Quoi ! pleurer parce que Vesper
S'allume, et qu'une voix se perd
        Dans l'ombre?

« Savourer le charme anxieux
Du moment et de l'atmosphère?
Jouir de l'ouïe et des yeux?
— Hélas ! il y a pourtant mieux
        A faire !

Il y a pourtant plus d'un but
Digne d'un homme jeune et libre !
O chanson dans le lointain... chut !
Ne serai-je jamais qu'un luth
        Qui vibre?

« Je m'en blâme... et toujours, si on
Chante un chant dans un lointain rose,
Je retourne avec passion
A cette délectation
        Morose !

« La tristesse est un aconit
Doux et vénéneux, que j'aspire !
Et mon vivre est selon le rit
De ton Jacques d'*As you like it*,
        Shakspeare !

« Mon cœur m'échappe, se mêlant
A toute fin de jour jolie ;
Et sitôt qu'un air doux et lent
Monte, j'en suce la mélan-
        Colie !

« Oui, tout le triste qui coula
D'un chant, à l'heure violette,
Est sucé par moi... lon, lon, la...
Comme l'œuf est sucé par la
        Belette !

Coteau d'Andilly, 1893.



Veuillons pour vouloir. La chose
Importe peu! Mais veuillons!

II

EXERCICES

Secouons la léthargie
Où tout est trop oublié,
Et traitons notre énergie
Comme un muscle atrophié.

Veuillons pour vouloir. La chose
Importe peu ! Mais veuillons !
Veuillons cueillir une rose
Sur un gouffre, et la cueillons ;

Veuillons franchir un obstacle,
Devenir tireur adroit,
Organiser un spectacle,
Faire respecter un droit,

Parler la langue des Kurdes,
Écrire le nubien ;
Veuillons des choses absurdes
Pour apprendre à vouloir bien !

Quittons l'âme inoccupée
Que nul désir n'effleurait :
On apprend la lourde épée
Avec le léger fleuret.

Ces petits sports volontaires
Ne seront pas superflus.
Ainsi qu'on fait des haltères,
Veuillons peu d'abord, puis plus.

Ramassons, aux plages molles,
Des cailloux, et lançons-les !
On devient des discoboles
En maniant des galets.

Lorsque nous nous fatiguâmes
A vouloir, soyons contents ;
Car lorsqu'on a fait ses gammes
On n'a pas perdu son temps.

Telle ambition profonde,
Jouant un jeu qu'on moquait,
Guettait la boule du monde
Dans celle d'un bilboquet.



LES BARQUES ATTACHÉES



Composition inédite de
A. Calbet.

Dansez! — En cognant vos quilles
Faites onduler vos rangs!

III

LES BARQUES ATTACHÉES

Dansez, les petites barques !
Dansez, les petits bateaux
Sur lesquels on voit des marques
De gros couteaux !

Dansez, les petites barges
Sur lesquelles sont écrits
Des noms cordiaux et larges
Comme des cris !

Dansez, le *Requin*, de Nantes,
Le *Marsouin*, de Paimpol,
Que des cordes frissonnantes
Tiennent au sol !

Dansez ces danses, penchées
Par l'effort sur un lien,
Que les barques attachées
Dansent si bien !

Quand on tient par une amarre
Que l'on ne peut pas casser
Au port plat comme une mare,
Il faut danser !

L'air a tant de transparence
Qu'on peut, au lointain de l'eau
Où vient se jeter la Rance,
Voir Saint-Malo !

Dansez ! — En cognant vos quilles,
Faites onduler vos rangs !
Les paniers sont pleins d'équilles
Et de harengs ;

Les goélands font des rondes
Sur les quais par l'eau vernis ;
Les rouleaux de cordes blondes
Semblent des nids ;

Et sur la pierre brûlante
Quelques mousses ingénus
Dorment en montrant la plante
De leurs pieds nus !

Dansez en roulant des hanches
Le long des pierres du bord,
Les petites barques blanches
Qu'on laisse au port !

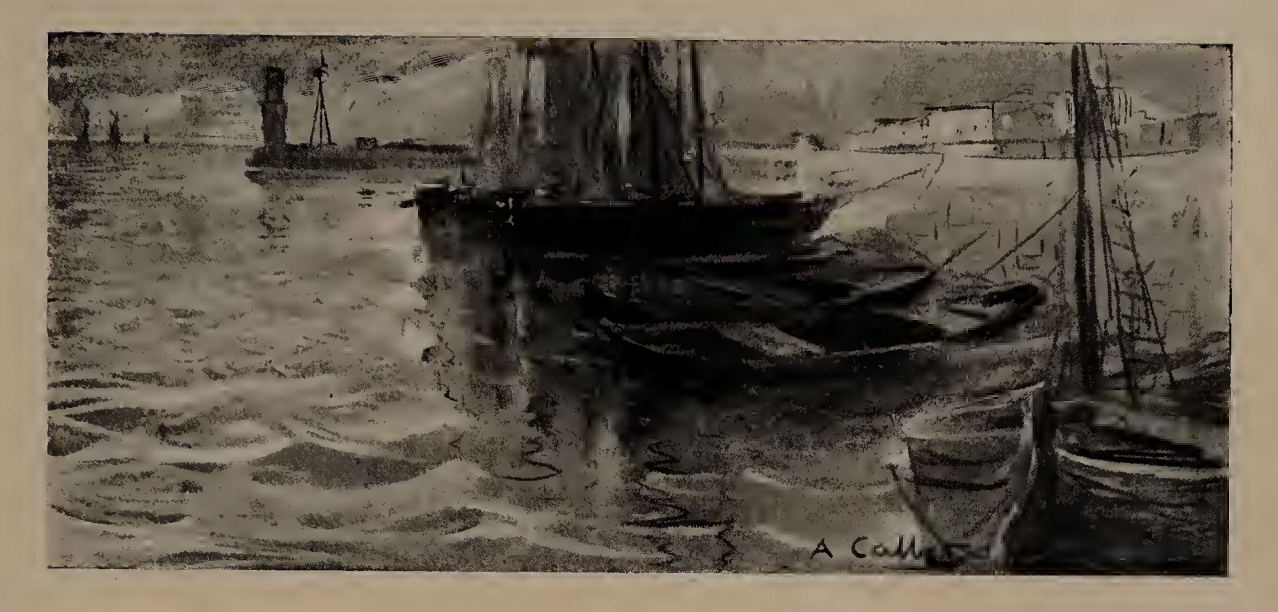
Dansez, les peintes en rouge,
Dansez, les peintes en bleu,
Sur votre reflet qui bouge
Toujours un peu !

Dansez, les neuves, parées,
Et les très vieilles, qui n'ont,
Pour éblouir les marées,
Plus que leur nom !

Que chacune dans la Rance
Mire le beau nom qu'elle a !
Et dansez, *Bonne Espérance*,
Maris Stella !

Dansez, la *Belle Jeannette*,
Dansez, les *Trois Bonnes Gens*,
Le *Vieux Gabier*, la *Mouette*,
Les *Deux Sergents !*

Trompez, la *Nouvelle-Zemble*,
Votre impatience par
Un balancement qui semble
Presque un départ !



Dansez, les petites barques !

Là-bas, en blancheurs confuses,
Ces champignons des remous
Qu'on appelle des méduses
    Naviguent, mous !

Dansez en rêvant aux vagues !
Ah ! sur l'eau, d'un coup profond,
Quels colliers et quelles bagues
    Les rames font !

Dans l'odeur d'algue et d'éponge
Du petit port trop serein,
Barques, bercez-vous d'un songe
    Glauque et marin !

Acceptez ces ondes plates !
Le long de vos ventres ronds
Repliez, comme des pattes,
    Vos avirons !

Faites comme les poètes :
Dans le banal clapotis
Trouvez les flots des tempêtes
    En plus petits !

Sur l'eau verte où des bicoques
Mirent leurs toits renversés,
Vous poussant un peu des coques,
    Barques, dansez,

En rêvant aux villes claires
Des pays orientaux
Qui, de près, sont des misères !
En rêvant aux

Archipels blonds et fertiles
Qui, si vous en approchez,
Vous paraîtront moins des îles
Que des rochers !

Sachez la vertu d'un câble,
Et que tout l'or du lointain
Est dans ce chanvre implacable
Qui vous retient !

On fait dans le creux d'une anse
Les voyages les plus beaux
Pendant qu'on tire en silence
Sur ses anneaux !

Alors, pourquoi le voyage?
Mon Dieu, si c'est pour laisser
Un sillage, — tout sillage
Doit s'effacer !

C'est pourquoi, dansez sur place !
On voit au loin Saint-Malo...
Le soir vient... la brise est lasse..
Dansez sur l'eau !

Bords de la Rance, 1892.





IV

MATIN

Il fait un temps si beau que l'on n'ose pas vivre.
On est comme l'enfant qu'intimide et qu'enivre
Le cadeau trop vermeil qu'il n'ose pas toucher.
On est comme devant une fleur de pêcher
Qu'on craint, en la cueillant, de connaître fragile.
Il fait un temps si beau qu'on dirait que Virgile
A voulu, ce matin, nous parler de plus près.
Un paysage entier fuit entre deux cyprès.
C'est l'heure la plus douce encor que l'on ait eue.
On descend vers le lac, et, comme la statue
Qu'éveillait peu à peu Monsieur de Condillac,
On n'est plus qu'un parfum de rose près du lac.
On ne sait pas pourquoi, ce matin, les buées
Se sont aux flancs des monts si bien distribuées.
C'est trop. L'on est honteux de ce matin si pur.
On devrait être heureux, baigné de tant d'azur
Qu'il semble qu'on respire au bout d'une presqu'île.
Mais, quand l'air est trop doux, le cœur n'est pas tranquille.
Il fait un temps si beau que, gauche et stupéfait,
On n'ose se servir de ce beau temps qu'il fait.
On voudrait décliner humblement l'atmosphère.
Il fait un temps si beau que, tout ce qu'on peut faire,
C'est de vivre. Et l'on vit. Mais non sans un remords.
Car ce temps est si beau qu'il fait penser aux morts.



... Silence, ami profond qu'on écoute se taire.

V

SILENCE

Le silence est la chose exquise. Du silence
Dans de l'ombre, c'est la douceur par excellence !
Se taire dans une ombre où l'on ferme les yeux,
C'est le plus grand plaisir, c'est le plus anxieux,
Le chant le plus parfait, la plus haute prière...
Et l'on voit des ronds d'or naître sous sa paupière.
Oh ! écouter, la nuit, entendre, nuitamment,
« Le bruit des ailes du silence !... » (SAINT-AMANT).

O silence introublé des nuits ! Fenêtre ouverte !
Ombre muette et bleue ! O raison qui déserte !
Illusions qui se retrouvent au complet !
Chevauchement de la Chimère qui vous plaît !
Ou, mieux encor, chagrins bien savourés ! retraites
D'angoisse, qui ne sont d'aucun rire distraites !
Souvenirs d'autant plus chéris dans le secret
Qu'on sent que pour personne ils n'auraient d'intérêt !
Descentes en soi-même ! O prospecteur de l'âme,
Silence ! pour qui seul le pur filon s'enflamme !

... Plus de voix résonnant, raisonnant (Mot haï
Par un é, moins encor pourtant que par *a, i* !)
... Silence, ami profond qu'on écoute se taire,
Quand, dans le soir qui vient, on est assis par terre
Et qu'on est éclairé seulement par le feu !
Confident qui, toujours, lorsqu'il reçoit l'aveu,
Prend la voix de la conscience pour répondre !
Glaçon mystérieux qu'on sent sur l'âme fondre
Comme celui qu'au front porte un fiévreux brûlant !
Silence où l'on se met comme dans un lit blanc !
Oh ! glisser, dans un grand silence, au fond des chambres,
Ses pensers, comme on glisse en un grand lit ses membres,
Et puis les étirer longtemps, loin des propos,
Et chercher les coins frais du silence !...

Repos !
Arrêt des boniments ! Trêve des éloquences !
Évasion d'entre les paroles ! Vacances !
Délassement délicieux ! Cerveau guéri
De tous les coups dont il était endolori
Par tout le bruit que font tous les gens qu'on rencontre
Et qui ne cessent pas de parler pour et contre
La chose indifférente ou l'individu vain !
Suprême réconfort ! Bain d'eau fraîche !... le bain
Où les rêves lassés laissent tremper leurs ailes !
(Mais, quand ces ailes-là rebattront, auront-elles
Jamais l'incomparable et divin battement
Des plumages muets qu'écouta Saint-Amant ?)

O silence !

Et surtout, ne jamais plus entendre
Ceux qui disent, venant par le bouton vous prendre :
« Expliquons-nous ! »

Grands dieux ! ne nous expliquons plus !
On ne s'entend que grâce à des malentendus.

1890.

VI

BILLET DE REMERCIEMENT

Mon cher Mécène, quelques lignes
M'avisent que votre intendant
Vient de m'expédier deux cygnes
Pour embellir mon humble étang.

Priant les dieux qu'il ne s'égare
Sur leurs plumages éclatants
Aucun des charbons de la gare,
Je les attends ! je les attends !

Après avoir brossé sa veste
Et mis dans ses poches du pain,
Le vieux jardinier, d'un pas leste,
Est allé les chercher au train.

Moi, des blancheurs plein la cervelle,
Fou de ce lumineux cadeau,
Je cours annoncer la nouvelle
Aux berges de ma pièce d'eau.

Je suis un peu honteux, à cause
Que je n'ai pas pour eux, hélas !
L'ombre auguste d'un laurier-rose,
L'eau divine d'un Eurotas !

Mais s'il vit, ce couple de cygnes,
Dans mon pauvre lac reflété,
Je croirai qu'en mes vers indignes
Pourra vivre un jour la beauté.



Alors, sur sa tige verte.
La rose s'ouvre à regret.

VII

N'obligez pas le poème,
Qui, mystérieusement,
Voudrait s'ouvrir de lui-même
A devancer le moment.

Les bouquetières brutales,
Quand la fleur tarde à fleurir,
Lui soufflent dans les pétales
Pour la forcer à s'ouvrir ;

Alors, sur sa tige verte,
La rose s'ouvre à regret :
Il est vrai qu'elle est ouverte,
Mais son parfum n'est pas prêt.

Et la fleur compare, triste
Dans la corbeille d'osier,
Ce procédé de fleuriste
Au procédé du rosier.

VIII

LE SOUVENIR VAGUE ou LES PARENTHÈSES

Nous étions, ce soir-là, sous un chêne superbe
(Un chêne qui n'était peut-être qu'un tilleul),
Et j'avais, pour me mettre à vos genoux dans l'herbe,
Laissé mon rocking-chair se balancer tout seul.

Blonde comme on ne l'est que dans les magazines,
Vous imprimiez au vôtre un rythme de canot ;
Un bouvreuil sifflotait dans les branches voisines
(Un bouvreuil qui n'était peut-être qu'un linot)

D'un orchestre lointain arrivait un andante
(Andante qui n'était peut-être qu'un flon-flon),
Et le grand geste vert d'une branche pendante
Semblait, dans l'air du soir, jouer du violon.

Tout le ciel n'était plus qu'une large chamarre,
Et l'on voyait, au loin, dans l'or clair d'un étang
(D'un étang qui n'était peut-être qu'une mare),
Des reflets d'arbres bleus descendre en tremblotant.

Et tandis qu'un espoir ouvrait en moi des ailes
(Un espoir qui n'était peut-être qu'un désir),
Votre balancement m'éventait de dentelles
Que mes doigts au passage essayaient de saisir.

Sur le nombre des plis de vos volants de gazes
Je faisais des calculs infinitésimaux,
Et languissants, distraits, nous échangions des phrases
(Des phrases qui n'étaient peut-être que des mots).

Votre chapeau de paille agitait sa guirlande,
Et votre col, d'un point de Gênes merveilleux
(De Gênes qui n'était peut-être que d'Irlande),
Se soulevait parfois jusqu'à voiler vos yeux.



Et j'avais, pour me mettre à vos genoux dans l'herbe,
Laissé mon rocking-chair se balancer tout seul.

Noir comme un gros pâté sur la marge d'un texte
Tomba sur votre robe un insecte, et la peur
(Une peur qui n'était peut-être qu'un prétexte)
Vous jeta contre moi. — Cher insecte grimpeur !

Un grêle rameau sec levait sur le ciel pâle,
Ainsi que pour me mettre en garde, un doigt crochu.
Le soir vint. Vous croisiez sur votre gorge un châle
(Un châle qui n'était peut-être qu'un fichu).

L'ombre nous fit glisser aux pires confidences,
Et dans votre grand œil, plus tendre et plus hagard,
J'apercevais une âme aux profondes nuances
(Une âme qui n'était peut-être qu'un regard).

IX

Oui, sans doute, et tant pis pour ceux que l'aveu choque :
Une âme mélangée, obscure, et de l'époque ;
Du grave et du frivole, et des hauts et des bas ;
De grandes lâchetés après de grands combats...
Mais, du moins, nulle hypocrisie, une profonde
Franchise, un cœur pressé de se montrer au monde,
Qui, simplement, toujours, à tous, se dévoila,
Disant : « Voici le bien, et, le mal, le voilà ;

Voilà ce que je suis, ni plus, ni moins» ; la crainte
Toujours d'être prisé plus qu'on ne vaut, et mainte
Fois, pour qu'un sentiment ne devienne trop grand,
Le soin de l'amoindrir, vite, en se dénigrant ;
Pour l'injuste louange autant de gêne à l'âme
Que peu d'étonnement pour un injuste blâme ;
Le mépris d'une estime usurpée et du vol
D'une admiration ; l'orgueil peut-être fol
De vouloir être aimé tel quel, avec ses tares ;
Et tandis qu'ils s'en vont chantant sur leurs guitares,
Tous, toutes les vertus dont le ciel les orna,
La fierté satisfaite et rogue d'un qui n'a
Jamais voulu tromper, jamais été de force
A remettre au bois mort un peu de verte écorce ;
Qui, jamais ne mentant et ne bonimentant,
N'a voulu de soi-même être le charlatan
Et proposer un cœur où la faiblesse abonde
Comme le plus naïf et le plus pur du monde ;
Et qui, fardé, cherchant un traître demi-jour,
Jamais n'a raccroché l'amitié ni l'amour ;
Qui ne veut pas du tout, par surprise, qu'on l'aime,
Et qui, s'il est aimé rarement, l'est lui-même,
Lui-même pour lui-même, avec son peu de bon,
Son beaucoup de mauvais, lui tout entier, et non
Je ne sais quel monsieur de haute fantaisie
Fabriqué sans défauts par son hypocrisie.

Et tandis que je rêve ainsi, tout exalté
De découvrir en moi cette ultime fierté
Qui loin de toute feinte abaissante me pousse,
Une petite voix insidieuse et douce
Vient murmurer tout près de moi : « Turlututu !
Cette franchise, est-ce vraiment de la vertu ?
Cet effroi du mensonge à soutenir, qui gêne,
Ce superbe refus de se donner la peine
De jouer pour les gens tout un long rôle appris,
De se contraindre en quoi que ce soit, ce mépris
De toute hypocrisie, — entre nous, ne serait-ce
Pas simplement l'effet d'une extrême paresse ? »



X. — NOS RIRES

Malgré l'amour, la vie et l'heure et les périls,
Nous rions quelquefois des rires puérils,
Des rires dont le son doit étonner nos âmes ;
Pour rien, pour un détail dont nous nous avisâmes,
Des rires fous qui sont des fous rires vraiment.
Et nous pour qui l'amour est un déchirement,
La vie un songe en pleurs, l'heure une fuite pâle,
Et pour qui les périls ouvrent un long dédale,
Malgré l'amour, la vie, et l'heure et les périls,
Nos rires sont parfois de si brusques avrils,
Nos rires font sous bois des musiques si franches,
Si fraîches, qu'entendus de loin, entre les branches,
Par le passant qui rêve et ralentit le pas,
Ils doivent lui donner — hélas ! il ne sait pas ! —
L'illusion que là le bonheur simple habite,
Que la tendresse est calme, et la maison petite,
Et qu'on ignore encor tous les mauvais frissons.
Mais nous, nous cependant, lorsque ainsi nous laissons,
Gourmandes de gaîtés après de trop longs jeûnes,
Rire un peu, malgré nous, nos lèvres... qui sont jeunes,
Toujours nous évitons avec les plus grands soins
De laisser se croiser nos yeux... qui le sont moins,
Et, riant, nous n'osons nous regarder en face,
De peur qu'en un sanglot le rire ne se casse.





J'ai vu d'affreux yeux blancs, — j'ai vu les Femmes Mortes

XI. — LES DEUX CAVALIERS

Parce que j'ai voulu tourner beaucoup de clefs,
Parce que j'ai voulu pousser beaucoup de portes,
J'ai vu pendre à des clous mes rêves étranglés,
J'ai vu du sang caillé dans des cheveux bouclés,
J'ai vu d'affreux yeux blancs, — j'ai vu les Femmes Mortes !

Et depuis que je vis ces mortes, et depuis
Que, pâles, je les vis dans leurs robes à queue,
Le vieux Seigneur des Spleens, le Sire des Ennuis
Plonge en mon cœur un couteau long comme mes nuits,
A la manière du sinistre Barbe-Bleue.

En vain, pour surveiller les chemins d'alentour,
— Hélas ! quelle arrivée attendre, ou quel retour ? —
J'ai fait monter mon Ame au sommet de la tour.
Je sens entrer en moi, lentement, cette lame
Que la cruelle main excelle à retenir.
Et je crie : « Ame, ma sœur Ame,
Ne vois-tu rien venir ? »

Et l'Ame me répond : « Je ne vois rien que l'herbe,
L'herbe vulgaire, et courte, et vile, qui verdoie.
— Quoi ! rien de clair, de grand, de chantant, de superbe ?
— Rien que la platitude immense, qui poudroie !
— Quoi ! vers ta blanche tour, en hâte, ne s'éploie,
Par le ciel de soie,
Aucun oiseau bleu?

— « Non, sur le sol boueux, aussi loin que je voie,
Il ne vient qu'une oie
Claudicante un peu.

— « Je sens qu'on m'entre cette lame !
Ne vois-tu rien venir, sœur Ame ? »

Elle répond :
« Je ne vois rien
Passer le pont ! »
Elle répond :
« Je ne vois rien,
Sur l'or céleste,
Que le moulin
Du discours vain
Dont le seul geste
Répond au mien. »

— « Ne vois-tu rien venir? — Non, rien,
Sur la grand'route, que le chien,
Je ne vois rien sur la grand'route
Que le chien poussiéreux du Doute,
Que le caniche fantômal
Que Faust écoute,
Que l'éternel et le banal
Barbet du mal. »

Et je crie : « Ame, ma sœur Ame,
Ne vois-tu rien venir ? — Non, rien,
Sinon, toujours le même infâme
Troupeau de jours pareils, qui vient !

— « Ma sœur Ame, regarde bien !
Ne vois-tu rien venir ? — Non, rien,
Sur la plaine où, du regard, j'erre,
Rien que la stupide bergère ;
Aucune princesse étrangère ;
Ni messager ni messagère ;
Et si, quelquefois, mensongère,
Une blancheur va s'élevant,



*Fendent l'air en piquant des deux, et qui, plus vite,
Sautent les halliers.*

C'est un nuage de poussière
Qui ne précède que du vent !

— « Je sens qu'on m'entre cette lame !
Ne vois-tu rien venir, sœur Ame ?
Ma sœur Ame, regarde bien ! »
Et ma sœur Ame ne voit rien !

Mais, un jour, il faudra que ma sœur Ame voie
Arriver du lointain, sur l'herbe qui verdoie,
Les deux cavaliers,
Qui, plus vite au signal du mouchoir qui s'agite,
Fendent l'air en piquant des deux, et qui, plus vite,
Sautent les halliers.

Alors, nous n'aurons plus, mon Ame, qu'à nous taire !
Et, laissant leurs chevaux dans la cour solitaire,
Alors le noir dragon et le blanc mousquetaire
Monteront par l'étroit escalier, monteront
Si vite par l'étroit petit escalier rond,
Qu'étant aux pieds du monstre, encore, les mains jointes,

Je lui verrai soudain jaillir du sein deux pointes,
Car, entrés par derrière en ouvrant les rideaux,
Tous deux l'auront ensemble estoqué dans le dos !

Qui sera le dragon et qui le mousquetaire?
Seront-ils des soldats du ciel ou de la terre,
Les deux bons assassins qui, brusques, entreront
Dans la chambre où l'Ennui me tue, et le tueront?
Mon Ame, ces soldats, mes frères et les vôtres,
Seront-ils le Malheur et l'Amour?... ou deux autres?
Deux autres?... Mais lesquels?... Lorsqu'on entend un pas,
Ce sont toujours ceux-là qui viennent, n'est-ce pas?
Sous quel nom viennent-ils? Sous quel masque? On l'ignore...
Mais je suis sûr qu'un jour, dans l'escalier sonore,
Signal de mon salut, ma sœur, nous entendrons
Le tintement précipité des éperons.





Des reflets s'en allaient sous l'eau du lac moirée,
Croiser leurs vrilles d'or.

XII

L'HEURE CHARMANTE

Le repas s'achevait en musique, aux bougies.
Le vieux parc n'était plus le parc aux élégies,
Mais s'éclairait de ces lanternes du Japon
Qui, sous le fil de fer léger qui leur sert d'anse,
Au moindre éveil de brise entrent toutes en danse,
En étirant leurs corps annelés, de crépon.

Des reflets s'en allaient sous l'eau du lac moirée
Croiser leurs vrilles d'or. Ce fut une soirée
Unique. Le feuillage était notre plafond ;
Des étoiles luisaient dans tous les interstices ;
Les décors naturels se mêlaient aux factices ;
L'amour était frivole, ému, libre, profond.

Le réel avait tu sa rumeur importune.
Les ombrelles des pins se veloutaient de lune.
Un désordre joyeux régnait dans le couvert.
Les candélabres hauts de vieille argenterie
Portaient, à chaque branche, une flamme fleurie
D'un lilliputien abat-jour, mauve ou vert.

Ce fut une soirée unique de magie
Et dont nous garderons toujours la nostalgie :
Les cœurs étaient de choix, les esprits aristos :
Les silences disaient des passages de rêves ;
Puis les mots repartaient, ennoblis par ces trêves,
Et les âmes vibraient ainsi que les cristaux.

Le vin était d'Asti ; le luxe, véritable ;
Des violettes en tous sens jonchaient la table ;
Les unes se mouraient : elles étaient des bois ;
D'autres duraient encore : elles étaient de Parme ;
D'un verre qu'on eût dit soufflé dans une larme,
Des roses s'effeuillaient d'un seul coup, quelquefois.

Le moindre pli, le moindre nœud, la moindre ganse,
Résumait en soi seul des siècles d'élégance ;
Le moindre mot de ces charmants civilisés,
Des siècles de finesse ; et, dans les accessoires
Les plus inattendus, des siècles de victoires
Sur la lourde matière étaient totalisés.

On disputait de poésie et de musique ;
Un doux bavard faisait de la métaphysique ;
Les fraises, cependant, d'un tas pyramidal
S'écroulaient et roulaient sous les doigts des gourmandes ;
Les rieuses offraient moitié de leurs amandes ;
On entendait quelqu'un qui parlait de Stendhal.

Et les glaces fondaient, minuscules banquises,
En délivrant des fleurs qui dedans étaient prises.
On se sentait parfois dans une extase, et puis
On ne savait plus trop d'où venait cette extase,
Si c'était du joli mystère d'une phrase,
Ou de la nouveauté d'un couteau pour les fruits.

Ce fut l'heure où, parmi les coupes de Venise,
Dans un accoudement satisfait, s'éternise
L'égrènement rêveur des grappes de muscats ;
Alors les beaux distraits qu'être une énigme flatte
Sourirent d'un sourire un peu haut sur cravate
Et tinrent des propos obscurs et délicats.

L'amour était ému, libre, profond, frivole ;
Ceux-ci, faux puérils, jouaient à pigeon-vole ;
Ceux-là disaient des vers. Et quand les premiers feux
Palpitèrent, des cigarettes allumées,
Aux cheveux plus légers que de blondes fumées
La fumée emmêla de bleuâtres cheveux.

Le paradoxe était aux lèvres des plus sages ;
Les fracs étaient fleuris d'œillets pris aux corsages ;
Et, comme on entendait de lointains violons,
Les femmes ne faisaient que des réponses vagues,
Et, machinalement, changeaient de doigts leurs bagues,
Avec des rires brefs et des regards très longs.

L'orchestre avait bien soin de n'être pas tzigane ;
Sa valse eût fait valser Urgèle avec Morgane ;
Puis, elle se taisait, pour reprendre soudain.
Ce fut une soirée unique de magie.
Contre tous les parfums d'un boudoir-tabagie
Luttaient tous les parfums d'un nocturne jardin.

Oh ! les rires troublés ! oh ! les beaux bruits de jupes !
Les plaintes, à mi-voix, ironiques, des dupes !
Les mots précis partant des coins esthétisants,
Les mots vagues des coins philosophants, les drôles
Des coins moqueurs, et les blancs haussements d'épaules
Aux madrigaux musqués des dolents bien-disants !

Puis, les frissons frileux dans les robes ouvertes,
Et, le soir fraîchissant, les fichus et les berthes
Jetés vite aux cous nus par les prestes galants ;
Les fuites s'estompant, doubles, sous les grands arbres ;
Les gestes bleus parmi les gestes blancs des marbres ;
Les barques, sur le lac, commençant des tours lents ;

Les barques promenant des chants et des lumières...
Énervements heureux et fébrilités chères !
Celui-ci qui, burlesque, éveillant des frons-frons,
Tente un refrain narquois sur une mandoline,
Cet autre proposant d'aller sur la colline...
Et la noble pâleur de tous ces jeunes fronts !



Composition inédite de
A.-F. Gorguet.

Et, le soir fraîchissant, les fichus et les berthes
Jetés vite aux cous nus par les prestes galants.

Ce fut une soirée unique de magie.
Le vent malin souffla la dernière bougie
Devant que se fondît notre ultime sorbet.
Parfois, faisant pousser des cris aux robes blanches
On voyait, incendie indiscret sous les branches,
Une lanterne japonaise qui flambait.

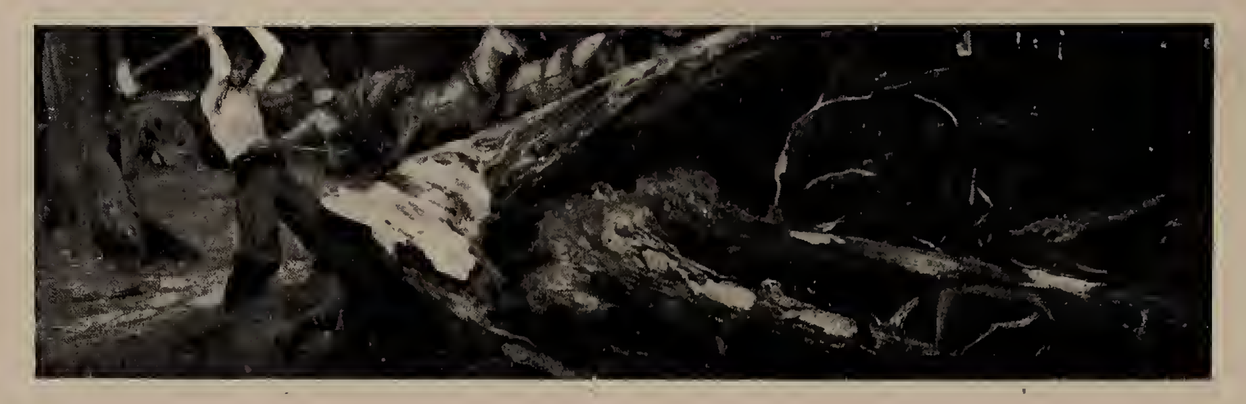
Et nous nous augmentions l'exquis de cette fête
De la sentir frivole, imprudente, inquiète ;
Et, délicats devins d'un brutal avenir,
Assurés de bientôt périr, — et quels artistes ! —
Tous nous la savourions, charmés, finement tristes,
Comme on fait ce qui doit et ce qui va finir !

Et ces chants, ces propos, ces clartés et ces femmes,
Et la communion légère de ces âmes,
Et ces plaisirs polis et doux d'honnêtes gens,
— Honnêtes, mais pervers un peu, — ces nonchalances,
Ces voix discrètes, ces musiques, ces silences,
Cette complicité parfaite d'indulgents,

La fraîcheur, sous les doigts, de ces perles, ces grâces,
Cette confusion d'esprit de toutes races,
Ces minutes, ce parc où l'on était si bien,
Joignaient le charme encore, à tant de charmes rares,
De tout ce que déjà menacent les barbares,
De tout ce dont bientôt il ne restera rien !

1892.





XIII

LE CAUCHEMAR

Nous étions prisonniers entre les quatre murs
D'une bibliothèque aux fenêtres grillées
Et d'où nous entendions sonner, rythmés et durs,
Des coups toujours suivis d'un long bruit de feuillées.

On abattait les bois autour de la prison ;
Et, sans cesse, parmi la pénombre des branches,
Infligeant aux forêts de grands trous d'horizon,
La hache bleue avait des promptitudes blanches.

L'aubier meurtri rendait un déchirant parfum ;
Et les hauts bûcherons triomphaient de leur force
Qui savent, en deux coups, faire, sur un tronc brun,
La blessure gommeuse aux deux lèvres d'écorce.

Et, sans cesse, à travers les barreaux, nous voyions
Un arbre ouvrir les bras dans l'or de la fenêtre,
Tournoyer comme pour s'accrocher aux rayons,
Et tomber. L'if tombait. L'orme tombait. Le hêtre

Tombait. Des voix criaient : « Abattez le noyer !
Coupez le cèdre auguste où passe le vent libre !
Car il nous faut du bois, du bois pour le broyer,
Du bois pour qu'on le râpe et pour qu'on le défibre ! »

Ces cris se distinguaient dans l'innombrable cri :
« Pour chaque arbre abattu j'offre un billet de banque !
Abattez les forêts — car tout le monde écrit,
Le papier va manquer ! Le papier manque ! Il manque,

« Car le nombre croissant des écrivains profonds,
Puissants, probes, nouveaux, sincères, purs, utiles,
Devient supérieur au nombre des chiffons
Que trouvent les crochets dans l'ordure des villes !

« Puisque le haillon manque aux boîtes du préfet,
Abattez, bûcherons, tous les arbres en hâte !
Et qu'on mette leur bois en pâte, puisqu'on fait
Du bon papier avec le bois qu'on met en pâte ! »

Et pour mieux faire à l'arbre une entaille en biseau,
Les bûcherons crachaient dans leurs mains des salives ;
Et quand l'arbre tombait, parfois un nid d'oiseau
Éparpillait au loin cinq petites olives.

Et tandis que des chars emportaient ces piliers
Dont la longueur traînante aux chemins se profane,
On entendait crier des ordres singuliers :
« Mêlez le carbonate avec la colophane !

« Au travail ! L'atmosphère est à deux cents degrés !
Cylindrez ! Calandrez ! Couchez ! Mettez en colle !
Pour défibrer le bois nos meules sont en grès !
Vite ! Le monde écrit comme une immense école !

« Quand passent deux passants, soyez sûrs que dans l'un
Un Montaigne est éclos, ou va, dans l'autre, éclore.
C'est pourquoi, préparez la fécule et l'alun !
Neutralisez avec des sulfites le chlore ! »

Et d'autres voix criaient : « Le papier manque ! Il faut
Que, craquant à la place où la hache l'échancre,
Le cèdre se décide à tomber de son haut
Afin que nous puissions utiliser notre encre !

« La page de ce soir, sur quoi l'écrirons-nous ? »
Et, la hache à leurs troncs faisant une jointure,
Les cèdres fléchissaient comme de grands genoux.
— Et la journée avait sa page d'écriture.

Et les rois, les ténors, les banquiers, les tailleurs,
Tous griffonnaient leur page, — et même les poètes !
Comme s'il se pouvait que des strophes ailleurs
Que sur l'onde et le sable aient jamais été faites !

« Fabriquer du papier, c'est là l'essentiel !
Puisqu'il est des auteurs de quoi couvrir la terre,
Il nous faut du papier de quoi vêtir le ciel ! »
C'est ainsi que criaient des voix. Et le mystère,

La fraîcheur, le parfum, l'ombre, l'asile, l'eau,
S'en allaient avec l'arbre. Et l'on criait : « Il semble
Que l'on puisse employer le tremble et le bouleau ! »
Et le bouleau tombait, abattu sur le tremble !



Pour défibrer le bois nos meules sont en grès !



On voyait s'échapper des biches et des faons..

« Les sapins sont très bons ! » Cylindre et laminoir
Avalaient les sapins qu'ils rendaient dans des cuves :
Les sapins sortaient blancs qui venaient d'entrer noirs ;
Et le grand vent des monts ne portait plus d'effluves !

« Les peupliers sont excellents ! » Les peupliers
Tombaient en frissonnant de leurs longues échines,
Et puis, broyés, blanchis, lissés, coupés, pliés,
S'envolaient en journaux des ardentes machines !

« A cause de ses fleurs gardez l'acacia ! »
Ont, dans l'acacia, gémi les tourterelles.
Mais les femmes voulant écrire, on le scia,
Et l'arbre en fleurs devint trois cahiers blancs pour elles !

Et les femmes faisaient leur livre. Et les enfants
Faisaient leur petit livre. Et c'est pourquoi, par troupes,
On voyait s'échapper des biches et des faons
Du bois où sombrement l'on pratiquait des coupes.

Et tandis que les bois allaient se dépeuplant,
Sans cesse on entendait mille plumes hâtives
Grincer au premier plan, tandis qu'au second plan
Continuellement ronflaient les rotatives.

Eux-mêmes — car ceci se passait en des temps
Où tout ce qui venait du livre était la gloire ! —
Afin qu'on parlât d'eux, les arbres palpitants
Désiraient la cognée et voulaient la doloire !

Les beaux arbres disaient — car ces temps furent tels — :
« Il est beau d'être beau, mais il faut qu'on le sache !
Émigrons dans les vers afin d'être immortels !
Oui, tomber dans Ronsard vaut bien un coup de hache ! »

Et comme la nature et ses vertes beautés
Rendaient tous les humains impatients d'écrire,
Les arbres s'écroulaient afin d'être chantés,
Les bois disparaissaient pour qu'on pût les décrire !

Et, bois inspirateurs, bois pleins de souffles, bois
Dont Jeanne d'Arc disait, en parlant à ses juges :
« Si j'étais dans les bois j'entendrais bien mes voix ! »
Ainsi vous périssiez, solitudes, refuges !

Nous, pourtant, nous lisions, penchés sur des bureaux ;
Et quand d'un livre ouvert nous levions le visage,
Nous n'apercevions plus à travers les barreaux
Que deux ou trois forêts au fond du paysage !

Et plus on écrivait, et plus on imprimait,
Plus, les quatre parois s'épaississant de livres,
Automatiquement sur nous se refermait
La chambre où des mots creux nous tenaient lieu de vivres.

Mais, sans même observer qu'elle se resserrât,
Tout joyeux d'habiter la ratière livresque,
Chacun de nous passait, selon ses goûts de rat,
Du lard scientifique au sucre romanesque.

Et toujours, lentement, sûrement, par milliers,
Les volumes venaient s'ajouter aux volumes,
Toujours, tous les brochés à tous les reliés,
Tous ceux que nous lirons à tous ceux que nous lûmes !

Et n'ayant que leurs noms, jamais, de différents,
Histoires sur romans et romans sur poèmes,
Ils triplaient, quadruplaient et quintuplaient leurs rangs,
Faisant toujours semblant de n'être pas les mêmes !

Et plus s'élargissaient les horizons dehors,
Plus la prison, dedans, se rétrécissait, comme
Si, frappant tous ces coups, donnant tous ces efforts,
L'homme ne travaillait que pour étouffer l'homme !

Et mangeant peu à peu l'espace tout entier
Dans lequel la lecture épuisait nos fantômes,
Les murs ne nous laissaient maintenant qu'un sentier
Où nous courions encore en compulsant des tomes !

Il n'y avait plus rien dehors qu'un pays plat.
Rien ne méritait plus, dans l'aride nature,
Ni qu'on le respirât, ni qu'on le contemplât :
Tout était devenu de la littérature !

A peine restait-il des bois vendus sur pied
Ces brindilles qu'au soir, fagotier, tu recueilles :
Tous les arbres étaient devenus du papier ;
On trouvait des feuillets quand on cherchait des feuilles !

Les papetiers vendaient les bois aux imprimeurs.
Sitôt qu'un petit homme avait offert un chèque,
Une forêt tombait en murmurant : « Je meurs ! »
Et les murs avançaient dans la bibliothèque !

Mais voici que, surpris par le progrès des murs,
Nous vîmes tout d'un coup qu'entre ces murs, nos têtes
Allaient, en s'écrasant comme des fruits trop mûrs,
Rendre leur pauvre jus de mots et d'épithètes !

Nous connûmes trop tard les immenses regrets.
Le livre même en eut pour ce qu'on assassine.
« *Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!* »
Soupira vainement la Phèdre de Racine.

On entendit gémir le grand vers de Hugo :
« *Les pourpres du couchant sont dans les branches d'arbre!* »
Les branches n'étaient plus, ô pourpres, qu'un fagot,
Et vous faisiez mentir l'alexandrin de marbre!

Alors, près de mourir, lorsque le dernier bois
Jeta la dernière ombre au bord d'une prairie,
Nous comprîmes soudain, pour la première fois,
Que nous avions vécu dans une librairie;

Que les arbres d'avril et que les fleurs de mai
Avaient en vain passé devant nos âmes closes;
Car nous n'avions rien vu, rien connu, rien aimé,
Que l'image du monde et le portrait des choses!

Nous criâmes d'horreur, et, pâles, voulant fuir,
Nous visitions les murs, nous cherchions les fenêtres,
De ces mains qui n'avaient caressé que du cuir,
De ces yeux qui n'avaient adoré que des lettres!

Nous comprîmes, pendant qu'entraient dans notre chair
Le maroquin rugueux ou le vélin jaunâtre,
Et la douceur de vivre et la beauté de l'air
Que chantait au lointain l'ignorance d'un pâtre!

Nous criâmes d'amour, quand craquèrent nos os,
Vers le soleil couchant dont s'allongeaient les cuivres,
Et, les livres des murs s'étant touchés du dos,
Nous fûmes écrasés entre des dos de livres!

1891

III

LA MAISON DES PYRÉNÉES

68*



Quatre cclonnes de glycines
Supportent deux balcons de bois.

I. — LA MAISON

O toiture, tu te dessines !
Asile vert, je te revois !
Quatre colonnes de glycines
Supportent deux balcons de bois.

Le store met une paupière
Au regard d'un miroir sans tain ;
Et le bon jardinier Jean-Pierre
Flûte un petit rire enfantin.

L'étroit pont de schiste se marbre
Des ombres de la frondaison.
Le piano chante dans l'arbre,
Tant l'arbre est près de la maison.

La clôture est une volière
Où les oiseaux chantent en chœur
Qu'il faut bien agiter le lierre
Puisqu'il a la forme d'un cœur.

Toute cette maison chantante
Qui se mire dans un ruisseau
Sent le coutil, comme une tente,
Et sent l'iris, comme un berceau.

Décoré d'une antique huche
Et de trois chaises, l'escalier
Sent la cire, comme une ruche,
Et la pomme, comme un cellier.

Au salon tendu de cretonne,
Un doux lustre vénitien,
Quand nos rires montent, s'étonne
De se sentir moins ancien ;

Les portes que le vernis dore
Semblent, pour rendre ce salon
Plus délicatement sonore,
Faites en bois de violon.

A voix haute on lit en famille
Tout ce qu'apporte le facteur,
Et la sonnette de la grille
Est la sonnette du bonheur.

Je revois tout cela ! — L'abeille
Bourdonnait, et j'avais dix ans.
Ah ! je crois que je me réveille
Dans ma chambre aux parquets luisants !

Les hauts volets de cette chambre
Étant de ce bois odorant,
De ce beau sapin couleur d'ambre
Que le soleil rend transparent,

Je pouvais, les fenêtres closes,
Dire que le ciel était bleu
Lorsque les volets étaient roses
Comme des doigts devant le feu !

Pour voir les pics couverts de neige,
En faisant le grand tour du val,
Le vieil écuyer du manège
Venait me chercher à cheval.

Je rentrais... Abeille, je t'aime,
Qui, comme un miel sur du pain sec,
Mettais sur le grec de mon thème
Un murmure beaucoup plus grec !

Minutes que rendaient célestes
La mélodie et le travail !
Tous nos orgueils étaient modestes
Comme des bijoux de corail.

Le soleil baignait Sauvegarde.
Monsieur l'Inspecteur des forêts
Envoyait souvent, par un garde,
Des fougères que j'adorais !

Et cette maison de campagne
Sentait, lorsque tombait le jour,
La mousse, comme la montagne,
Le mystère, comme l'amour !

Un grand chapeau garni de tulle
Pendait aux cornes d'un isard.
Mon père traduisait Catulle
Et ma sœur déchiffrait Mozart.





II

LES PYRÉNÉES

Pourquoi suis-je, ô mes Pyrénées,
Attiré sans cesse vers vous,
Et, riantes ou ravinées,
Qu'avez-vous pour moi de si doux ?

Lorsque j'arrive de Provence
A travers des champs de maïs,
D'où vient que je sens à l'avance
Votre odeur de gouffre et de lys ?

D'où vient qu'à vingt ans comme à douze
Je suis debout dans le wagon,
Dès qu'on a dépassé Toulouse,
Pour vous chercher à l'horizon ?

Et sitôt qu'au béret d'un pâtre
Je connais que vous approchez,
Quel est ce courant d'air bleuâtre
Qui m'aspire entre vos rochers ?

D'où vient que lorsque à votre charme
Je veux résister, c'est vraiment
Comme si par le fer d'une arme
Je rendais plus fort un aimant ?

D'où vient que pour moi, sur la terre,
Il n'est d'Alpes ni d'Apennins



Composition inédite de
M. Orazi.

Et ce qui vers vous, Pyrénées,
Sans cesse me ramènera,
C'est que vous êtes dessinées
Avec des fiertés de sierra!

M'attirant avec ce mystère
Qu'ont les grands pouvoirs féminins ?

D'où vient qu'en Tyrol et qu'en Suisse,
Où je suis allé par hasard,
Il n'est pas un chamois qui puisse
Me sembler beau comme un isard ?

Où donc est-elle cette force
A quoi je sens que j'obéis ?
Dans quelle fleur ? Sous quelle écorce ?
D'où vient que j'aime ce pays ?

J'aurais pu le trouver superbe
Sans le trouver aussi charmant :
Quelle est, entre ses herbes, l'herbe
D'où naquit cet enchantement ?

Lézard vivant ou feuille morte,
Un talisman se glissa-t-il
Dans l'humble butin qu'on rapporte
D'une course au bord d'un péril ?

Qui de vous est une amulette,
Caillou blanc où luit un mica,
Pierre à l'odeur de violette,
Bouquet au parfum d'arnica ?

Quels cristaux, quelles marcassites,
Grands monts où je me trouve heureux,
Font-ils que, né loin de vos sites,
Je me sens adopté par eux ?

Effleurai-je une mandragore
Dans les racines d'un sapin
Quand je me rendais à Bigorre
En passant par le col d'Aspin ?

Je n'ai pas l'âme montagnarde :
D'où vient que vous me retenez,

Pâle ciel que le mont regarde
Avec de grands lacs étonnés ?

Est-il une Circé des neiges
Versant son philtre au ruisseau clair ?
Où donc êtes-vous, sortilèges ?
Dans l'eau, dans la terre ou dans l'air ?

Je cherche... D'où m'êtes-vous nées,
Tendresses pour ce haut jardin ?
— Mais dans le soir des Pyrénées
Ma mémoire s'ouvre soudain.

Dans le soir une phrase vole,
Par mon père dite jadis :
« Ta grand'mère était espagnole ».
Ma grand'mère était de Cadix !

Ah ! je comprends, montagne verte,
Pourquoi, souvent, dans vos sentiers,
J'ai marché d'un pas plus alerte
En rencontrant des muletiers !

Au tournant poudreux d'une route
Je comprends, quand je vous entends,
Pourquoi, toujours, je vous écoute,
Grelots sonores, si longtemps !

Voilà pourquoi, sous les étoiles,
Je vous guettais au coin des ponts,
Attelages couverts de toiles,
De sparterie et de pompons !

Pourquoi j'aimais voir les saccades
Que l'âne imprime aux cacolets
Lancer dans l'argent des cascades
Des grains de raisins violets !

Tout s'explique, — et, bal du dimanche,
Pourquoi, toujours, mon cœur battit
Lorsque l'espadrille était blanche
Et que le pied était petit !

Je n'étais pas traître ou fantasque
Quand j'aimais, dans les bruits du bal,
Presque autant le tambour de basque
Que le tambourin provençal.

Ce n'est pas l'odeur forestière
Que je demande au sapin bleu,
C'est le parfum de la frontière
D'un pays dont je suis un peu !

Car l'Espagne qui me possède
Et qui fait que je vais, là-haut,
— Laissant en bas la brise tiède —
A la rencontre du vent chaud,

Ce n'est pas cette espagnolade
Qui pendant un instant vous a
Lorsqu'on mord dans une grenade
Ou qu'on respire un mimosa ;

Ni la jeune espagnolerie
Qui vous prend quand on lit Musset
Et qu'une basquine fleurie
Passe dans votre rêve... C'est



Attelages couverts de toiles,
De sparterie et de pompons !

Une Espagne en mon cœur vivante
Au point que, lorsqu'il bat le soir,
C'est elle, à grands coups, qui s'évente
De son petit éventail noir !

Donc, à ma lyre — est-ce une tare ?
Mais avec fierté je le dis ! —
J'ai quelques cordes de guitare :
Ma grand'mère était de Cadix !

Et, ma race, tu m'accompagnes
Lorsque ici je cherche, en rôdant
Sur la lisière des Espagnes,
Un pittoresque plus ardent !

Si j'aime un nerveux paysage,
C'est que je promène sur lui
Les yeux qu'avait dans son visage
Celle à qui je pense aujourd'hui !

Quelques piments dans un platane,
Un foulard jaune, un grand manteau,
Éveillent la voix gaditane
Dont parle en moi le contralto !

Et c'est pourquoi, souvent, je semble,
Bien qu'immobile, voyager :
Un doux fil qu'on tire et qui tremble
Me relie à quelque oranger !

C'est la raison, blondes cigales,
De mon goût pour les grillons bruns,
Et de ces humeurs inégales
Que me reprochent quelques-uns !

Mes autres aïeux voient sans haine
Cette étrangère qu'il y a
Dans la famille phocéenne
Que je tiens de Massilia ;



... J'aimais, dans les bruits du bal
Presque autant le tambour de basque
Que le tambourin provençal.

Mais elle, sa race est jalouse,
Et, quand mon âme a des sursauts,
Je crois bien que cette Andalouse
Me dispute à ces Provençaux !

Ah ! quand je sens mon énergie
Se briser en moi d'un coup sec,
Je suis pris d'une nostalgie
Qui ne vient pas d'un marin grec !

L'ancêtre que je commémore
Lorsque ainsi je deviens rêveur,
C'est peut-être, ô Cadix ! un More
Dont la romance est dans mon cœur.

Et ce qui vers vous, Pyrénées,
Sans cesse me ramènera,
C'est que vous êtes dessinées
Avec des fiertés de sierra !

C'est que le vent chaud vient vous battre,
Ce vent énervant et subtil
Qui fait rire comme Henri Quatre
Et pleurer comme Boabdil !

C'est que votre terre, voisine
D'un sol où j'ai quelque cousin,
Reste encore si sarrasine
Qu'un blé s'y nomme sarrasin ;

C'est que toujours votre nature
Garde en son frémissant décor
Une arabe désinvolture,
— Et l'écho sublime d'un cor !

Je comprends de quel atavisme
M'est venu ce besoin moral
De sentir un fond d'héroïsme
Au tableau le plus pastoral !

Mon goût même devient logique :
Voilà pourquoi, vent africain,
Il me faut une Géorgique
Retouchée un peu par Lucain !

Et, Galice, Aragon, si proches
De ces cimes qu'on voit blanchir,
Pourquoi, toujours, devant ces roches
J'aime vivre — sans les franchir !

Votre Espagne, pour mon Espagne
Qui n'est qu'une goutte de sang,
Si je passais cette montagne,
Aurait un parfum trop puissant !

Mais ce que la France y mélange
Rend ici le parfum léger,
Et tout m'est doucement étrange
Sans que rien me soit étranger.

Superbe, et bien assez vermeille
Devant l'Espagne qui l'est trop,
La montagne est comme Corneille
Adaptant Guilhem de Castro !

Elle mêle une noble mousse
Aux rocs qu'un tonnerre ouvragea :
C'est de l'Espagne encore douce
Et de la France âpre déjà !

Ceux que le béret auréole
S'ajoutent, d'un air que je sais,
Ce rien de bravade espagnole
Qui rendit toujours plus français !

Les fouets claquent en mousquetade,
Les mots chantent sous le balcon.
Et déjà la rodomontade
Roule de l'*r* dans le gascon !

Folie où la raison chuchote,
La bravoure du béarnais
Porte Sancho sous Don Quichotte
Comme un gilet sous un harnais.

La sombre cape où l'on s'engonce
Ne se voit pas encor souvent ;



Ceux que le beret aureole...

Mais l'œil sous le sourcil s'enfonce,
Et la fenêtre sous l'auvent.

Lorsque tourbillonnent ces rondes
Que l'on noue autour des pressoirs,
Quelques femmes sont encor blondes,
Tous les raisins ne sont pas noirs !

Au seuil des blanches maisonnettes
Danse un couple auquel je ne vois
Pas encore des castagnettes...
Déjà des claquements de doigts !

La danseuse, brusque et gentille,
Est encor française... Elle l'est...
Mais on dirait que la mantille
Commence dans le capulet !

Au fond des églises agrestes,
Riantes comme leurs curés,
Les ferveurs sont encor modestes,
Les autels déjà trop dorés !

D'une tendresse encor française,
La foi qui dans ces roches vit
Aurait peur de sainte Thérèse,
Et Bernadette lui suffit !

Devant ces crêtes mitoyennes
Voilà pourquoi je suis si bien :
Toute la France de mes veines
Dans ce clair pays me retient.

Car, parmi tout mon sang, vous n'êtes,
O goutte de sang espagnol,
Que comme entre mille alouettes
Un furtif petit rossignol !

Et si j'aime, depuis l'enfance,
Sous ce ciel venir, et rester,
C'est qu'ici, sans quitter ma France,
J'entends mon Espagne chanter !



Où la neige daignerait-elle
Descendre ainsi du pic sacré?

III

L'EAU

Luchon, ville des eaux courantes,
Où mon enfance avait son toit,
L'amour des choses transparentes
Me vient évidemment de toi !

Ton nom seul, plein de bulles blanches,
Fait pour moi des ruisseaux couler
Sous des passerelles de planches
Que mon pied soudain sent trembler !

Où voit-on les bergeronnettes,
Qui s'y connaissent en ruisseaux,
Longer plus d'eaux vives et nettes
Sous de plus verdoyants arceaux ?

Où la neige daignerait-elle
Descendre ainsi du pic sacré
Pour former une cascatelle
Dès qu'un passant est altéré ?

Où voit-on s'offrir une vasque
A chaque tournant de chemin
Pour qu'on puisse tenir Vénasque
Dans le creux glacé de sa main ?

Ce Vénasque au chapeau de brume
Ne cesse pas de faire au val
Des générosités d'écume
Et des largesses de cristal !

Prodigue sûr de ses ressources
Et que la pelouse bénit,
Le mont jette l'argent des sources
Par les fenêtres de granit !

Il veut, formidable Mécène
Qui sait que l'eau fait toujours bien,
Subvenir à la mise en scène
De ce décor virgilien.

Dans l'herbe, au fond du précipice,
Caressant ou rongeant le bord,
Partout l'eau sourd, l'eau court, l'eau glisse,
L'eau fuit, l'eau bout. l'eau rit, l'eau dort !

L'eau brille dans ta robe grise
Comme des glaives et des socs,
Montagne auguste dont Moïse
Semble avoir frappé tous les rocs !

Quand l'eau semble absente, un bruit tendre
Nous avise qu'elle est tout près.
Et quand on ne peut pas l'entendre,
On la sent dans l'odeur des prés.



Composition inédite de
A. CALBET.

Les sentiers sont des ruisseaux d'ombre,
Les ruisseaux des sentiers d'argent!

O sentiers ! ô ruisseaux sans nombre
L'un à l'autre se mélangeant !
Les sentiers sont des ruisseaux d'ombre,
Les ruisseaux des sentiers d'argent !

A travers d'obliques ondées,
L'Aurore, dans un bleu frisson,
Voit les collines accoudées
Comme des nymphes qu'elles sont !

Sur leurs épaules incarnates
Des torrents glissent, éperdus !
Et ces éblouissantes nattes
Sont faites de ruisseaux tordus !

De l'eau partout ! Quand la rivière
Déborde, histoire de pouvoir
Laisser autour de la chaumière
Des petits morceaux de miroir,

Les champs ont du ciel dans leurs barbes
Comme un vieil homme a des yeux bleus !
Et vous savez, chevaux de Tarbes
Qui broutez les prés onduleux,

Combien de ces flaques dormantes
Il faut savoir franchir d'un bond
Lorsqu'on galope sur les menthes,
Dont l'écrasement sent si bon !

Quelle terre ne serait sèche
Auprès de cette terre ? Ah ! si
L'on vivait d'amour et d'eau fraîche,
Ce ne pourrait être qu'ici !

Et des fontaines ! des fontaines !
Y en a-t-il !... Il y en a
Pour toutes les Samaritaines
Et pour toutes les Rébecca !

Partout de l'eau ! Toujours des gouttes
Aux sandales des vagabonds !
Tant d'eau partout que, pour les routes,
Il faut, partout, des ponts, des ponts !

Voûtés comme de bons esclaves,
Les ponts, joyeux de leurs fardeaux,
Pour leur faire passer les gaves
Prennent les routes sur leurs dos !

Et les routes d'or, qui s'amusent
De voir les ponts plonger aux flots
Leurs grands pieds de pierre qui s'usent,
Ont de longs rires de grelots !

A l'heure où sortent les bréviaires,
Le crépuscule rend divins
Ces paysages de rivières,
D'arches, de pics et de ravins.

Et toute cette eau, source ou gave,
Sur le roc ou sous les cressons,
Voix joyeuse ou silence grave,
Nous instruit en fraîches leçons.

Ah ! quelle leçon vaudrait-elle
Cette claire leçon d'amour
Que donne la neige éternelle
En pensant aux ruisseaux d'un jour ?

Où s'apprend la persévérance ?
C'est au catéchisme de l'Eau
Qui, sous des airs d'indifférence,
Songe toujours à son niveau.

Contre la force ou le sarcasme,
L'Eau, noble et fine, nous apprend,
En bouillonnant, l'enthousiasme,
Et la patience, en filtrant !

Ses conseils n'ont rien de scolaire,
Car elle enseigne, en ses ruisseaux,
L'utilité de la colère,
Des belles chutes, et des sauts !

Elle murmure avec tendresse
— Car elle veut que nous rêvions —
Que bien souvent une paresse
Peut laisser des alluvions !

On sait tout lorsque l'on assiste
Aux cours délicieux de l'Eau :
Sous la fougère et sous le ciste
Elle explique, en passant, le Beau !

Prodiguant l'exemple qui frappe,
Elle prouve aussi bien qu'il est
Dans l'abondance d'une nappe
Que dans la grâce d'un filet !

La dignité, cet esclavage,
Ne rend jamais son flot boudeur ;
On ne connaît pas le rivage
Où l'attachera sa grandeur !



Elle s'échappe des palettes...

Son orgueil n'a pas la folie
De se priver des jeux charmants.
Ah ! comme elle aime qu'on oublie
Qu'elle est un des quatre éléments !

Quand de sa crue on s'inquiète
Elle se pique de vermeil,
Ne dédaignant pas la paillette,
Qu'elle sait être du soleil !

C'est par l'Eau que les blanches cimes
Se racontent aux peupliers ;
Car les glaciers les plus sublimes
Parlent en ruisseaux familiers.

Eh quoi ! l'Eau ? la sœur de la Terre ?
L'Eau qui féconde ? la grande Eau ?
L'Eau qui lave et qui désaltère
Daigne briller sous ce rideau ?

Elle joue avec l'écrevisse,
Avec le saule... Et, tout d'un coup,
Elle va se mettre en service,
Elle qui peut inonder tout !

Elle coulait, large et futile
Sous les terrasses du château,
Et puis un besoin d'être utile
L'a prise brusquement, cette eau !

Lâchant la pompe fluviale,
Elle file, d'un air malin,
Dans la rigole triviale
Que lui propose le moulin !

Elle s'échappe des palettes,
Et, bravement, voulant avoir
De grosses bulles violettes,
Elle va mousser au lavoir ;

Elle entre, avec un bruit de foudre,
Dans une scierie aux longs toits,
Pour y mêler sa blanche poudre
A la poudre blonde du bois ;

Et quand on a dépecé l'arbre,
Elle va, toujours s'échappant,
S'embaucher pour scier du marbre
Chez un marbrier de Campan !

Elle a ses gaîtés les meilleures
Dans le travail et dans le bruit...
L'Eau divine a fait ses huit heures
Quand commence à tomber la nuit !

Le clair de lune y met sa traîne...
Le bétail y met ses naseaux...
Soyez, belle Eau Pyrénéenne,
Bénie entre toutes les eaux !

Source calme ou torrent bravache,
L'Eau qui descend de la hauteur
Apprend tout ce qu'il faut qu'on sache
Pour être poète ou lutteur.

L'Eau ne cesse pas, gave ou source,
D'apprendre à l'homme, à chaque instant,
Qu'on emporte — en prenant sa course,
Et qu'on reflète — en s'arrêtant ;

Mais que, malgré le flot qui rage,
L'arbre emporté d'un brusque effort,
O lutteur, devient un barrage
Lorsque le torrent n'est pas fort ;

Et que, malgré l'azur, poète,
Quand le ruisseau n'est pas profond
A travers le ciel qu'il reflète
On peut voir la terre du fond !

1893.

IV

LA BRANCHE

Cette branche pendante et gracile de saule,
Qui vibre parce que l'eau vibrante la frôle,
Ayant voulu sans doute écouter de plus près
Ce que dit le ruisseau dans son tumulte frais,
Se pencha, d'une souple inflexion de tige,
Un peu d'abord, puis trop, — maladresse ou vertige ! —
Et l'eau, par une feuille, en courant, la retint :
Si bien qu'elle, à présent, dont c'était le destin
De vivre, avec toujours le même geste calme,
Dans l'azur, d'une vie indolente de palme,
Elle doit s'agiter sans cesse, trembloter,
Sangloter quand il plaît à l'eau de sangloter,
Se secouer gaîment si l'eau devient rieuse,
Et s'épuiser en longs émois, la curieuse,
Qu'estiment bien punie alors ses vertes sœurs,
Mais qui n'a nul regret des tranquilles douceurs,
Mais qui secrètement les raille et les méprise,
Mais qui se sent, malgré le courant qui la brise
Et l'affole, et malgré l'implacable ruisseau
Qui ne lui fait jamais grâce d'un seul sursaut,
Heureuse d'être celle avec qui communique
Le flot, et de savoir ce qu'il dit, elle unique !



Et l'eau, par une feuille, en courant, la retint.



Qui boit ton eau fait un souhait.

V

LA FONTAINE DE CARAOUET

La Fontaine de Caraouet
Est la plus charmante de toutes.
Elle chante comme un rouet,
La Fontaine de Caraouet !
Elle est si fraîche qu'Arouet
Perdrait, en y buvant, ses doutes.
La Fontaine de Caraouet
Est la plus charmante de toutes.

O Fontaine de Caraouet,
Tu chantes sous de vertes voûtes !
Qui boit ton eau fait un souhait,
O Fontaine de Caraouet !
Quand celle qu'on aime vous hait,
En chantant tu vous désenvoûtes,
O Fontaine de Caraouet
Qui chantes sous de vertes voûtes !

O Fontaine de Caraouet,
De quelle ombre tu te veloutes
C'est là que mon sort se jouait,
O Fontaine de Caraouet !
Là qu'un silence m'avouait
Ce qu'entend le cœur aux écoutes...
O Fontaine de Caraouet,
De quelle ombre tu te veloutes.

O Fontaine de Caraouet,
Est-ce que toujours tu glougloutes ?
Les guides claquent-ils du fouet,
O Fontaine de Caraouet ?
La villa blanche qu'on louait
Est-elle encor près des trois routes ?
O Fontaine de Caraouet,
Est-ce que toujours tu glougloutes ?

La Fontaine de Caraouet
Est au fond des heures dissoutes.
Ne me demandez plus où est
La Fontaine de Caraouet !
D'un bonheur on est le jouet,
Et puis au jour, jour, tu t'ajoutes...
La Fontaine de Caraouet
Est au fond des heures dissoutes !

Les Fontaines de Caraouet
Nous laissent sur le cœur des gouttes.
Ces gouttes tremblent pour dire : « Et
La Fontaine de Caraouet ? »
Même si l'on se secouait
Elles ne tomberaient pas toutes.
Les Fontaines de Caraouet
Nous laissent sur le cœur des gouttes !



O Fontaine de Caraouet,
De quelle ombre tu te veloutes !



Du frémissant encadrement
Ce bras jeune et souple s'échappe.

VI

LA GLYCINE

A mon balcon cette glycine
Tord ses bras fleuris dans le soir,
Avec le tendre désespoir
D'une princesse de Racine.

Elle en a la fière langueur
Et la mortelle nonchalance ;
Et lorsqu'un souffle la balance,
Et que le jour traîne en longueur,

Et tarde à partir, et recule
Le déchirement tant qu'il peut,
Elle exhale une âme d'adieu,
Bérénice du crépuscule !

Le livre glisse de mes mains.
Le petit drame se termine.
« Cruel ! » dit au jour la glycine.
Les cieux blessés ont des carmins.

Par la haute porte-fenêtre,
Mystérieusement, alors,
Une des branches du dehors,
Comme un geste vivant, pénètre.

Du frémissant encadrement
Ce bras jeune et souple s'échappe ;
Et je sens sur mon front la grappe
Qu'il laisse pendre tendrement !

Tout s'embaume. Et je remercie.
Et, pour lui dire mon amour,
Je donne à la fleur, tour à tour,
Le nom d'Esther et d'Aricie.

Et je compare, les yeux sur
Mon livre tombé sans secousse,
L'odeur plus forte d'être douce
Au vers plus ardent d'être pur !

Un divin poison m'assassine !
Et je doute, en le chérissant,
Si de ma glycine il descend
Ou s'il monte de mon Racine !



VII

LE CARILLON DE SAINT-MAMET

Le Carillon de Saint-Mamet
Tinte quand d'or le ciel se teinte ;
Comme si le soir s'exprimait,
Le Carillon de Saint-Mamet
Mystérieusement se met
A tinter dans l'air calme... Il tinte,
Le Carillon de Saint-Mamet,
Tinte, quand d'or le ciel se teinte !

Qui plaint-il, qu'est-ce qu'il promet,
Ce chant de promesse et de plainte ?
Plaint-il les gens de Saint-Mamet
Ou bien nous ?... Est-ce qu'il promet
Le pardon du mal qu'on commet
Dans l'âpre course où l'on s'éreinte ?
Qui plaint-il ? Qu'est-ce qu'il promet,
Ce chant de promesse et de plainte ?

Mon cœur, croyant qu'on lui parlait,
Frissonnait à ce chant qui tinte,
Quand j'étais un enfantelet !
Mon cœur croyait qu'on lui parlait...
Ah ! je voudrais encor qu'il ait
Cette délicieuse crainte !
Mon cœur, croyant qu'on lui parlait,
Frissonnait à ce chant qui tinte !

L'odeur des herbes qu'on brûlait
Disait bientôt l'automne atteinte.
Une chauve-souris volait.
L'odeur des herbes qu'on brûlait
Venait jusqu'à notre chalet,
Et nous avions la gorge étreinte.
L'odeur des herbes qu'on brûlait
Disait bientôt l'automne atteinte.

Levant les yeux de son ourlet,
La servante disait : « Il tinte ! »
Et regardait vers le volet,
Levant les yeux de son ourlet.
Ce tintement la consolait
D'être à d'humbles choses astreinte.
Levant les yeux de son ourlet,
La servante disait : « Il tinte ! »

La femme qui nous vend du lait
Se signait mainte fois et mainte ;
Vite mettant son capulet,
La femme qui nous vend du lait
Vers la petite église allait ;
Et, des morts traversant l'enceinte,
La femme qui nous vend du lait
Se signait mainte fois et mainte !

Le Carillon de Saint-Mamet
Ne tintait pas mieux qu'il ne tinte ;
Mais, alors, comme il nous charmait,
Le Carillon de Saint-Mamet !
La mère de ma mère aimait
L'écouter, la bougie éteinte...
Le Carillon de Saint-Mamet
Ne tintait pas mieux qu'il ne tinte.

Mais notre vie, alors, coulait
Plus profonde d'être restreinte !
Comme un ruisseau sur le galet,
Ah ! notre vie alors coulait !
Nous n'avions qu'un petit valet,
Mais qui chantait une complainte...
Et nòtre vie, alors, coulait
Plus profonde d'être restreinte !

Le volubilis violet
Se mêlait à la coloquinte ;
L'humble barrière où s'enroulait
Le volubilis violet

N'était pas encor ce qu'elle est :
Une belle grille bien peinte !
Le volubilis violet
Se mêlait à la coloquinte !

Toute aube sent le serpolet.
J'ignorais le mal et la feinte.
J'avais une âme d'oiselet.
Toute aube sent le serpolet.
Ah ! si j'avais su qu'il fallait
Devenir Alceste ou Philinte !
Toute aube sent le serpolet.
J'ignorais le mal et la feinte.

Le Carillon tintait, fluet !
Au salon de perse déteinte
Ma sœur jouait un menuet.
Mais, quand tintait le son fluet,
Le menuet diminuait
Pour écouter le son qui tinte...
Le son, alors, entrait, fluet,
Au salon de perse déteinte.



Mais, alors, comme il nous charmait
Le Carillon de Saint-Mamet !

Dieu ! pourrait-on, si l'on voulait,
Te ravoir, simplicité sainte ?
Reboire au premier gobelet ?
Le pourrait-on, si l'on voulait ?
C'est pourtant d'un oignon bien laid
Qu'on revoit fleurir la jacinthe !
Dieu ! pourrait-on, si l'on voulait,
Te ravoir, simplicité sainte ?

Une étoile se rallumait
Sur le val, obscur labyrinthe.
Au-dessus de chaque sommet
Une étoile se rallumait
Quand la cloche de Saint-Mamet
Tintait !... Oh ! si, lorsqu'elle tinte,
Une étoile se rallumait
Sur la vie, obscur labyrinthe !

O Carillon de Saint-Mamet,
Tinte, quand d'or le ciel se teinte !
Dans l'air bleu qui nous le transmet,
O Carillon de Saint-Mamet,
Tinte ce tintement qui met
Plus de calme en notre âme !... Tinte,
O Carillon de Saint-Mamet,
Tinte, quand d'or le ciel se teinte !





VIII

PRIÈRE D'UN MATIN BLEU

Tout est bleu d'éther.
L'abeille du lys
Dit : « *Pater Noster*
Qui es in Cœlis... »

Le moineau des toits,
Le lézard du mur
Disent à la fois :
« *Sanctificetur...* »

« *Nomen...* », dit le jonc.
« *Tuum...* », dit l'étang.
Et le doux et long
Delphinium blanc

Répète : « *Tuum...* »
Sur autant de tons
Qu'un delphinium
A de clochetons !

Que dit l'eau du puits ?
« *Adveniat...* » L'air ?
« *Regnum tuum...* » Puis,
Tout devient plus clair !

Bien qu'entre les pins
Glisse un canon mat,
Là-bas les lapins
Ont gémi : « *Fiat...* »

Ayant accepté
Qu'un plomb la tuât,
La caille a chanté :
« *Voluntas tua...* »

Un pigeon luisant
Quitte le bouleau
Et monte, en disant :
« *Sicut in cœlo !...* »

La bêche, à ce vol
Dont elle vibra,
Droite dans le sol
Gronde : « *Et in terrâ !* »

Et : « *Panem nostrum...* »
Dit le sol vermeil.
« *Quotidianum...* »,
Répond le soleil !

Le ciel est si bleu
Que tout, ce matin,
Pense qu'il ne peut
Prier qu'en latin !

C'est le réséda
D'aube irradié
Qui murmure : « *Da*
Nobis hodie... »

« *Dimitte nobis*
Debita nostra... »,
Bourdonne l'iris
Où l'abeille entra.

Le fenouil léger
Qu'on appelle aneth
Dans le potager
A dit : « *Sicut et...*

« *Nos dimittimus...* »,
« Disent à mi-voix,
« *Debitoribus...* »,
Les fourmis du bois.

Dans ses petits pots,
Le myosotis
S'éveille à propos
Pour dire : « *Nostris...* »

Blanc d'avoir traîné
Le pur Lohengrin,
Le cygne dit : « *Ne*
Nos inducas in... »

Un corbeau plus vieux
Que Mathusalem
Croasse un pieux :
« *Tentationem...* »

« *Sed libera nos...* »,
Bêlent en marchant
Les doux mérinos
Qui broutent le champ.

Ayant le premier
Fait le mal subtil,
Que dit le pommier ?
« *A malo !* » dit-il.

Il dit : « *A malo...* »
Et le cyclamen
Incliné sur l'eau
Lui répond : « *Amen !* »





IX. — OMBRES ET FUMÉES

J'aime les ombres, les fumées,
Ces fugacités et ces riens,
Ces formes vaguement formées,
Ces tremblements aériens ;

Je t'aime, toi qui ne te poses
Jamais, Fumée, ô sœur du Vent,
Et je vous aime, Ombre des choses,
Plus que les choses bien souvent !

Je vous aime parce que, vaines,
Vous me convenez à moi, vain,
Et parce que, les incertaines,
Vous me charmez, moi, l'incertain !

Oui, j'aime toutes les fumées,
Celles qui traînent sur les champs,
Celles qui sortent des ramées,
Celles aux panaches penchants,

Les larges dont les hanches rondes
Se roulent dans l'azur profond,

Celles qui sont des boucles blondes
Qui de plus en plus se défont,

Ou des vrilles que l'air allonge,
Fins copeaux roulants et fuyards
De quelque menuisier de songe
Qui raboterait des brouillards ;

J'aime celles qui sont, il semble,
— Leurs flocons ensemble étant pris
Et montant ainsi pris ensemble, —
Des grappes de gros raisins gris ;

Celles dont le duvet tressaille
Sur les chaumes, piquant au bout
De ces obscurs chapeaux de paille,
Des aigrettes de marabout ;

Celles qui, tôt disséminées,
Par petits bonds légers s'en vont
Du chalumeau des cheminées
Comme des bulles de savon ;

Les droites et les zigzagantes,
Et celles qui font sur les cieux
Des fioritures élégantes,
Des paraphes prétentieux ;

J'aime celles dont les spirales
Semblent monter d'un encensoir ;
J'aime les roses, matinales,
J'aime les bleuâtres, du soir ;

Et celles que j'aime entre toutes
Sont les pâles, les faibles, les
Pas encor tout à fait dissoutes,
Mais presque, aux lointains violets,

Celles aux graciles volutes
Qui, dans les vallons assombris,
Dénoncent à peine les huttes
Et les éphémères abris ;

Celles qu'un jeu de brise courbe,
Courbe et redresse tour à tour,
Sur les moribonds feux de tourbe
Abandonnés par le pastour,

Et dont les timides guirlandes
S'effacent à nos yeux ravis,
Et défaillent au loin des landes
Sur un horizon de lavis...

*

Et j'aime aussi toutes les ombres
Et tous leurs caprices chinois,
Géantes, naines, pâles, sombres,
Selon l'heure et selon le mois ;

Les belles ombres magistrales
Qui rampent solennellement ;
Les ombres caricaturales
A l'hoffmannesque mouvement ;

Les ombres surtout, je l'avoue,
Qui par des pinceaux très subtils



Sur le ruisseau l'ombre d'un saule
Superposée à son reflet.

Semblent faites : sur une joue
Cette fameuse ombre des cils ;

Cette ombre que, minutieuse,
Sur le bas du roc cinabrin
Ou sur le pied roux de l'yeuse,
Projette l'herbe, brin par brin ;

Sur le ruisseau l'ombre d'un saule
Superposée à son reflet ;
Au fond du ruisseau, l'ombre drôle
D'un têtard vif sur le galet ;

Une ombre de fils d'araignée
Dans laquelle un insecte mort,
Balançant sa panse saignée,
Met une petite ombre encor ;

Votre ombre au rideau de l'auberge,
Moustaches du chat accroupi ;
L'ombre d'un cheveu de la Vierge ;
L'ombre d'une barbe d'épi ;

Et dans le lys, cadran solaire
A qui Mab dit : « Quelle heure est-il ? »
En bâillant sous un capillaire,
L'ombre tournante du pistil !

Mais les ombres que je préfère
Sont celles, naturellement,
Qu'un fugitif objet vient faire,
Les chères ombres d'un moment.

Et c'est l'ombre de ce qui vole
Qui me séduit le plus, étant
La plus vaine et la plus frivole,
Par son symbole inquiétant.

J'aime les ombres minuscules
Qui dansent sous les papillons,
Qui dansent sous les libellules,
Sur l'eau, les herbes, les sillons ;



Celles qu'un jeu de brise courbe,
Courbe et redresse tour à tour.

J'aime l'ombre que l'alouette
Laisse par terre en s'élevant,
Et la rapide silhouette,
Sur les toits, de l'engoulevent ;

L'ombre d'un bond de sauterelle,
L'ombre, sous un zéphyr souffleur,
De la plume abandonnant l'aile,
Du pétale quittant la fleur ;

Toute ombre vite évanouie,
Toute ombre qu'on perd brusquement,
Sur les lèvres de mon amie
L'ombre d'un attendrissement,

Dans toutes les ombres des branches
Toutes les ombres d'oiselets,
Celles, sur les poussières blanches,
De votre vol, duvets follets,

Et, sur la frissonnante page
Où j'écris ces vers, au jardin,
L'ombre que jette le passage
De quelque moucheron soudain !

Oui, lorsque à mon accoutumée
Je laisse aller jouer mes yeux,
C'est avec l'ombre et la fumée
Qu'ils s'amusent toujours le mieux ;

Et parmi les ombres sans nombre
Au jeu desquelles je me plus,
La plus philosophique, l'ombre
La plus ombre, et, partant, la plus

Vraiment de mes regards aimée,
Ce fut, — ô deux riens s'assemblant ! —
Ce fut l'ombre d'une fumée
Bleuissante sur un mur blanc !

1893.





X

LA FLEUR

J'étais là, bien couché dans ce bon tas de foin,
Dans ce bon tas profond de foin, qui, de très loin,
S'était promis à moi par son parfum qui rôde ;
J'étais là, caressé d'une chatouille chaude,
Presque disparaissant dans la ronde rousseur,
Le corps enveloppé d'une vaste douceur,
La tête, cependant, commodément plus haute,
Riant d'aise, alangui, remerciant mon hôte,
Lequel m'insinuait des brins astucieux ;
J'étais là, bien couché, mon chapeau sur les yeux,
Bercé d'un tintement de cloches éloignées,
Ramenant quelquefois des touffes par poignées
Pour hâter mon complet ensevelissement,
Humant la forte odeur avec enivrement,
Et, béat, le cœur gai, le corps las, l'esprit veule,
Sentant crouler sur moi l'affectueuse meule !
J'étais là, somnolant, monologuant, et puis
Attentif aux milliers de craquants petits bruits
Secs et fins qu'on entend dans le foin qu'on écoute ;
Je disais, mi-parlant, mi-chantonnant : « Le Doute

Étant un oreiller, selon Montaigne, mol,
Doit être un oreiller de foin... de foin... Bien fol
Qui de courir les prés a conservé l'envie !
Pour moi, je vois ici l'emblème de ma vie.
Après avoir longtemps dans tous les sens erré,
J'ai, de mes verts espoirs, fait un grand tas doré,
Un tas de foin... de foin... sur lequel, à ma guise,
J'écoute, d'une oreille artiste et qui s'aiguise,
Des bruits ténus que nul ne percevrait que moi ;
Sur lequel — d'autant plus méritoire, ma foi,
Que moi-même, et tout seul, j'ai dû faucher mon herbe, —
Je goûte le repos confortable et superbe. »
Je me félicitais ainsi, quand, tout d'un coup,
Je me sentis piqué vivement dans le cou.
Et, furtive d'abord, insaisissable, obscure,
Elle devint bientôt si forte, la piqûre,
Que, dans mon oreiller j'en cherchai la raison :
Et je vis qu'une fleur prise en la fauchaison,
Moins souple que le foin, m'avait, morte revêche,
Enfoncé dans la chair sa tige dure et sèche.





XI

L'IF

Le sol était jonché d'une automne craquante ;
Et je faisais, au fond des bois où je fréquente,
Mon petit tour contemplatif.
Les buissons roux étaient comme un cercle de faunes.
Soudain, il me sembla, parmi les arbres jaunes,
Que je voyais jaunir un if.

« Eh quoi ! vous, l'arbre vert, toujours vert, » m'étonnai-je
« Vous dont le vert profond reste noir sous la neige,
Vous, l'If, de ce jaune honteux ? »
Mais, semblant désigner d'un mouvement de branche
Les arbres dont sur lui tout l'octobre se penche,
L'If me répondit : « Ce sont eux...

« Eux qui, supportant mal mes insolences vertes,
Des feuilles qu'ils perdaient ont mes branches couvertes.
Ces feuilles, innombrablement,
Se sont, comme des mains rageuses et crispées,
A tous mes verts piquants si jaunes agrippées,
Qu'on me croira jaune, un moment ! »

— « Quoi ! d'autres t'ont jeté ces feuilles que tu portes ? »
Il reprit : « L'arbre mort jette des feuilles mortes !
Homme, ceci vous étonna ?

Agit-on dans vos bois autrement qu'en les nôtres ?
On prend toujours sur soi ce que l'on jette aux autres.
On ne prête que ce qu'on a.

« Il faut à son prochain que l'on prête, sans cesse,
Flétri, sa flétrissure, et, sec, sa sécheresse,
Et, mort, qu'on lui prête sa mort.
Quand nous différons d'eux, les arbres et les hommes
Veulent, de ce qu'ils sont couvrant ce que nous sommes,
Nous étouffer comme un remord !

« Sachez-le, puisqu'il faut qu'un arbre vous éduque :
La feuille persistante à la feuille caduque
Ne devrait pas se laisser voir.
N'est-il pas naturel que, voyant ma verdure,
Ces arbres aient trouvé, pour cacher que je dure,
De se laisser sur moi pleuvoir ?

« Ah ! quand ils souffrent trop, les tilleuls et les chênes,
De ne laisser tomber sur les mousses prochaines
Que tous ces tristes haillons bruns,
Que ces maigres chiffons dont l'horreur tourne et vole,
Ils peuvent bien, mon Dieu ! si cela les console,
M'en attribuer quelques-uns !

« Le vent n'aura besoin que d'une chiquenaude
Pour faire s'écrouler tout ce qui s'échafaude
Fallacieusement sur moi.
Je serai nettoyé par quelques brises fraîches.
Car ces feuilles ne sont que de pauvres, de sèches...
Que dis-tu ? Calme ton émoi !

« Voilà bien les grands mots des hommes : calomnies ?
Feuilles mortes, tout simplement ! feuilles jaunies !
En suis-je moins vert là-dessous ?
L'indulgence est facile aux arbres qui demeurent,
Et nous pouvons laisser à des arbres qui meurent
Le plaisir de mourir sur nous ! »

LA BROUETTE



Composition inédite de
A. BROUILLET.

Car la vieille marchait maintenant sous les branches,
Et les rayons restaient entre les quatre planches.

XII

LA BROUETTE

Tel un prince héritier qui se déguise et rôde,
Afin de découvrir l'injustice et la fraude,
A travers les états du roi son père, tel
Jésus reprend parfois son jeune front mortel,
Quitte en secret le firmament du Dieu son père,
Et, blond, s'en vient un peu voyager sur la terre,
— Télémaque divin que, comme un vieux Mentor,
Le bon saint Pierre, ôtant son auréole d'or
Pour n'être pas trahi par ses feux, accompagne.

Un jour, ayant battu longuement la campagne,
Le Seigneur et le Saint — on était en hiver —
Firent halte en un bois dont le feuillage vert
N'était plus sur le sol que de l'humus rougeâtre.
Saint Pierre eût bien voulu s'asseoir au coin d'un âtre
Et chauffer ses vieux doigts, mais la seule maison
Qui levât son chapeau de chaume à l'horizon
Ne penchait pas au vent la plume de fumée
Qui fait rêver bon gîte et soupe parfumée.
Donc, ce bois valait mieux, d'autant que le soleil
Y donnait, un soleil timidement vermeil,
Un soleil pas bien chaud, c'est vrai, mais, tout de même,
Point trop à dédaigner en ce matin si blême.
Et Pierre, tout fourbu d'aller par les chemins,
S'étant assis, tendait vers ce soleil ses mains
Et les dégourdissait dans sa lumière rose,
Cependant que Jésus rêvait à quelque chose,
Debout, et ne sentant ni fatigue, ni froid.

Pierre cria soudain : « Maître ! Fils de mon Roi !
Regardez, regardez par ici cette femme !
N'est-elle pas stupide ou folle ? Sur mon âme,
Elle veut ramasser du soleil. Voyez-la ! »

Jésus leva les yeux. Une vieille était là,
De ces vieilles des champs au dur profil de chouette ;
Et cette vieille, avec une énorme brouette,
Se tenait au milieu du sentier, à l'endroit
Qu'éclairait un rayon de soleil tombant droit ;
Et sitôt qu'il venait dorer son véhicule,
Cette femme tentait la chose ridicule
D'emporter le rayon, et poussait aux brancards
Bien vite ; mais toujours, au moindre des écarts
Qu'elle faisait du point frappé par la lumière,
Le soleil s'échappait de la brouette ; et Pierre
Se divertissait fort à regarder ce jeu :
La capture, d'abord, du beau rayon de feu
Entre les ais boueux et gris qu'il illumine,
Puis sa fuite rapide, et la piteuse mine
De la vieille pauvresse, interdite un moment,
Mais qui recommençait bientôt, patiemment,
Sans comprendre pourquoi, dès qu'elle entrait dans l'ombre,
Elle ne poussait plus qu'une brouette sombre !
« Est-elle simple ! Dieu ! voyez ce qu'elle fait !
Bon ! Elle recommence ! »

Et Pierre s'esclaffait.

Mais voici que Jésus, dont l'intérêt s'éveille,
S'approche, et doucement interroge la vieille :
« Femme, que fais-tu là ? N'as-tu plus ta raison ?
Il règne un froid terrible en cette âpre saison,
Et je ne comprends pas, ô femme, que tu veuilles
Au lieu de ramasser du bois sec et des feuilles,
Ramasser ce rayon à peine réchauffant !

— C'est pour le rapporter à mon petit enfant,
Dit la femme, en levant le front. Je suis l'aïeule
D'un pauvre enfant malade à qui je reste seule,
Car cet hiver le père et la mère sont morts.
Pour travailler, mes bras ne sont plus assez forts.
Je ne peux que glaner, et ce travail-là chôme
Et l'enfant va mourir sous notre triste chaume,
Sans même avoir connu ces douceurs, ces bonbons,
Qui font sourire encor les petits moribonds.



Cette femme tentait la chose ridicule
D'emporter le rayon...

Ne pouvoir pas gâter alors qu'on est grand'mère,
C'est dur ! Que lui donner ? Je ne savais que faire ;
Mais voici qu'il me dit, ce matin, au réveil :
« Je serais bien content si j'avais du soleil ! »
Car le soleil jamais n'entre dans ma chaumière,
Et mon petit garçon est privé de lumière.
Alors, voyant qu'ici du soleil avait lui,
Je viens en ramasser un bon morceau pour lui. »

Et la vieille reprit avec foi sa besogne.

Quand il se sent ému, saint Pierre se renfrogne.
Il dit : « Elle est stupide ! elle ne voit donc pas
Que son soleil s'en va dès qu'elle fait un pas !
Cette vieille cervelle est dure comme pierre
Et ne comprend plus rien ! »

Mais Jésus dit à Pierre,
Pensif, ayant rêvé sur cette femme un peu :
« On ne sait pas ce que l'amour des simples peut ! »
Et, n'ayant pas compris toute cette parole,
Saint Pierre répétait : « Mais cette femme est folle !
Elle est folle, Seigneur !... » Soudain, il s'arrêta,
Presque aussi confondu que quand le coq chanta,
Car la vieille marchait maintenant sous les branches.
Et les rayons restaient entre les quatre planches,
Et les rayons, dans l'ombre, étincelaient encor,
Et, paraissant pousser devant elle un tas d'or,
Sans s'étonner, la vieille, impassible et muette,
Emportait le soleil dans son humble brouette.

1892.



Sans être un grand Crésus, j'ai mon petit avoir.
J'ai des bœufs. J'ai le champ que m'a laissé mon père.

XIII

L'AMOUREUX DE MARGARIDON

« Vierge au regard loyal, fleur de notre campagne,
Si je puis être aimé de vous, Margaridon,
Demain même, je veux, pour vous en faire don,
Acheter un foulard au colporteur d'Espagne.

« Si nous nous accordons sans trop tarder, je crois
Que je ne saurai pas vous refuser la montre
Qu'un bijoutier gascon dans sa boîte nous montre
Au milieu de cœurs d'or, de bagues et de croix.

« Si nous nous marions aux premières pervenches,
J'irai jusqu'à donner du ruban de velours
Pour que le capulet même de tous les jours
Soit aussi bien bordé que celui des dimanches.

« Sans être un grand Crésus, j'ai mon petit avoir.
J'ai des bœufs. J'ai le champ que m'a laissé mon père.
Un potager. Enfin, la maison est prospère,
Et vous aurez du linge à porter au lavoir.

« Et si vous ne voulez que goûter le jeune âge,
Vous vivrez sans rien faire, aussi blanche de peau
Que les dames d'Albi qui portent un chapeau,
Car la mère est vaillante et fait tout le ménage.

« La chambre est belle. Elle a trois mètres de hauteur.
Moi-même j'ai taillé la poutre et les lambourdes.
J'ai pendu deux portraits sous la Vierge de Lourdes :
L'un, c'est Monsieur Hugo ; l'autre, Monsieur Pasteur.

« De l'huile de mon bras la commode est luisante.
Le lit est grand, profond : c'était le lit des vieux.
La mère l'a cédé pour que nous soyons mieux.
Tout ça sera bien beau quand vous serez présente !

« Les rideaux ont été passés à l'amidon ;
Et j'ai fait faire un cadre avec les coquillages
Que l'oncle a rapportés de ses lointains voyages,
Pour le petit miroir de ma Margaridon.

« J'ai, pour vos pots de fleurs, élargi d'une planche
La fenêtre où bientôt vous viendrez vous asseoir...
Et lorsque je suis seul, je regarde, le soir,
La place où vous mettrez votre main sur ma manche. »

1889.



XIV

LES BŒUFS

C'est l'heure où la nuit pose, en montant vers les cieux,
Son pied sur chaque mont comme sur une marche ;
Et, déchirant le soir du cri de ses essieux,
Un char de foin a l'air d'une meule qui marche.

Deux bœufs traînent ce char, et, de leur front têtu,
Ils poussent en avant, les cornes abaissées ;
Chacun d'un tablier de toile est revêtu
Qu'on voit en bas, frangé de ficelles tressées.

Cette frange descend sur leurs genoux noirauds
Pour éloigner, pendant les chaudes matinées
Où des bourdonnements s'échappent des sureaux,
Le harcèlement bleu des mouches obstinées.

Ils avancent, coiffés de peaux d'agneaux, les bœufs,
Flanquant des coups de queue à leur croupe écailleuse,
Et sans paraître voir le tournant trop bourbeux,
Ni qu'après le tournant, la côte est rocailleuse.

Lorsque le char s'enfonce et qu'il faut l'arracher,
Dans le marbre gluant des naseaux noirs et roses,
Ils soufflent un instant, puis, sans daigner broncher,
Ils partent à nouveau, les paupières mi-closes.

Et tandis qu'ils sont là, peinant, poussant plus fort,
Les bœufs mystérieux, énormes et timides,
Comme s'ils demeuraient étrangers à l'effort,
Gardent sous leurs cils durs, toujours, leurs yeux humides.

Un attendrissement semble être en eux monté
Que ne peut plus troubler la présente détresse ;
Et les voyant souffrir avec cette bonté,
J'ai compris quelle était leur profonde sagesse.

Ils ne s'étonnent plus, les paisibles bœufs roux,
Car ils ont longuement réfléchi sur les choses ;
Et ce sont devenus des philosophes doux,
Patients rumineurs des effets et des causes.

Ils ne s'étonnent plus, ils ne s'indignent plus,
Sachant qu'on perd son temps en révoltes superbes,
Quand la route implacable ouvre ses deux talus,
Et qu'il vaut mieux songer en remâchant des herbes !

Ils savent qu'à leur sort ils ne changeraient rien,
Mais que chaque moment des plus ingrates vies
Peut posséder le rêve, insaisissable bien,
Secrète liberté des races asservies !

Qu'importent l'aiguillon cruel, le taon haineux,
L'accouplement au joug, les cornes qu'on attache !
Ils ne souffrent de rien, ne vivant plus qu'en eux,
Et machinalement accomplissant leur tâche !

Qu'importe la charrue et d'avoir entendu
Le cri que le bouvier pousse à la capvirade !...
Chacun, posant sans bruit son large pied fendu,
Rêve, et sent près de lui rêver son camarade.

Ils vont, sans s'occuper des coups ni des faux pas,
Trouvant que pour rêver déjà la vie est brève,
Et que, si grands qu'ils soient, des maux ne valent pas
De détourner le sage, un moment, de son rêve !

C'est pourquoi, quand, la ronce accrochant les moyeux,
L'ornière sous la roue hostilement se creuse,
Au plus fort de la lutte ils gardent dans leurs yeux
Cette belle douceur de la pensée heureuse

1889.

XV

LES GENÊTS

Sur ces balais — stupidement — dressés du sol
S'est abattu tout un doux vol.

Pour se poser — sur ces balais — dans la campagne,
Des papillons viennent d'Espagne.

Des papillons — qui sont des fleurs, — des fleurs qui sont
Des papillons ! Essaim ? Buisson ?

Sont-ils des fleurs ? — Sentez leur souffle ! — Ou bien sont-elles
Des papillons ? Voyez leurs ailes !

Papillons-fleurs, — ces papillons — se sont, légers,
Sur chaque brindille étagés !

Les gros en bas, — et, tout en haut — de chaque tige,
Le plus petit de tous voltige !

Et tout ce vol — de papillons — tout palpitants
S'installe là pour quelque temps.

Et maintenant, — les vieux balais — ont une housse,
Et répandent une odeur douce :

Ça sent si bon — que c'est toujours — comme si on
Attendait la procession.

Et cette odeur — s'en va troubler — toute la lande,
Car le vent fait la propagande.

Balais ! balais ! — qui vous eût dit, — balais piteux,
Que vous seriez si capiteux ?

Et tout d'un coup — (mais quel besoin — des fleurs ont-elles,
Étant des fleurs, d'avoir des ailes ?)

L'essaim doré, — qui se souvient — d'être espagnol,
Prend au vent d'Espagne son vol !

Que reste-t-il — de l'or vivant, — des ailes douces ?
Quelques noires petites gousses !

Vous n'avez plus — qu'à frissonner, — genêts frileux,
En nous offrant des balais bleus !

Des balais bleus — pour balayer — devant nos portes
L'amas prochain des feuilles mortes !

Balais ! balais ! — pauvres genêts, — vous êtes laids !
Vous n'êtes plus que des balais !

Et vainement — vous murmurez, — ne pouvant croire
A la fuite de tant de gloire :

« Qu'est-ce que c'est — que ces fleurs-là — qui fuient aux vents ?
Il faut consulter les savants ! »

« Que voulez-vous ! » — vous répondront — leurs voix cassées,
« C'est des papilionacées !

« Il faut avoir, — quand on a peur — de ces douleurs,
Des fleurs qui ne soient que des fleurs !

« Mais quand on veut — des fleurs en or — ayant des ailes,
On sait à quoi s'attendre d'elles ! »

XVI

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

On entend encor fuser quelques trilles.
La couleur du ciel commence à muer.
Des coups d'ailes font encor remuer
La vigne des murs, le lierre des grilles.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Les échanges vifs que faisaient les branches
D'oiselets lancés comme des volants
Deviennent plus mous, deviennent plus lents.
La lune, au ciel clair, met ses cornes blanches.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Le doux crépuscule a jeté sa cendre ;
Les lointains sont bleus et vont se noyant ;
Et la feuille d'or, tout en tournoyant,
Du grand peuplier se met à descendre.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Une cloche tinte, une chèvre bêle,
Une fille passe, et chante, et suit l'eau.
Le chant que l'on chante à cette heure est beau ;
La fille qui passe à cette heure est belle.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Les pas des marcheurs attardés se pressent.
Un rameau, quitté par son chanteur fol,
Est encor tremblant de l'élan du vol.
Où vont ces oiseaux qui tous disparaissent ?

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

La clarté s'esquive, et déjà l'on doute
Si l'objet qu'on voit est loin ou tout près.
S'en revenant seul, lentement, des prés,
Un poney velu traverse la route.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Un alignement de petites meules
Donne aux champs l'aspect de camps endormis.
L'heure est aux amants, et non aux amis.
Les cœurs vont par deux. Les âmes vont seules.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

La vie est soudain comme une inconnue
Qui fixe sur vous de trop larges yeux.
Il semble que tout soit insidieux.
On s'entend parler d'une voix émue.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

On s'entend parler d'une voix de songe
Dont on ignorait la sonorité.
C'est l'heure charmante où la vérité
A tout à fait l'air d'être du mensonge.

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Et si, maintenant, la rainette chante
Aux bords ébréchés des petits bassins,
C'est que, sur ton cœur ayant des desseins,
Cette heure a besoin d'être trop touchante...

Derniers petits chants et derniers ébats
Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.



Et cet ours, au regard terriblement oblique,
Danse la mazurka sur la place publique.

XVII

L'OURS

Martin, ours. Une bête énorme. Un plantigrade
Que l'on n'aimerait pas avoir pour camarade.
Touffu, férocement espiègle, et reniflant.
Un ours qui jetterait un homme sur le flanc
D'un seul revers de patte, et, de deux coups de griffes,
Mettrait toutes ses chairs palpitantes en chiffes ;
Un ours dont un géant ne viendrait pas à bout,
Et qui, s'il se montrait soudainement debout,
Ferait, comme devant la nuit le crépuscule,
S'évanouir Samson et se dissoudre Hercule :
Car Hercule, l'athlète aux puissantes sueurs,
Et Samson, le plus grand parmi les grands tueurs,
Ne seraient, dans les bras de la bête assaillie,
Malgré leur corps trapu, leurs muscles en saillie,
Leurs intrépides reins, leur imployable dos,
Qu'un giclement de sang et qu'un craquement d'os.

Et cet ours, au regard terriblement oblique,
Danse la mazurka sur la place publique.
L'homme qui tout petit à sa mère le prit,
Son montreur, l'apostrophe en faisant de l'esprit,
Dit qu'on peut l'approcher, le toucher, sans qu'il morde,
Et roule du tambour, et tire sur la corde
Qui s'attache à l'anneau de la narine en sang,
Et lui chante un refrain monotone et dansant;
Et docile, et craignant de perdre la cadence,
Le formidable ours brun de la montagne danse...
Soulevant le gros rire épais des hommes soûls,
Il danse, sous la pluie insultante des sous.

Une bosse de chair et de fourrure sale
Lui ballotte au sommet de l'épine dorsale;
Et, de peur de déplaire à cet homme, cet ours
Fait, devant l'honorable assistance, des tours.
L'homme n'a qu'à parler, et l'ours obéit vite.
L'ours ne se fait jamais prier. L'homme l'invite,
Sitôt que la mazurke est dansée, à polker :
Et l'ours polke ; à valser : l'ours valse ; à mieux marquer
La mesure : l'ours marque avec sa patte, et volte,
Gracieux comme un ours qui fait le désinvolte ;
A s'asseoir : l'ours se met, grave, sur son séant ;
A manier un peu sa trique de géant :
L'ours a l'air, s'escrimant dans le vide qu'il rosse,
Sa trique entre les bras, d'un gros guignol féroce ;
A montrer « comment l'ours marche en montagne » : l'ours
Marche, allongeant des pas silencieux et lourds ;
A faire le bourgeois riche qui se promène :
Et l'ours, caricature horriblement humaine,
Se lève sur ses pieds ; puis, plein de dignité,
Déposant sur sa tête énorme, de côté,
Un tout petit chapeau de paille ridicule,
L'ours vient faire un salut au public — qui recule !
Et puis, l'ours roule et tangue et feint d'être un peu gris ;
Et puis, l'ours fait le mort, et les coups et les cris
Et les piétinements le laissent immobile...
Et puis, l'homme à chacun va tendre sa sébile,
Grommelle en la sentant légère dans sa main,
Relève l'ours encor couché sur le chemin



Un ours qui jetterait un homme sur le flanc
D'un seul revers de patte, et, de deux coups de griffes,
Mettrait toutes ses chairs palpitantes en chiffes ;

En donnant à l'anneau deux coups de corde brusques,
Lance à la bête un coup de pied, reprend ses frusques,
Ramasse son gourdin, rajuste son tambour,
Et part, suivi d'enfants.

Ainsi de bourg en bourg,
Ainsi de ville en ville.

Et je n'ai pas, en somme,
Compris pourquoi cet ours ne mangeait pas cet homme.

Saint-Béat, 189...



XVIII

TOUT D'UN COUP

Les clartés qui, là-bas, piquant les ombres bleues,
Révèlent qu'un menu village, à bien des lieues,
Doit au flanc rond de quelque colline s'asseoir,
Les clartés, tout d'un coup, que nous voyons, ce soir,
Du haut d'un col, avant de descendre les rampes,
Luire, — et qui sont, là-bas, les chandelles, les lampes,
Les feux d'une gaîté, d'un travail, d'un souci, —
Ces clartés, tout d'un coup, nous rappellent que si
L'on rêve au bord des ciels, on vit au ras des terres ;
Que si l'on rêve un peu sur les monts solitaires,
On vit, dans les vallons, on vit, on vit beaucoup ;
De sorte que mon cœur, oubliant, tout d'un coup,
Que les feux du méchant, ses lampes, ses chandelles,
Ne sont pas, au lointain, des lumières moins belles
Que les lampes, les feux, les chandelles du bon,
Et que l'affreux signal qu'allume un vagabond
Et la douce fenêtre au seul rideau de serge
Qu'éclaire saintement le coucher d'une vierge
Sont deux étoiles d'or identiques, — nos cœurs,
Pour lesquels, tout d'un coup, ces petites lueurs
Ne sont plus, dans la nuit, que d'autres existences,
Nos cœurs qui, tout d'un coup, sentent qu'à ces distances
Vous ne différez guère, ô pires, des meilleurs,
Aiment également tous ces lointains veilleurs !



Il a cette folie, il a cette jolie
Folie : il se fleurit. Il se déguise en Mai.

XIX

LE MENDIANT FLEURI

Il n'est pas du pays. D'où peut-il être ?... d'où ?
On ne sait pas. C'est un mystérieux bonhomme.
Sur le bord du chemin parfois il fait un somme.
Il porte un vieux chapeau qui paraît être, comme
Ceux que portent les champignons, en amadou.
Eut-il un nom ? Lequel ? On l'ignore. On le nomme
Le Mendiant Fleuri. C'est tout.

Il a cette folie, il a cette jolie
Folie : il se fleurit. Il se déguise en Mai.
Son chapeau d'amadou porte un phlox pour plumet.
Dès qu'il découvre un trou dans sa veste, il y met
Du lilas, un pavot. Si c'est une folie,
Cet affreux vagabond des routes se permet
La méme que vous, Ophélie !

Cet homme a des crocus aux plis de ses lambeaux
Comme les champs en ont aux creux de leurs ornières ;
A ses poches il a des touffes printanières
Comme les bois en ont aux seuils de leurs tanières.
Au lieu des vieux boutons de corne, il a, plus beaux,
Des boutons d'or. Au lieu des pailles coutumières,
Il a du thym dans ses sabots.

Il reprise sa cape en ajonc qui s'accroche ;
Reborde un vieux revers avec des serpolets ;
Pique de la tremblette aux fentes des ourlets ;
Enrichit de bluets roses et violets
Sa pauvre barbe dont le chanvre s'effiloche ;
Puis, fume, luxueux, parmi tous ces bleuets,
Une pipe d'aristoloche !

Qu'il est beau quand il va de maison en maison,
Chamarré d'herbe-aux-gueux, d'airelle et de spargoutte !
La flore du moment sur lui frissonne toute.
Qu'il est beau quand il passe, en fleurs, et qu'il s'ajoute,
Comme un calendrier vivant, à l'horizon !
De sorte qu'il suffit de le voir sur la route
Pour savoir quelle est la saison !

Il réussit parfois des toilettes charmantes.
Je lui connus un col d'aspérule, un camail
De scabieuse ayant un chardon pour fermail.
Qu'il est beau quand il va de portail en portail,
Et que, chargé de coquelourdes et de menthes,
On le voit, rouge et vert comme un saint de vitrail,
Passer dans les herbes fumantes !

*

O bizarre bonhomme, ô vagabond falot,
Misère dont toujours embaumait le passage,
Vieillesse où le muguet attachait un grelot,
O Mendiant Fleuri, gueux parfumé, fou, sage !

Brave pauvre, qui, loin d'être un pauvre honteux,
Marques la déchirure avec une jonquille,
On t'est reconnaissant, presque, d'être boiteux,
Tant la guirlande est belle autour de ta béquille !

Cynique éblouissant, héroïque et finaud,
Je ne saurais assez préférer, quand j'y pense,
Tes courageuses fleurs au facile tonneau,
Diogène charmant de nos routes de France !

Inconscient donneur d'une grande leçon,
Merci, fou gracieux, poète et philosophe,
D'oser, sous le soleil, enseigner la façon
D'accommoder de fleurs les restes de l'étoffe !

Il nous apprend, ton humble et rustique talent,
Ce qu'on peut faire avec quelques fleurs, quelques-unes !
Alors pourquoi traîner sa vie en étalant
Des misères, des trous, des tares, des lacunes ?

Pourquoi ne pas avoir un iris au chapeau
Qu'on tend vers le passant — ou qu'on tend vers la gloire ?
Ah ! Mendiant Fleuri, quand rentre le troupeau,
Ils font bien, les bergers, de te verser à boire !

Que ton moyen me plaît ! Tous mes accrocs d'hier
Vont aujourd'hui, du moins, servir à quelque chose.



Qu'il est beau quand il va de maison en maison,
Chamarré d'herbe-aux-gueux, d'airelle et de spargoutte !

Si tu fais le faraud, moi, je ferai le fier.
Ton gilet a son lys ? Mon cœur aura sa rose !

J'ai compris qu'il ne faut, qu'on ne peut, qu'on ne doit
Présenter au prochain nulle image cruelle,
Puisqu'on n'a qu'à rouvrir sa blessure du doigt
Pour y mettre la fleur qui va la rendre belle !

Bonhomme, j'ai compris qu'il faut être coquet
De sa blessure, au lieu que d'en être malade.
Et que même, parfois, pour y mettre un bouquet,
Il convient d'élargir la simple estafilade.

On n'a plus peur de rien lorsqu'on prend ce parti :
Et l'on acquiert bientôt la grâce, et la manière
D'être reconnaissant au buisson qui, gentil,
Pour la fleur qu'il vous tend vous fait la boutonnière !

Dès qu'on est décousu par un poignard nouveau,
Il faut en profiter pour se fleurir encore !
Plus on est malheureux, plus on doit être beau !
Faisons tous nos malheurs en corolles éclore !

Servons-nous du malheur. — Un jour, un jardinier
M'a dit cette parole ingénue et profonde :
« Si Job avait planté des fleurs sur son fumier,
Il aurait eu les fleurs les plus belles du monde ! »

1891.



L E   C O N T R E B A N D I E R



Composition inédite de
Ed. Zier.

A son nom, il grandit encor, mit sur sa lèvre
Un long doigt sarmenteux qui grelottait de fièvre.



Il trottinait, courbé, derrière un petit âne.

XX

LE CONTREBANDIER

Ayant longtemps suivi le sentier de montagne,
Distrait, j'avais gagné la frontière d'Espagne,
        Et j'avais pris, au bout du pont,
La place où bien souvent, près du troupeau qui broute,
J'écoute ce que dit le douanier, et j'écoute
        Ce que le muletier répond.

Toujours la même scène ingénument éclate :
Le petit gabelou galonné d'écarlate,
        Avec un sourire entendu,
Écoute le récit que l'autre lui rabâche,
Puis va vers la charrette, et, sous un cuir de bâche,
        Trouve le flacon défendu.

Ce jour-là, c'était l'heure où s'enflamment les vitres.
Le grillon, dont l'amour fait chanter les élytres,
        Avec le grillon alternait
Comme un berger d'églogue avec un autre alterne.
Déjà le voiturier allumait sa lanterne.
        Tout le soir sentait le genêt.

Parfois, de ces garçons passaient qui, sans rien dire,
Glabres, la cigarette au coin de leur sourire,
Vont à pas souples et prudents.
De ces filles riaient, si brunes, sous les branches,
Que, dans l'ombre, on ne peut voir que deux choses blanches :
Leurs espadrilles et leurs dents.

Et j'aperçus venir un vieillard maigre et brusque,
Un de ces paysans dont le regard s'embusque
Sous un béret qui se rabat.
Feignant de ramasser des pompons de platane,
Il trottinait, courbé, derrière un petit âne
Qui portait un sac sur son bât.

L'âne disparaissait sous le grand sac champêtre.
— Au moment où le vieux allait passer peut-être,
Inoffensif et toussotant,
Le douanier n'ayant eu vers lui qu'un regard vague,
L'âne fit un écart. Et soudain une dague
Tomba sur le sol en tintant.

Une très vieille dague espagnole. — Et puis, comme
L'âne faisait, malgré les efforts du pauvre homme,
Des bonds de poulain andalou,
On vit un ancien casque en forme d'astrolabe
Et deux longs éperons de style presque arabe
Tomber aux pieds du gabelou.

Et comme l'âne, ému par ces nouveaux vacarmes,
Ruait, — chaque ruade éparpilla des armes !
Et, tout le sac s'ouvrant dans l'air,
Ce fut, pendant qu'au bruit accouraient des marmailles,
Un envol de rivets, de tassettes, de mailles,
Un feu d'artifice de fer !

Quoi ! c'étaient, dans ce sac, sous une avoine fourbe,
Des armes que cachait ce vieillard qui se courbe
Et craintivement s'amoindrit ?
Prépare-t-on la guerre au fond de la vallée ?
Ou bien veut-on passer une armure volée
A l'Armeria de Madrid ?



Un envol de rivets, de tassettes, de mailles,
Un feu d'artifice de fer !

Quelle armure est-ce là qui tombe et se bosselle ?
La courroie a souvent fait place à la ficelle,
Les boucles n'ont plus d'ardillons.
Quelle est cette rapière ?... Oh ! comme elle est usée !
La coquille brimballe autour de la fusée,
La garde est veuve de quillons !

Une jambe de fer dont le genou se rouille
En rencontrant le roc un instant s'agenouille ;
Et, de ce fantastique sac,
On croit voir, sur le sol rose de crépuscule,
Tomber un chevalier qui se désarticule
Avec un bruit de bric-à-brac !

La rondache, roulant comme un cerceau superbe,
S'échappe. Un gantelet crispe ses doigts sur l'herbe
Où le rejoint un vieux houseau.
L'âne bondit toujours. Et cependant, à terre,
Une cuirasse a l'air d'un grand coléoptère
Vidé par le bec d'un oiseau.

Enfin, de ce ballot que chaque bond déballe
Jaillit un cuivre étrange, une vieille cymbale,
Une sorte d'astre échancré,
On ne sait quel plateau de balance fantasque,
Luisant, plat comme un plat, martelé comme un casque,
Fourbi comme un vase sacré !

Et quand tout eut roulé devant lui, de l'air digne
Qu'on prend quand on observe à regret la consigne,
Le douanier recula d'un pas.
Puis — que pouvaient avoir de terrible ces armes
Qu'un vieillard ramassait en les couvrant de larmes ? —
Puis il dit : « Ça ne passe pas ! »

Chacun aida le vieux. Une fille d'auberge
Ramassa la rondache, un enfant la flamberge ;
Et, lorsque tout fut ramassé,
Le vieux s'étant laissé sur les bras tout remettre,
Car l'âne en bondissant avait fui loin du maître,
S'éloigna, pesant et cassé.



... Plus il entrait en Espagne,
Plus le vieil homme grandissait.

Et le douanier s'en fut boire avec une fille
L'anisette espagnole où tremble une brindille
Qu'entoure du sucre candi.
Moi, je suivis le vieux. — Il allait, le dos triste.
Bientôt, il se crut seul sous le ciel d'améthyste.
— Et je vis qu'il avait grandi.

Oui, l'homme, maintenant, haussant sa silhouette,
Droit, — comme s'il savait, aussi bien qu'un poète,
Que, lorsqu'on se retrouve seul,
Il n'est pas de fierté que l'on ne récupère, —
N'avait plus l'air d'un paysan et d'un grand-père,
Mais d'un seigneur, et d'un aïeul.

Le vent du sud soufflait sa brûlante caresse.
Et je suivais ce vieux en murmurant : « Serait-ce ?... »
Et, tout d'un coup, je dis : « Mais c'est !... »
Et me mis à courir à travers la campagne,
Pâle de voir que, plus il entrait en Espagne,
Plus le vieil homme grandissait.

Il jeta son béret, hocha sa tête grise ;
Puis, comme s'il avait entendu dans la brise
Le nom que je n'avais pas dit,
Il posa sur le sol ses armes en silence,
Se coiffa fièrement du plateau de balance,
Et, se retournant, m'attendit.

Nous étions seuls tous deux au milieu d'une lande.
Basse sur l'horizon, la lune était si grande
Que tout prenait un air sorcier.
Et le vieux, dépouillant sa cape paysanne,
M'apparut, sec, vêtu d'une stricte basane,
Et jambé comme un échassier.

Alors, je reconnus sa pauvre soubreveste,
La beauté de son front, la largeur de son geste,
Et la jeunesse de ses yeux.
Et je crus que j'allais trouver des mots sans nombre :
Mais, tremblant, je ne pus que m'incliner dans l'ombre
En disant le nom de ce vieux !

A son nom, il grandit encor, mit sur sa lèvre
Un long doigt sarmenteux qui grelottait de fièvre,
Sourit un peu de mon émoi,
Puis, avec le plus noble et touchant savoir-vivre,
Il ôta gravement sa cymbale de cuivre,
Et me dit : « Eh bien ! oui, c'est moi. »

Je vis sa tête, avec l'auréole immortelle
Que lui font, en tournant sans cesse derrière elle,
Les ailes des moulins à vent !
Mais : « Seigneur bachelier... », prononça-t-il, tandis que,
Très digne, il remettait sui sa tête le disque,
« Pardonnez à Votre Servant

« Si la profession qu'il exerce l'oblige
A demeurer coiffé d'un armet. Armet, dis-je,
Car je doute qu'un bachelier
— Le fût-il de Paris, qui vaut bien Salamanque ! —
Prenne un armet auquel la mentonnière manque
Pour l'obscur bassin d'un barbier ! »

Il se tut un instant. Puis, parlant par saccades,
En ce langage où la sierra mit ses cascades
Et l'Alhambra ses rossignols :
« Seigneur !... » Et je renonce à traduire le flegme,
La morgue qui redonde, et le ton d'apophtegme,
Et les jeux de mots espagnols ;

« Seigneur ! mon œil vous scrute au moment qu'il vous toise :
Vous n'êtes pas bien grand, mais votre âme courtoise
Est de celles que nous aimons.
Eh bien?... prétendra-t-on encor que j'exagère
Quand je dis que je suis Chevalier Errant ? — J'erre
Depuis soixante ans dans ces monts.

« Je les ai parcourus de la Rhune à Vénasque,
Des pays catalans jusqu'à ce pays basque
Dont les pommiers sont pleins de gui.
Là, j'ai des Douze Pairs vu les douze ombres tristes,
Et j'ai causé, du temps des batailles carlistes,
Avec Zumalacarrégui.

« Fredonnant le vieil air des rois de Pampelune,
Buvant le lait de chèvre et le rayon de lune



Là, j'ai des Douze Pairs vu les douze ombres tristes.

Au creux de l'âme et de la main,
Dormant contre la meule où l'on plante une perche,
J'erre, j'erre, Seigneur, dans ces monts où je cherche
Un passage, un col, un chemin !

« Je voudrais les franchir. Car la brise m'apporte
Je ne sais quelle odeur de conscience morte
Que n'aimerait pas Amadis.
Moi qui ne vieillis pas, je sens vieillir l'Europe.
Je devine combien s'épaissit et sirope
Le sang latin, si clair jadis !

« Oui, ce morne géant qu'il faut tuer, ce terne
Caraculiambro de l'époque moderne,
L'Égoïsme, père d'Ennui,
Fait régner sur le monde une nuit si grognonne
Que les coiffes de la duègne Quintagnone
Sont moins noires que cette nuit !

« Je veux franchir ces monts. Je veux, puisqu'il m'oublie,
Aller remettre un peu le siècle à la folie !
Il a besoin de me revoir
Et de reboire une eau qu'il n'a plus guère bue.
Ma lance doit piquer l'humanité fourbue
Pour la pousser à l'abreuvoir !

« Et quant aux vils ruisseaux où l'on se désaltère,
Je dois, dans leur eau grise où roule tant de terre
Qu'ils ne sont jamais lumineux,
Je dois, dans leur eau fade où s'affaiblit la race,
Aller jeter un clou de ma vieille cuirasse
Pour les rendre ferrugineux !

« En vérité, Seigneur bachelier de mon âme,
Je ne suis pas content d'une Europe qui blâme
Les héroïsmes superflus :
Il est temps que j'y entre, et c'est à quoi je pense,
Mais on n'y peut entrer qu'en passant par la France,
Et la France ne m'aime plus !

« Je ne dis pas cela parce qu'elle me raille.
Jadis, elle raillait tendrement ma ferraille.
Elle s'en méfie aujourd'hui.
Des gens, pour nous brouiller, veulent lui faire croire
Qu'un redresseur de torts n'est qu'un chercheur de gloire
Dont le geste aux gouffres conduit.

« Ah ! je voudrais sortir d'Espagne, où je me ronge,
Pour m'en aller rapprendre au vieux monde le songe,
L'oubli de soi, l'amour féal,
Et la façon dont on se fait des Dulcinées !
Mais, hélas ! il y a toujours des Pyrénées
Pour les colporteurs d'idéal !

« Dès qu'elle me verrait j'aurais la France entière.
Et comme on le sait bien, on veille à la frontière :
Et toujours, quand je veux sortir,
Quand, déguisé, baissant le front, je me dépêche,
La grande armure me trahit, que rien n'empêche
De briller ou de retentir !

« C'est en vain qu'enlevant ma chère carapace
Je la mets dans un sac, parfois, pour qu'elle passe,
Ou sous des branches de genêt :
De maudits enchanteurs habitant des guérites
Savent percer de l'œil les formes hypocrites
Et toujours on la reconnaît.

« Je sais, vous me direz qu'on croit que je trafique,
Que j'exporte une armure ancienne et magnifique
Sans la déclarer... C'est ainsi
Que toujours, quand le Sort injuste me querelle,
On veut me l'expliquer de façon naturelle.
Mais je ne suis pas fou. Merci !

« Que n'ai-je, pour franchir la douane et sa baraque,
Le zèbre sur lequel chevauchait Muzaraque !
J'aurais vite joué le tour.
Mais je n'ai qu'un ânon. Car Votre Grâce ignore... »
Il s'arrêta. Sa voix soudain fut moins sonore.
« ... Que Rossinante est mort, un jour !

« Un jour, on me l'a pris. On m'a fait cette peine.
Et savez-vous la fin que réservait leur haine
A la monture d'un héros ?
Elle qu'à voir la mort j'avais habituée,
Elle est morte *les yeux bandés !* — On l'a tuée
Dans une course de taureaux ! »

Une larme coula sur la Triste Figure.
« Voilà pourquoi, Seigneur bachelier, j'inaugure
Une chevalerie à pied,
Mais qui rendrait jaloux Palmerin d'Angleterre ;
Et Roland reviendrait qu'il mettrait pied à terre,
Vive Dieu ! pour me copier !

« Jusqu'à ce que je puisse à travers ces montagnes
Passer pour aller faire en France des campagnes,
Je jure de ne plus m'asseoir.
Je n'ai plus d'autre but, d'ailleurs. Car Votre Grâce
Ne sait pas... » Et sa voix soudain devint plus basse.
« ... Que Dulcinée est morte, un soir.

« Depuis qu'en son cercueil j'ai disposé sa robe,
Mon existence à moi ne vaut plus une arrobe
De raisin sec de Malaga !
Mais il faut qu'un talon écraseur de couleuvre
Sonne aux chemins du monde. Il faut accomplir l'œuvre
Pour laquelle on vous délégua.

« Je dois rapprendre aux gens des choses en grand nombre !
Car vous ne savez pas. . » Sa voix devint plus sombre.
« ... Que Sancho vit encore. Il vit !
Celui-là ne meurt pas. Et même il monte en grade.
J'eus tort d'aimer jadis comme un bon camarade
Le gros homme qui me servit !

« On l'a laissé passer, lui qui n'avait pas d'armes !
Tandis que contre moi la peur met ses gendarmes
Qu'elle voudrait qu'on centuplât !
Et partout, à présent, le Pança sur le monde
A si soigneusement roulé sa panse ronde
Qu'à présent, partout, tout est plat !

« Sancho règne ! Il raconte en farce mon histoire.
On l'acclame quand il crache dans l'écritoire
De Cid-Hamed-Ben-Engeli
Sur ses genoux cagneux la Beauté se dégrafe.
Il promulgue sa loi, qui n'a qu'un paragraphe :
« L'enthousiasme est aboli ! »

« On ne reconnaît plus le drôle. Il a du linge.
Les ciseaux ont passé dans sa barbe de singe.
Il se lave. On le décrassa.
Il soupe avec des rois chez les femmes superbes.
Il fait des mots au lieu de dire des proverbes.
Mais c'est toujours Sancho Pança !

« Il amuse les gens assez vils pour permettre
Qu'il trahisse à la fois le grand Manchois son maître,
Et son père le grand Manchot !
Mais il tremble toujours, pendant qu'il les fait rire,



Sancho règne ! Il raconte en farce mon histoire.

De me voir sur le seuil paraître pour lui dire :
        « Taisez-vous. Vous êtes Sancho ! »

« Il le sait bien, qu'il l'est ! C'est ce qui l'importune.
Car on profite mal d'une bonne fortune
        Quand on s'en étonne tout bas.
Il sait bien quelles sont les choses éternelles,
Et qu'on peut s'amuser à démoder les ailes :
        Les pattes ne voleront pas !

« Mais, hélas ! triste et long j'erre sur la colline !
Triste comme une nuit sans bruit de mandoline
        Et long comme un jour sans combat !
Je ne peux pas aller interrompre son règne !
Et sans cesse je sens, à mon vieux cœur qui saigne,
        Que quelque rêve au loin s'abat !

« Je ne pourrais passer qu'en laissant mon armure !
Mais ce serait faiblir, admettre une entamure.
        Mon armure est comme mon nom.
Et j'en irais là-bas prendre une autre, peut-être ?
Non, car je rougirais de ne plus reconnaître
        La forme de mon ombre ! Non,

« Car à sa silhouette on doit rester fidèle !
La mienne me convient si c'est à cause d'elle
        Qu'à la sottise je déplus !
Qui me dessinerait un bon harnais de guerre ?
Je n'ai pas confiance au goût de l'antiquaire,
        Et Gustave Doré n'est plus !

« Ah ! pour porter là-bas tout l'attirail en fraude,
Il me faudrait un page, un complice qui rôde,
        Par les rocs, le long des ruisseaux.
Veux-tu faire avec moi, fils, de la contrebande ?
Puisque pour la passer mon armure est trop grande,
        Nous la passerons par morceaux !

« En un pareil combat la ruse est exemplaire !
Il ne laisserait pas, Seigneur, de me déplaire

Que Votre Grâce me blâmât
D'oser requérir d'elle une souplesse adroite,
Car tout le monde sait que j'ai l'âme aussi droite
Qu'un fuseau de Guadarrama !

« Ce n'est qu'un rôle obscur qu'ici je vous propose.
Mais, Seigneur, vous aurez à quelque grande cause
Peut-être un service rendu
Quand, passé par tronçons que nul n'aura vu luire,
On verra tout d'un coup, là-bas, se reconstruire
Un paladin inattendu !

« Si vous faites cela pour la moustache blanche
Du Très Ingénieux Hidalgo de la Manche,
Si vous me consacrez un peu
De cette jeune ardeur que le ciel vous octroie,
Je jure, bachelier, qu'avec bien plus de joie
Vous regarderez le ciel bleu !

« Allons ! donne ta main ! A moi tu t'affilies !
Quoi ? Tu ne sais, dis-tu, que chanter des folies
Et cueillir les fleurs du buisson ?
Chante, et cueille des fleurs d'un air de nonchalance !
On peut dans un bouquet passer un fer de lance,
Un signal dans une chanson !

« Voici l'heure ! La nuit paillette sa basquine !
Mes armes, qu'un reflet d'étoiles damasquine,
Sont là, d'argent, d'or et d'airain !
A quoi fais-tu passer aujourd'hui la frontière ?
Veux-tu le soleret ? Veux-tu la cubitière ?
Ou bien veux-tu le gorgerin ? »

Il ouvrait ses longs bras à l'immense envergure !
J'hésitais... Mais je vis sur la Triste Figure
Une telle déception
Que : « Perle de l'honneur ! Miroir de la Bravoure ! »
M'écriai-je, en prenant un air d'Estramadoure,
« A votre disposition ! »

— « Choisis donc !... » Un rayon toucha comme un doigt pâle
Le plateau de balance — ou la vieille cymbale —
Ou l'espèce d'astre échancré,

La chose qui luisait sur le crâne fantasque,
L'objet plat comme un plat, martelé comme un casque,
Fourbi comme un vase sacré !

Et je dis : « Par le cor de Roland ! par la griffe
De Pantafilando ! par le bonnet d'Alquife
Et par l'âme de Galaor !
Je choisis — car la seule illusion m'enivre,
Et l'objet qui de tous était le plus en cuivre
Pour moi sera le plus en or ! —

« Je choisis, Chevalier, ce qui, de ton armure,
A soulevé le plus de rire et de murmure !
C'est ton armet. Donne-le-moi !
Puisque tu l'as couvert d'un ridicule immense,
Il convient que ce soit par lui que je commence !
Je n'ai pas peur. Et j'ai la foi.

« Je jure que ceci n'est pas un plat à barbe !
Donne ! » Et le long des rocs tout fleuris de joubarbe
Dont parfois j'arrachais un brin,
Le soir même, furtif, et de ma veste brune
L'empêchant d'accrocher quelque rayon de lune,
J'emportais l'armet de Mambrin !

Et depuis lors, dans l'ombre où passe un vent morisque,
Intéressé par l'œuvre, égayé par le risque,
Je suis toujours sur le sentier ;
Je cueille des bouquets, je marche, je m'arrête,
Et je chante... Et je dis que je suis un poète ;
Mais je suis un contrebandier.

Frontière d'Espagne, 189...

TABLE DES MATIÈRES

II. — INCERTITUDES

III. — LA MAISON DES PYRÉNÉES

LE BOIS SACRÉ

DISTRIBUTION

Le BOIS SACRÉ, pantomime en 2 tableaux sur le poème rythmé de M. Edmond Rostand, a été mis pour la première fois à la scène au Théâtre SARAH-BERNHARDT le 22 avril 1910 avec la distribution suivante:

MM.	BRÉMONT	L'Évocateur.	Mmes	J. MÉA	Minerve.
	DECŒUR	Vulcain.		M.-L. DERVAL . . .	Vénus.
	KRAUSS	Mercure.		PASCAL	Hébé.
	MAXUDIAN . . .	Jupiter.		DESROCHES	Junon.
	J. WORMS	Apollon.		RINGER	Diane.
	CAUROY.	Pan.		LISIA	Psyché.
	DUARD	Morphée.		Petite DEBRAY . . .	Éole.
	DUROZAT	Hercule.		SCHIFFNER	Cupidon.
	LUITZ	Mars.	Mlle	Marcelle PÉRI	Elle.
	GUIDÉ	Lui.			

Musique de M. Reynaldo Hahn.



Composition inédite de
ED. ZIER.

Mais autour de Vulcain tout l'Olympe fait cercle,
Il a du noir capot soulevé le couvercle.



Et Cupidon se livre à des jeux de bébé
Qui sont peu rassurants pour Junon la jalouse.

LE BOIS SACRÉ

L'OMBRE de trois cyprès sur le gazon progresse.
Et tandis qu'au lointain s'argente un ciel de Grèce,
Près d'une eau qui s'égoutte en creusant des viviers,
Les dieux se sont assis dans un bois d'oliviers.

C'est le dernier des bois sacrés.

La mer tranquille
S'allonge au fond, plus blanche autour d'une presqu'île ;
Et l'on voit, dès qu'ils sont rebroussés d'un peu d'air,
Les glauques oliviers blanchir comme la mer.
De hauts lauriers pensifs, splendidement moroses,
Près de lauriers moins hauts qui s'ajoutent des roses

Contractent leur feuillage avec un noir dédain.
Et les dieux sont assis comme dans un jardin.
Ils sont là, familiers, harmonieux, paisibles,
Ne faisant même pas l'effort d'être invisibles.

Junon, reconnaissable au beau pli de son cou
Autant qu'au sceptre d'or que surmonte un coucou ;
Vénus, qui, semble-t-il, ainsi qu'une statue,
Fut d'un linge mouillé par un sculpteur vêtue ;
Mars, dieu de la bataille ; Apollon, dieu du jour,
Dont l'arc a l'air plus grand que celui de l'Amour ;
Jupiter, dont ce soir le sourcil se défronce,
Et qui laisse, pour prendre une mûre à la ronce,
La foudre qu'il brûla jadis par les deux bouts ;
Minerve, aux yeux plus fiers que les yeux des hiboux
Sous les deux autres yeux vides et sans paupière
Qu'elle a levés au ciel en levant sa visière ;
Diane, dont la sauge aime le brodequin
Et qui porte un étroit diadème ; Vulcain,
Qui, faisant des projets d'art et de mécanique,
Gratte son front têtu sous son bonnet conique ;
Et Mercure, qui sent jusque dans son cerveau
Battre les ailerons qu'il a sur son chapeau,
Tous les grands dieux sont là, tous, excepté Neptune,
Et Vesta, que toujours tout plaisir importune,
Et Cérès, qui s'occupe aux épis blondissants ;
Mais trois dieux plus petits remplacent les absents :
Pan, qui n'est jamais loin dans un bois d'Arcadie,
Du rêve des roseaux forme une mélodie ;
Le nectar qui circule est versé par Hébé ;
Et Cupidon se livre à des jeux de bébé
Qui sont peu rassurants pour Junon la jalouse...
De sorte que les dieux, tout de même, sont douze.

Et les Olympiens dans ce bois sont venus
Pour sentir de la mousse, un peu, sous leurs pieds nus,
— Immortels étonnés d'être vivants encore ! —
Et pour danser un pas réglé par Terpsichore.
Ils se lèvent, joyeux. Mercure fait le guet.
Les attributs trop lourds vont joncher le muguet ;
Mars change vivement un arbre en panoplie ;

Et comme Phidias, dans l'ombre, la supplie
De soigner la Victoire aux précieux contours
Que dans sa paume droite il plaça pour toujours,
Pallas met à l'abri d'un arceau d'églantine
L'Image minuscule et chryséléphantine.

Et tous dansent, déjà, se prenant par les mains,
Quand celui qui toujours veille sur les chemins,
Puisqu'il a pour autels les bornes milliaires,
Désigne, au loin, du bout de son thyrse, où les lierres,
Vivants, sont un aspic entouré d'un aspic,
La route qui, longeant le promontoire à pic,
Noue une nonchalante et blanche bandelette
Entre la mer et la bruyère violette,
Et, sur cette blancheur, un bondissant point noir.

Tout le groupe divin se penche pour mieux voir,
Regarde...

Et c'est le rire, alors, dont parle Homère.

Chaque dieu, sauf l'Amour, qui rit comme sa mère,
A son rire. En voyant approcher ce qui vient,
Jupiter, secoué du rire jovien,
Montre ses belles dents jusqu'au fond de sa gorge ;



Tout le groupe divin se penche pour mieux voir.

Mars rit comme un combat ; Vulcain, comme une forge ;
Mercure a ces gaîtés de filou levantin
Qu'il a dans sa statue au Pio-Clémentin ;
Le rire inattendu de Pan est tout en perles,
Car les buissons barbus cachent des nids de merles ;
Le rire d'Apollon est du soleil chanté ;
Diane rit un rire émouvant de santé ;
Vénus, un rire doux qui peu à peu s'énerve ;
Et Junon rit du bout des lèvres ; et Minerve
Garde un visage grave et rit du fond des yeux.

Ah ! c'est en vain qu'un bois, pour abriter les dieux,
Veut contre le réel être un beau coin qui boude
Quand la route en passant lui donne un coup de coude !
« Fuyez ! » murmure aux dieux tout le Bois s'attristant.
Mais les dieux veulent rire encore ; en un instant,
Chacun attrape ce qu'il peut : Hébé, l'espiègle,
Les coupes d'or ; Junon, le paon ; Jupiter, l'aigle ;
Mercure, sa tortue ; Apollon, son lézard ;
Et, vite, dans le bois, en riant, au hasard,
Tous, ils vont se cacher !

Et le grand paysage
Bleuit.

C'est maintenant l'heure à double visage
Où, tandis qu'elle monte et qu'il n'est pas tombé,
On voit au ciel ensemble et Phébus et Phébé,
De même que ce soir on les voit sous ces arbres.
Les dieux ne bougent plus. L'ombre est pleine de marbres.
Le bois semble peuplé de Termes et d'Echos.
Et soudain, par les bleus silences amicaux,
Comme si, pour troubler ce Puvis de Chavannes,
Tous les fleuves du bruit avaient brisé leurs vannes,
Ce qui fonce, à travers le mystère écharpé,
C'est une trente-cinq quarante-cinq HP,
Le double phaéton à portes latérales ;
C'est, faisant sangloter les âmes vespérales
Et trembler tous les fils dans les doigts de Clotho,
Avec tout ce qu'il faut pour écraser, l'Auto !
Quatre cylindres ; châssis long ; première marque ;

L'air d'un rhinocéros qui serait une barque,
Et qui, plus précédé par ses yeux qu'un homard,
Allongerait un groin subitement camard !
C'est la machine énorme et poudreuse, — l'Ogresse
Blanche d'avoir mangé ces blancs chemins de Grèce
Que le soleil pieux s'obstine à tenir secs
Parce qu'il ne faut pas que sur les chemins grecs
La poudre des héros devienne de la fange ;
Et quand ce monstre, avec ses gros pneus de rechange
Qu'il porte dans son dos comme un soldat son sac,
Passe, et bondit déjà pour disparaître... crac !
On ne sait quoi l'arrête. Une sorte de bête
Se penche sur son cou pour voir ce qui l'arrête :
Est-ce au carburateur ? au différentiel ?
Qu'importe ! Dans ce bois tout transpercé de ciel
Où l'ægipan, naguère, aimait son ægipane,
On n'en peut plus douter maintenant : c'est la panne.

Un bras levé dessine un juron furieux.
Dans deux obscurs paquets luisent d'énormes yeux.
Pallas croit reconnaître en ces croquemitaines
Les chouettes qu'elle impose aux médailles d'Athènes.
L'un d'eux, sur le volant posant un court moignon,
A l'air d'être un crapaud qui tient un champignon.

Et le rire des dieux redouble.

Et quand ces choses
Deviennent, descendant parmi les lauriers-roses,
Deux ballots de fourrure, et qui veulent marcher,
Le rire est tel, du grand jusqu'au petit Archer,
Que les branches croient voir, dans la clarté plus rare,
Se tordre du Paros et pouffer du Carrare.
Ils regardent venir, les superbes dieux nus,
Ces loups exorbitants, ces chacals saugrenus,
Qui collent sur leur face avec une élastique
Des masques ignorés par le Théâtre Antique ;
Et les deux êtres vont, suivis à chaque pas
Par ce rire des dieux que nous n'entendons pas ;
Et ces pantins devant ces Immortels, c'est presque
Une caricature amusant une fresque.

Mais deux des mots d'argot par quoi nous patoisons
Semblent s'être échangés entre les deux toisons.
L'une veut s'arrêter dans ce bois : l'autre acquiesce.
On changera plus tard la déplorable pièce !
Et l'on voit s'arrêter les deux tas.

Les deux tas
Otent des caoutchoucs, des cuirs, des taffetas,
Des tricots, — et le rire en devient plus immense ! —
Des plastrons, des gilets de chèvre... et l'on commence
A soupçonner qu'ils sont de sexes différents ;
Et lorsque des boutons sautent les derniers rangs,
Et que le rire augmente à cause d'un pétase
De panama qui sort de treize tours de gaze ;
Quand les doigts, dégantés, ont fini d'élargir
Les fronts, ces prisonniers du masque, — on voit surgir,
L'un en complet veston, l'autre en robe princesse,
Deux êtres jeunes, beaux et gais.

Le rire cesse.

Lui jette sa casquette, et, vif, cambrant un corps
Qu'on sent être celui d'un batteur de records,
Se recoiffe. Une raie un peu trop médiane
Sépare ses cheveux sur son front. Et Diane
Voit, de ce conducteur grossier de camion,
Émerger un moderne et souple Endymion.

Car — c'est un de ces tours joués par la Jeunesse ! —
Il s'est fait le profil d'un pâtre de la Grèce
En croyant se raser comme un Américain.

Et les dieux, connaissant qu'on peut, tout aussi bien
Qu'on retrouve un Crétois dessous un Candiote,
Retrouver la beauté sous une cheviote,
Contemplent ce héros culotté d'homespon,
Qui porte — comme si par delà l'Hellespont
Il voulait conquérir de fabuleuses Troies, —
Des cnémides de cuir qu'entourent des courroies.



... Le rire augmente à cause d'un pétase
De panama qui sort de treize tours de gaze.

Elle, elle est ravissante. On ne sait pas si c'est
Toute seule ou bien avec l'aide de Doucet,
Mais elle est ravissante. Un peu brune, un peu rousse,
Un long cou remuant dans la dentelle douce
Qui le serre jusqu'aux oreilles. Des yeux verts.
La sveltesse. Le charme ondoyant et divers.
Quelque chose de plus, pourtant, qu'une Amazone.
Bref, révélant aux dieux le chic d'une autre zone,
C'est — Nymphe de Saint-Cloud, peut-être, ou de Saint-Leu ! —
J'en demande pardon à l'Hellade, — un Helleu !

Dès qu'elle a recroisé dans sa coiffe de paille
Les deux épingles d'or, il la prend par la taille,
Elle plie à son bras, et ce couple étonnant
Jusqu'au bord de la source arrive en bostonnant.

Stupeur des dieux.

Mais Lui, voyant de l'eau, veut boire :
Et dans ses mains, — coquille où luit la perle noire, —
Elle en puise.

Oh ! qui donc sont-ils ? Daphnis ? Chloé ?
Deux époux ? deux amants ? ou deux... ohé, ohé ?
Est-elle dans la danse ? est-il dans les négoces ?
Un prince ? une duchesse ? On ne sait pas. Deux gosses.
Mais le geste immortel des mains qui disent : « Bois ! »
A fait, à pas de loup, sortir l'Amour du bois.
Et Jupiter, toujours altéré par ce geste,
A tout d'un coup, dans son allure, bien qu'il reste
De marbre par la pose encore et la blancheur,
Je ne sais quoi qui sent son antique marcheur.

Pour écouter l'oiseau que Pan fait sur ses flûtes,
Le couple s'est assis. Tabac blond. Feu. Volutes.
Et tandis que les dieux, rêveurs et tout surpris
De trouver beaux des pieds qui sont des souliers gris,
Des cous qui sont des cols, des bras qui sont des manches,
Plus troublés qu'Actéon devant des formes blanches,
Pour voir des gens vêtus écartent les sarments.
Seul à n'avoir pas vu ces deux êtres charmants,

Vulcain, pâle, et tirant sur sa jambe débile,
Vient tomber en arrêt devant l'automobile.
Il mord ses doigts velus, le dieu des hauts fourneaux !
A ses oreilles d'ours tremblent les grands anneaux ;
Et, l'œil torve, à pas lents, de loin, courbant l'échine,
Il se met à tourner autour de la Machine.

Les dieux ont à son front reconnu la pâleur
Qu'eut jadis Prométhée à son front de voleur ;
Et devinant de quoi cette âme est assoiffée,
Jupiter, des deux doigts, claque un appel : « Morphée ! »

Un petit vieux paraît, rythmant sa marche avec
Le bruit d'un grain qui sonne au creux d'un pavot sec.
Les situations les plus embarrassées,
Il les dénoue à coups de papavéracées.
Dès qu'il a derrière eux agité ses pavots,
Les possesseurs de la quarante-cinq chevaux



Et s'endorment tous deux sur le bord de la source.

Trouvent que le grand air... la fatigue. . la course ..
Et s'endorment tous deux sur le bord de la source.

Vulcain vers le grand char fait un bond de boiteux.
Les dormeurs ont bougé. Mais Morphée, auprès d'eux,
Veille, et d'un sac bleuâtre où sa main preste plonge
Sort, pour Elle et pour Lui, les phantasmes du songe :
Pour Lui, des petits chars aux petits chevaux gras,
Des petites enfants aux corps de Tanagras...
Pour Elle, des petits chapeaux de violettes,
Des petits colliers d'or et des petits athlètes...
Et mille autres objets qu'une seconde il tient
Sur ces deux fronts qu'étonne un rêve athénien.

Mais autour de Vulcain tout l'Olympe fait cercle.
Il a du noir capot soulevé le couvercle,
Et son bras fauve plonge, explore. Il veut savoir.
Il va, vient s'accroupit, découvre un réservoir,
Fait marcher un piston, tripote la pédale
Qu'on pousse lorsqu'on veut voler comme Dédale.
Sans doute, il est un peu surpris par tout cela :
Mais c'est Vulcain ! il a l'instinct du fer, il a
La divination de tout ce qui se forge !
Goupilles, manetons, bielles, bagues à gorge,
Ses doigts intelligents palpent tout. Il comprend,
Devine, reconstruit, réinvente, — et s'éprend
Du chariot vivant que nous nous fabriquâmes.
L'arbre pris dans la masse avec toutes ses cames
L'enchante. Il est Vulcain. La fonte le connaît.
Il donne un coup de poing dans son petit bonnet,
Et ce dieu, dont soudain rayonne le visage,
Trouve la pression du ressort d'embrayage.
Il ne peut plus cacher à Mars qu'il est séduit
Par le moteur qui tourne à régime réduit ;
Devant la magnéto sa joie est débordante ;
Il s'entre son bonnet comme celui du Dante ;
Il embrasse Vénus ; il force Jupiter
A se mettre à genoux pour mieux voir le carter ;
Il flatte de la main la bête fantastique,
Caresse ses gros yeux de cuivre, les astique,
Et soudain disparaît sous son ventre... Il est fou !



... Il force Jupiter
A se mettre à genoux pour mieux voir le carter.

Quand il ressort, il a dans ses dents un écrou.

Jetant son vieux forceps noirci par les fournaises,
Dans le coffre d'outils il prend les clés anglaises.
La tunique du dieu devient un bourgeron.
Et tandis que, penché vers le grand Forgeron,
Jupiter, qu'un désir d'enlèvement tourmente
Lui demande combien, pour ravir une Amante,
Ce monstre peut valoir de Centaures, — deux ? trois ? —
Vulcain ouvre, en riant, quatre fois ses dix doigts.

Puis, il redisparaît en serrant sa ceinture.

A ce moment, dans les coussins de la voiture
Sous laquelle Vulcain se passe au cambouis,
On découvre un bull-dog de cinquante louis.
Il dort. Il est affreux. Diane le réveille ;
Et comme Cupidon mollement s'émerveille,
Sur cette truffe noire et luisante d'humour
Elle pose un baiser qui dit : « C'est un amour ! »
Le bull, flairant, aux plis du péplos qui se bleute,
Que cette dame-là doit avoir une meute,
L'adopte, et sans daigner, d'ailleurs, faire de frais,
Se rendort en calant son nez sur un bras frais

Mais les dieux veulent tout visiter : c'est la douane.
On prend les sacs. Mercure, à ces choses idoine,
Fait connaître aux fermoirs ses doigts fins et musclés.
Sa main est un trousseau vivant de fausses clés !
La valise — est-il rien, pour Hermès, d'hermétique? —
S'ouvre d'une façon toute diplomatique.
On fouille tout. Vénus arbore avec orgueil
Un chapeau qui lui met une rose sur l'œil.
Ce geste est le signal d'une scène sauvage.
Les bras des dieux sont pleins d'articles de voyage :
Argent, pégamoïd, peau de porc et cuir vert.
Hébé, folle en voyant de quoi mettre un couvert,
Vient, sur le marchepied, d'ouvrir une cantine
Ingénieuse au point qu'elle en est enfantine,
Et fait reluire, avec son chiton dorien,
Des tas d'objets anglais qui ne servent à rien.
Les nécessaires noirs entrebâillent, féroces,
Leurs gueules dont les dents sont l'ivoire des brosses ;
C'est le débarquement, sur les gazons épais,
De toute cette rue exquise de la Paix !
Des flacons que vous-même, ô Guerlain, vous remplîtes,
S'alignent, reluisants sous leurs casques d'hoplites !
On voit profondément rêver les Immortels
Devant une machine à faire les cocktails.
L'aigle de Jupiter s'aperçoit — et soupire —
Sur un coupe-papier de cristal, genre Empire.
Et Mercure, — tandis que Phébus-Apollon
Trouve, dans un buvard de maroquin grain long,
Les vers d'un jeune auteur, et tâche, pour les lire,
D'en découvrir le rythme avec la Grande Lyre
Sur laquelle est sculpté Marsyas écorché, —
Mercure, visitant un étui guilloché,
Vole, de cette main qui toujours récidive,
Des cigarettes d'or où l'on voit le khédive.
Cupidon, qui s'empare en criant : « Eurêka ! »
D'un diabolo de corne et de gutta-percha,
Essaye de jongler ; Vénus, pendant qu'il jongle,
Se passe un polissoir d'écaille sur un ongle ;
Et nul ne pense plus à Vulcain ; et Vulcain,
Qui vient de découvrir que le vilebrequin
Assure aux frottements une huile lente et sage,

Est livré tout entier aux beautés du graissage !
Apollon lit toujours les vers du jeune auteur ;
Hébé poursuit avec un vaporisateur
Mercure qui, devant le jet d'eau de Cologne,
Fuit en prenant sa pose à la Jean de Bologne.
Une boîte à bijoux, soudain, darde un tiroir :
Alors, c'est le collier, les bagues, le miroir,
Et c'est la bonbonnière à poudrer le visage
Dont, instantanément, Vénus trouve l'usage.
Rapide, elle se poudre, et prend un petit air
Que Junon aussitôt reproche à Jupiter.
Querelle. Allusions. Il est parlé d'un cygne.
Diane, cependant, qui sans scrupule assigne
Un destin fantaisiste aux objets élégants,
Pince le nez du bull avec un ouvre-gants:
— Et, couché sous l'acier du carter qu'il trépane,
Vulcain vient d'achever de réparer la panne.

A ce moment se place un double incident.

Mars
Découvre avec stupeur Kirby Beard et Leuchars ;
Mais, pour bien établir qu'il n'aime que la gloire,
De la trompe de cuivre il va presser la poire.



... Vénus, pendant qu'il jongle,
Se passe un polissoir d'écaille sur un ongle.

L'étincelant buccin pousse le cri des veaux.

Terreur des dieux. Morphée agite ses pavots.
Tout va bien. Elle dort. Il dort. On se rassure.
Et l'on regarde, au col d'un flacon noir, Mercure
Tordre un fil, qui soudain cesse de tenir bon.
Explosion. Fusée. Extra-dry. Mumm ! — D'un bond,
Les dieux sont prêts à fuir. Vénus réincarcère
Tous les fers à friser dans le grand nécessaire.
Morphée agite ses pavots. Bien. Elle dort.
Il dort. On se rassure. Et dans les coupes d'or,
Tout en laissant du vol Mercure responsable,
C'est, au lieu du nectar, le champagne qu'on sable.
On en passe à Vulcain. Lui, sitôt qu'il a bu,
D'un grand revers de bras sèche un rire barbu,
Et, trouvant la liqueur acide, en redemande,
Afin de nettoyer un pignon de commande.
On en passe à Morphée. Et ce vieil Immortel
Est, dans le vin mousseux, pris d'un fou rire tel
Qu'il en laisse tomber trois gouttes dans les Rêves.
Alors, au lieu des chars, nymphes, athlètes, glaives,
Carquois, couronnes, nefs, on voir sortir du sac
Des danseuses de tulle et des clubmen en frac,
Des petites autos de fabrique française,
Des petits yachts, des petits meubles Louis Seize,
Et des petits chapeaux si grands qu'ils ont tous l'air
Du chapeau de Mistress Benwell par John Hoppner !

Vénus, très rouge, ayant de plus en plus sa rose
Sur l'œil, passe un manteau d'opossum, et propose
D'essayer la voiture : elle est pour les essais.
Cris. Tumulte. On revêt des châles écossais...
Mais on hésite. Alors, Vulcain cambre son râble,
Parfait chauffeur. Il dit combien est préférable
La nouvelle chimère aux antiques griffons ;
Il dit — et ses deux mains s'essuient à des chiffons,
Toutes noires d'avoir décrassé la crépine, —
La volupté de fuir, — et d'un fouet d'aubépine
Il époussette les coussins, — la volupté
De fuir, — et son doigt tourne un bouton moleté
Qui règle le débit d'huile des compte-gouttes, —

La volupté de fuir sur la blancheur des routes,
Si vite qu'à la peur de se briser les os
On ajoute la peur d'écraser les oiseaux !
« Venez ! dit-il aux dieux. Lorsqu'en ce char on grimpe,
Sur ces larges coussins bien plus que sur l'Olympe
On se sent tout à coup maîtres de l'Univers !
Nos dormeurs sont bercés par des songes divers :
Venez ! Nous reviendrons dans une heure, ici même. »

Vénus grimpe, esquissant de son geste un : « Qui m'aime
Me suive ! » Étant vêtu de poil de chèvre, Pan
Sent qu'il a le costume et répond en grimpant.
Ils grimpent tous, — Minerve même, un peu confuse.
Diane, à qui l'on offre une place, refuse,
Trouvant peu compatible à ses goûts forestiers
Un char qui ne peut pas passer par les sentiers.
L'Amour est réclamé par plusieurs voix rieuses :
Mais comme il n'est jamais dans les bandes joyeuses
Et qu'il voit deux amants dormir au bord de l'eau,
Il demande à rester avec son diabolo.
— « Et Phébus ? » dit Junon, s'emmitouflant de gazes.

Phébus, que fait rêver la quarante-pégases,
S'avance. Mais soudain : « Non ! » dit-il. Son front luit,
Et, pâle, il met sa lyre entre le monstre et lui.
Craint-il qu'un char trop neuf ne soit pas poétique ?
Il aime l'avenir, pourtant, ce Prophétique !
Mais, Pyroïs ! Æthon ! Eoüs ! c'est à vous
Qu'il pense, ô beaux Chevaux arrondisseurs de cous !
Et c'est à toi, Phlégon ! le plus beau du quadrige !
Quoi ! vous trahira-t-il pour goûter un vertige ?
Il fait signe à Junon qu'aux radieux Chevaux
Il ne peut pas donner d'invisibles rivaux
Qu'un Parthénon jamais n'aura sur sa métope !
Et sentant, malgré lui, qu'en lui se développe
L'amour du Monstre noir, il veut faire semblant
De demeurer fidèle à l'Attelage blanc !
Junon prend son grand air du temple d'Agrigente,
Et monte.

Mais Vulcain, qui visite une jante

Dans laquelle s'enchâsse un gros serpent python,
S'inquiète en sentant mollir le capiton
Dont il faut que la roue, en roulant, s'auréole.

Jupiter, des deux doigts, claque un appel : « Éole ! »

Le dieu dont le visage est plus pommé qu'un chou
Paraît ; puis, abouchant avec le caoutchouc
Son outre, il emprisonne au creux du pneumatique
L'air bleu qu'il destinait aux coteaux de l'Attique.
« Et du feu ? » dit Vulcain, vers les phares penché.

Jupiter, des deux doigts, claque un appel : « Psyché ! »

Un bras nu tend la lampe immortelle et fragile,
Et le bec de nickel s'allume au bec d'argile.

Vulcain met le moteur en marche. Et l'on dirait
Qu'il moud le café des Cyclopes. Tout est prêt.
Mais, pour tourner, il faut que le lourd char recule...

Jupiter, des deux doigts, claque un appel : « Hercule ! »

Croyant l'instant venu d'un treizième travail,
L'énorme demi-dieu nourri de bœuf et d'ail
Surgit. Il voit qu'un monstre aux yeux de feu s'apprête
A ravir tout l'Olympe. Il bondit, perd la tête,
D'un seul rond de massue obscurcit tout l'éther,
N'écoute pas Vulcain, n'entend pas Jupiter,
Renverse Mars qui veut empêcher la rencontre.
Rien ne peut l'arrêter, il va...

L'Amour se montre.

Alors, se souvenant d'Omphale et de son lit,
Il recule. Il a peur. Et pendant qu'il pâlit,
Vulcain peut s'expliquer. Ayant haussé l'épaule,
Le héros tend son pied vers le monstre de tôle,
Et, comme l'on écarte un fétu de méteil,
Il le fait reculer du bout de son orteil.



Explosion. Fusée. Extra-dry Mumm!...

Puis, honteux d'un exploit qu'il trouve ridicule,
Il disparaît, d'un bond, dans le grand crépuscule.

Phébus, en feuilletant son livre dans les fleurs,
Regarde démarrer la barque aux flancs ronfleurs :
L'aigle de Jupiter bat des ailes en proue
Et l'oiseau de Junon, en poupe, fait la roue ;
Vulcain, fauve, injurie, en pressant des leviers,
Ceux qui veulent rester dans les bois d'oliviers ;
« Au revoir ! » font des bras envolés en corbeille ;
Et puis, plus rien... de la poussière... un bruit d'abeille...
Phébé fait faire au bull, de la patte : « Au revoir ! »

La nuit vient. Cupidon s'exerce à recevoir
Le diabolo : la chose aérienne monte,
Descend, deux fois, trois fois, quatre fois, — l'Amour compte, —
Et, peu à peu, changeant de forme et de couleur,
Comme c'est lui qui joue, elle devient un cœur !
Morphée agite ses pavots ; le Musagète,
Voyant l'ombre tomber sur le livre, le jette ;
Et les songes, autour des dormeurs, vont dansant...
Tandis qu'au loin, faisant du quatre-vingts, du cent,
Projetant sa lumière en deux terribles cônes
Que traversent parfois, d'un bond, des petits faunes,
L'automobile fuit, toute pleine de dieux,
Et que, cessant d'être déjà mélodieux,
Et sur le marchepied accroupi comme un singe,
Pan déchire le soir des cris de sa syringe !

*

Une heure après. Le Bois. Les amants endormis.
La machine a repris sa place. On a remis
Tout en ordre. Les dieux ont disparu. Morphée
S'est envolé. Le vent, d'une fraîche bouffée,
Vient d'éveiller le couple. Un petit cri d'effroi.
Comment a-t-on dormi si longtemps ? Il fait froid.
Lui se lève, songeant à cette panne. Un phare
L'éblouit. Quoi ! les deux... rallumés ? Il s'effare.
Elle, non. Mais il voit que tout est réparé.
— « Bah ! on s'étonnera quand on sera rentré ! »



*Vénus grimpe, esquissant de son geste un : « Qui m'aime
Me suive ! »*

Bâille-t-elle. Mais Lui, de nouveau, gesticule,
Car les pneus sont plus durs que les biceps d'Hercule.
— « Tant mieux ! Partons ! » Et comme elle réendossa
Son Pélion de poils, il remet son Ossa.
Mais Elle a tressailli : quel est, dans la doublure,
Ce parfum?... Il accourt. Il plonge sa figure
Dans le grand vêtement où Vénus a passé.
Et tout d'un coup, brûlant, frénétique, insensé,
Et couvrant de baisers sa compagne interdite,
Il cherche dans son cou le parfum d'Aphrodite !
La hâte de rentrer augmente. Ils sont tous deux
Sur le siège. Départ. Trompe. Les coteaux bleus
Se mettent à courir. Un val s'ouvre, plus ample.
Des cyprès noirs, un pin, une colonne, un temple
Filent. La lune danse. Et quand le Bois Sacré
N'est plus qu'une chenille au flanc d'un mont nacré,
Soudain, dans la voiture énorme et fantômale,
On voit sortir de la délicieuse malle

Dont le couvercle plat vient de se soulever
La tête de l'Amour qui se fait enlever.
Il sort tout doucement, regarde avec malice
Les deux gros dos que font la mante et la pelisse
Comme deux chats dont le moteur est le ronron ;
Il s'étire, tout nu, sur les coussins marron,
Se renverse en croisant ses deux petites jambes,
Et tout en fredonnant un de ces dithyrambes
Où bouillonnait le vin de Pindare enivré,
Il allume une cigarette à bout doré
Que lui passa sans doute en cachette Mercure.
Et les deux voyageurs roulent dans l'heure obscure,
Se demandant : « Qui donc, en ces parages grecs,
Rendit de l'air aux pneus et de la flamme aux becs ? »
Ils roulent ! et déjà, grisés par la vitesse,
Se demandant de moins en moins : « Qui donc était-ce ? »
Ils roulent, engourdis, bercés et poussiéreux,
En emportant l'Amour qui sourit derrière eux.



LES ROMANESQUES

A Rosemonde

DISTRIBUTIONS

	1894	1899	1901
	—	—	—
	Mlle	Mlle	Mlle
SYLVETTE	REICHENBERG.	HENRIOT.	MULLER.
	MM.	MM.	MM.
PERCINET	LE BARGY.	G. BERR.	G. BERR.
STRAFOREL..................	DE FÉRAUDY.	COQUELIN CADET.	COQUELIN CADET.
BERGAMIN, père de Percinet .	LELOIR.	LELOIR.	LELOIR.
PASQUINOT, père de Sylvette.	LAUGIER.	BARRAL.	LAUGIER.
BLAISE, jardinier.............	FALCONNIER.	FALCONNIER.	FALCONNIER.

UN MUR, personnage muet.

SPADASSINS, MUSICIENS, NÈGRES, PORTEURS DE TORCHES,

UN NOTAIRE, QUATRE BOURGEOIS, ETC.

La scène se passe où l'on voudra, pourvu que les costumes soient jolis.



Composition inédite de
PAUL-ALBERT LAURENS.

PERCINET. — ... *Écoutez répondre Roméo :*
Il lit.
C'est l'alouette, Amour, je te dis que c'est elle !



La scène est coupée en deux par un vieux mur moussu et tout enguirlandé de folles plantes grimpantes. A droite, un coin du parc de Bergamin ; à gauche, un coin du parc de Pasquinot. De chaque côté, contre le mur, un banc.

Quand le rideau se lève, Percinet est assis sur la crête du mur, ayant, sur son genou un livre, dont il donne lecture à Sylvette, attentive, debout sur le banc, de l'autre côté du mur, auquel elle s'accoude.

SCÈNE PREMIÈRE

SYLVETTE, PERCINET

SYLVETTE

Ah ! Monsieur Percinet, mais comme c'est donc beau !

PERCINET

N'est-ce pas?... Écoutez répondre Roméo :

Il lit.

« C'est l'alouette, Amour, je te dis que c'est elle !
« Vois, le bord des vapeurs légères se dentelle,
« Et là-bas, au sommet rose du mont lointain,
« Sur le bout de son pied se dresse le matin !
« Il faut fuir... »

SYLVETTE, vivement, prêtant l'oreille.

Chut !

PERCINET écoute un instant, puis

Personne ! Ainsi, Mademoiselle,
Ne prenez pas ces airs effarouchés d'oiselle
Qui de la branche, au moindre bruit, va s'envoler...
Écoutez les Amants Immortels se parler :
Elle: « Amour, amour cher, non, ce n'est pas l'aurore,
« Mais c'est, pour éclairer ta fuite, un météore ! »
Lui: « Puisqu'elle le veut, eh bien, soit ! ce n'est point
« L'alouette qui chante et l'aurore qui point :
« Ce reflet, c'est le tien, Cynthia, dans la nue !
« Vienne la Mort, la Mort sera la bienvenue ! »

SYLVETTE

Oh ! non, je ne veux pas qu'il parle de cela,
Ou bien je vais pleurer...

PERCINET

Alors, restons-en là !
Et, jusques à demain refermant notre livre,
Laissons, puisqu'il vous plaît, le doux Roméo vivre.

Il ferme le livre et regarde tout autour de lui.

Quel adorable endroit, fait exprès, semble-t-il,
Pour s'y venir bercer aux beaux vers du grand Will !

SYLVETTE

Oui, ces vers sont très beaux, et le divin murmure
Les accompagne bien, c'est vrai, de la ramure,
Et le décor leur sied, de ces ombrages verts ;
Oui, Monsieur Percinet, ils sont très beaux, ces vers !
Mais ce qui fait pour moi leur beauté plus touchante,
C'est que vous les lisez de votre voix qui chante.

PERCINET

La vilaine flatteuse !

PREMIER ACTE



SYLVETTE. — *Mon père, me montrant le parc de votre père,*
Me dit : « Ma chère enfant, tu vois là le repaire
De mon vieil ennemi...

SYLVETTE, soupirant.

Ah ! pauvres amoureux !
Que leur sort est cruel, qu'on fut méchant pour eux !

Avec un soupir.

Ah ! je pense...

PERCINET

A quoi donc?

SYLVETTE, vivement.

A rien !

PERCINET

A quelque chose
Qui vous a fait soudain devenir toute rose !

SYLVETTE, de même.

A rien !

PERCINET, la menaçant du doigt.

Ah ! la menteuse... aux yeux trop transparents !
Je le vois, à quoi vous pensez !

Baissant la voix.

A nos parents !

SYLVETTE

Peut-être...

PERCINET

A votre père, au mien, à cette haine
Qui les divise !

SYLVETTE

Eh ! oui, c'est là ce qui me peine,
Ce qui me fait pleurer en cachette, souvent.
Lorsque, le mois dernier, je revins du couvent,
Mon père, me montrant le parc de votre père,
Me dit : « Ma chère enfant, tu vois là le repaire
De mon vieil ennemi mortel, de Bergamin.
De ce gueux, de son fils, détourne ton chemin ;
Promets-moi bien, sinon, vois-tu, je te renie,
D'être, pour ces gens-là, toujours, une ennemie,
Car, de tous temps, les leurs ont exécré les tiens ! »
J'ai promis... Vous voyez, Monsieur, comme je tiens.

PERCINET

Et n'ai-je pas promis à mon père, de même,
De vous haïr toujours, Sylvette? — et je vous aime !

SYLVETTE

Sainte Vierge !

PERCINET

Et je t'aime, enfant !

SYLVETTE

C'est un péché !

PERCINET

Un gros ! Que voulez-vous? Plus on est empêché
D'aimer quelqu'un, et plus il vous en prend l'envie.
Sylvette, embrassez-moi !

SYLVETTE

Mais jamais de la vie !

Elle saute du banc et s'éloigne.

PERCINET

Vous m'aimez cependant !

SYLVETTE

Que dit-il?

PERCINET

Chère enfant,
Je dis ce dont encor votre cœur se défend,
Mais ce dont plus longtemps douter serait un leurre !
Je dis... ce que vous-même avez dit tout à l'heure,
Oui, vous-même, Sylvette, en comparant ainsi
Les Amants de Vérone aux deux enfants d'ici.

SYLVETTE

Je n'ai pas comparé !

PERCINET

Si !... mon père et ton père
A ceux de Juliette et de Roméo, chère !
C'est pourquoi Juliette et Roméo c'est nous,
Et c'est pourquoi nous nous aimons comme des fous !
Et je brave à la fois, malgré leur haine aiguë,
Pasquinot-Capulet, Bergamin-Montaiguë !

SYLVETTE, se rapprochant un peu du mur.

Alors, nous nous aimons? Mais, Monsieur Percinet,
Comment ça s'est-il fait si vite?

PERCINET

L'amour naît
On ne sait pas comment, pourquoi, quand il doit naître.
Je vous voyais souvent passer de ma fenêtre...

SYLVETTE

Moi de même...

PERCINET

Et nos yeux causaient en tapinois.

SYLVETTE

Un jour, là, près du mur, je ramassais des noix,
Par hasard...

PERCINET

Par hasard, là, je lisais Shakspeare ;
Et — pour unir deux cœurs vois comme tout conspire...

SYLVETTE

Le vent fait envoler, psst !... chez vous, mon ruban.

PERCINET

Pour le rendre, aussitôt, je grimpai sur le banc...

SYLVETTE, grimpant.

Je grimpai sur le banc...

PERCINET

Et depuis lors, petite,
Chaque jour je t'attends, et chaque jour plus vite
Bat mon cœur lorsqu'enfin monte, signal béni !
Là, derrière le mur, ton doux rire de nid,
Qui ne s'achève pas sans que ta tête émerge
Du fouillis frémissant de folle vigne vierge !

SYLVETTE

Puisque nous nous aimons, il faut nous fiancer.

PERCINET

C'est à quoi justement je venais de penser.

SYLVETTE, solennellement.

Dernier des Bergamin, c'est à toi que se lie
La dernière des Pasquinot !



SYLVETTE. — *Que le Prince régnant vienne à passer un jour:*
Je cours le supplier...

PERCINET

Noble folie !

SYLVETTE

On parlera de nous dans les âges futurs !

PERCINET

Oh ! trop tendres enfants de deux pères trop durs !

SYLVETTE

Mais, qui sait, mon ami, peut-être l'heure tinte
Où Dieu veut que, par nous, leur haine soit éteinte?

PERCINET

J'en doute.

SYLVETTE

Moi, j'ai foi dans les événements,
Et j'entrevois déjà cinq ou six dénoûments
Très possibles.

PERCINET

Vraiment? Et lesquels?

SYLVETTE

Mais suppose
— Dans plus d'un vieux roman j'ai lu pareille chose —
Que le Prince Régnant vienne à passer un jour :
Je cours le supplier, lui conte notre amour,
Que nos pères entre eux ont une vieille haine...
Un roi maria bien don Rodrigue et Chimène !
Le Prince fait venir mon père et Bergamin,
Et les réconcilie...

PERCINET

Et me donne ta main !

SYLVETTE

Ou bien, cela s'arrange ainsi que dans *Peau d'Ane.*
Tu dépéris, un sot médecin te condamne...

PERCINET

Mon père me demande, affolé : « Que veux-tu? »

SYLVETTE

Tu dis : « Je veux Sylvette ! »

PERCINET

Et son orgueil têtu
Est contraint de fléchir !

SYLVETTE

Ou bien, autre aventure :
Un vieux duc, ayant vu de moi quelque peinture,
M'aime, envoie un superbe écuyer, en son nom,
M'offrir d'être duchesse...

PERCINET

Alors, tu réponds : « Non ! »

SYLVETTE

Il se fâche : un beau soir, dans quelque sombre allée
Du parc, où pour rêver à toi je suis allée,
On m'enlève !... Je crie !...

PERCINET

Et je ne tarde point
A surgir près de toi ; je mets la dague au poing,
Me bats comme un lion, pourfends...

SYLVETTE

Trois ou quatre hommes !
Mon père accourt, te prend dans ses bras ; tu te nommes ;
Alors, il s'attendrit, me donne à mon sauveur,
Et ton père consent, tout fier de ta valeur !

PERCINET

Et nous vivons longtemps et très heureux ensemble !

SYLVETTE

Et tout cela n'a rien d'impossible, il me semble?

PERCINET, **entendant du bruit.**

On vient !

SYLVETTE, **perdant la tête.**

Embrassons-nous !

PERCINET, **l'embrassant.**

Et ce soir même, ici,
A l'heure du Salut, tu viendras, dis?



SYLVETTE. — *Tu deperis, un sot médecin te condamne...*

SYLVETTE

Non.

PERCINET

Si !

SYLVETTE, disparaissant derrière le mur.

Ton père !

Percinet saute vivement à bas du mur.

SCÈNE II

SYLVETTE, descendue du mur et, par conséquent, invisible à Bergamin ; PERCINET, BERGAMIN

BERGAMIN

Ah ! je vous prends à rêvasser encore,
Seul, en ce coin de parc?

PERCINET

Mon père, je l'adore,
Ce coin de parc ! J'adore être assis sur ce banc
Que la vigne du mur abrite en retombant !
Voyez-vous comme elle est gracieuse, la vigne?
Remarquez ces festons d'une arabesque insigne.
On est si bien ici pour respirer l'air pur !

BERGAMIN

Si bien devant ce mur?

PERCINET

Je l'adore, ce mur !

BERGAMIN

Je ne vois pas ce que ce mur a d'adorable.

SYLVETTE, à part.

Il ne peut pas le voir !

PERCINET

Mais il est admirable,
Ce vieux mur, crêté d'herbe, enguirlandé, couver
Ici de vigne rouge, ici de lierre vert,



BERGAMIN. — *Ah! je vous prends à rêvasser encore. Seul, en ce coin de parc !*

Là de glycine mauve aux longues grappes floches,
Et là de chèvrefeuille et là d'aristoloches !
Ce vieux mur centenaire et croulant, dont les trous
Laissent pendre au soleil d'étranges cheveux roux,
Qui de petites fleurs charmantes se constelle,
Ce mur sur qui la mousse est d'une épaisseur telle
Qu'il fait à l'humble banc scellé dans sa paroi
Un dossier de velours comme au trône d'un roi !

BERGAMIN

Ta ! ta ! ta ! Voudrais-tu, blanc-bec, me faire accroire
Que tu viens ici pour les beaux yeux du mur?

PERCINET

Voire
Pour les beaux yeux du mur !

Tourné vers le mur.

qui sont de bien beaux yeux.
Frais sourires d'azur, doux étonnements bleus,

Fleurs profondes, clairs yeux, vous êtes nos délices,
Et si jamais des pleurs emperlent vos calices,
D'un seul baiser nous les volatiliserons !

BERGAMIN

Mais le mur n'a pas d'yeux !

PERCINET

Il a les liserons.

Et, gracieux, il en présente un, prestement cueilli, à Bergamin.

SYLVETTE

Est-il spirituel, doux Jésus !

BERGAMIN

Est-il bête !
Mais je connais ce qui te fait perdre la tête.

Mouvement d'effroi de Percinet et de Sylvette.

Tu viens lire en cachette !

Il prend le livre qui sort de la poche de Percinet, et regarde le dos.

Et du théâtre !

Il l'ouvre et le laisse tomber avec horreur

En vers !
Des vers !... Voilà pourquoi, la cervelle à l'envers,
Vous rêvez, vous errez, évitant les approches,
Pourquoi vous me venez parler d'aristoloches,
Et pourquoi vous voyez des yeux bleus à ce mur !
Un mur n'a pas besoin d'être joli, — mais sûr !
Je vais faire enlever toutes ces choses vertes
Qui pourraient nous cacher quelques brèches ouvertes,
Et, pour mieux nous garder d'un voisin insolent,
Remaçonner ce pan, bâtir un beau mur blanc,
Bien blanc, bien net, bien propre ; au lieu... d'aristoloches,
Le garnir, dans le plâtre ayant fait des encoches,
De tessons de bouteille au tranchant acéré
Qu'on verra s'en aller en bataillon serré...

PERCINET

Oh ! grâce !

BERGAMIN

Pas de grâce !... Ainsi je le décrète !
Tout le long, tout le long, tout le long de la crête !

LE RENDEZ-VOUS



Composition inédite de
PAUL-ALBERT LAURENS.

SYLVETTE
Le salut sonne. Il doit m'attendre.



BERGAMIN (de l'autre côté du mur). — ...*Mon fils, je veux vous marier.*
SYLVETTE. — *Ah !*

SYLVETTE et PERCINET consternés.

Oh !

BERGAMIN, s'asseyant sur le banc.

Ça, causons !

Il se relève et s'éloigne du mur avec un air soupçonneux.

Mais, hum !... les murs, s'ils n'ont pas d'yeux,
Ont des oreilles !

Il fait le mouvement de monter sur le banc. Effroi de Percinet. Au bruit, Sylvette se fait toute petite derrière le mur, mais Bergamin renonce, après une grimace que lui arrache quelque vieille douleur, et fait signe à son fils de monter à sa place, et de regarder.

Vois si quelque curieux...

PERCINET, grimpant lestement sur le banc et se penchant au-dessus du mur, bas à Sylvette, qui aussitôt s'est redressée.

A ce soir !

SYLVETTE, lui donnant sa main qu'il baise — tout bas.

Je viendrai devant que l'heure sonne.

PERCINET, de même.

J'y serai !

SYLVETTE, de même.

Je t'adore !

BERGAMIN, à Percinet.

Eh bien?

PERCINET, sautant à terre — et à voix haute.

Eh bien, personne !

BERGAMIN, rassuré, se rassied.

Alors, causons... Mon fils, je veux vous marier.

SYLVETTE

Ah !

BERGAMIN

Qu'est-ce?

PERCINET

Rien.

BERGAMIN

On vient de faiblement crier.

PERCINET, regardant en l'air.

Quelque oiselet blessé...

SYLVETTE

Hélas !

PERCINET

... dans la ramure !...

BERGAMIN

Or donc, mon fils, après réflexion très mûre,
J'ai fait pour vous un choix.

PERCINET remonte en sifflant.

Tu ! tu !

BERGAMIN, après un instant de suffocation, le suivant.

Je suis têtu,
Et je vous forcerai, Monsieur...

PERCINET, redescendant.

Tu ! tu ! tu ! tu !

BERGAMIN

Voulez-vous bien finir de siffler, mauvais merle !...
Une femme encor jeune, et très riche, — une perle !



SYLVETTE (lui donnant la main qu'il baise — tout bas).
... Je viendrai devant que l'heure sonne.

PERCINET

Et si je n'en veux pas de votre perle?

BERGAMIN

Attends !

Je m'en vais te montrer, polisson !...

PERCINET, rabaissant la canne levée de son père.

Le Printemps

A rempli les buissons, mon père, de bruits d'ailes,
Et les sources des bois voient s'abattre auprès d'elles
Des couples de petits oiseaux se caressant...

BERGAMIN

Impudique !

PERCINET, même jeu.

Tout rit et fête Avril récent ;
Les papillons...

BERGAMIN

Pendard !



BERGAMIN (courant après Percinet). *Oh ! je l'attraperai.*

PERCINET, même jeu.

... à travers champs essaiment,
Pour aller épouser toutes les fleurs qu'ils aiment !
L'Amour...

BERGAMIN

Bandit !

PERCINET

... met tous les cœurs en floraison...
Et vous me voulez voir marié de raison !

BERGAMIN

Oui, certes, garnement !

PERCINET, d'une voix vibrante.

Eh bien, non, non, mon père !
Je jure... sur ce mur — qui m'entend, je l'espère !
Que je me marierai si romanesquement,
Que l'on n'aura jamais vu dans aucun roman
Quelque chose de plus follement romanesque !

Il se sauve en courant.

BERGAMIN, courant après lui.

Oh ! je t'attraperai !

SCÈNE III

SYLVETTE, puis PASQUINOT.

SYLVETTE, seule.

Vraiment, je conçois presque
La haine de papa pour ce méchant !

PASQUINOT, entrant à gauche.

Eh bien,
Que fait-on par ici, Mademoiselle?

SYLVETTE

Rien.
On se promène.

PASQUINOT

Ici ! seule ! Mais, malheureuse !
Vous n'avez donc pas peur?

SYLVETTE

Je ne suis pas peureuse.

PASQUINOT

Seule près de ce mur !... Mais je vous défend,
D'approcher de ce mur ! Mais, imprudente enfant,
Regarde bien ce parc : tu vois là le repaire
De mon vieil ennemi mortel !...

SYLVETTE

Je sais, mon père.

PASQUINOT

Et tu viens t'exposer à des mots outrageants,
A des...? Sait-on de quoi sont capables ces gens?
Si ce gueux, ou son fils, connaissaient que ma fille
Vient seule rêvasser dessous cette charmille...
Oh ! rien que d'y penser, je me sens frissonner !
Mais je vais le barder, le caparaçonner,
Ce mur, le hérisser de fer pour qu'on s'éventre,
Qu'on s'empale, en voulant le franchir, et qu'on s'entre,
Rien qu'en s'en approchant, des pointes dans la chair.

SYLVETTE, à part.

Il ne le fera pas, ça coûterait trop cher.
Il est un peu serré, papa.

PASQUINOT

Rentre, — un peu vite !

Elle sort, il la suit des yeux d'un air courroucé.

SCÈNE IV

BERGAMIN, PASQUINOT.

BERGAMIN, parlant à cantonade.

Ce billet à Monsieur Straforel, tout de suite.



STRAFOREL, dans un pompeux costume de spadassin.
paraît au fond et s'avance majestueusement.

PASQUINOT *court vivement au mur et y grimpe*

Bergamin !

BERGAMIN, *même jeu.*

Pasquinot !

Ils s'embrassent.

PASQUINOT

Comment va?

BERGAMIN

Pas trop mal.

PASQUINOT

Ta goutte?

BERGAMIN

Mieux. Et ton coryza?

PASQUINOT

L'animal
Me tient toujours.

BERGAMIN

Eh bien, c'est fait, le mariage !

PASQUINOT

Hein?

BERGAMIN

J'ai tout entendu, caché dans le feuillage,
Ils s'adorent !

PASQUINOT

Bravo !

BERGAMIN

Brusquons le dénoûment !

Se frottant les mains.

Ha ! ha ! tous les deux veufs, et pères mêmement,
Moi, d'un fils qu'une mère un peu trop romanesque
Appela Percinet...

PASQUINOT

Oui, c'est un nom grotesque.

BERGAMIN

Toi, d'un tendron rêveur, Sylvette, âme d'azur !
Quel était notre but, le seul?

PASQUINOT

Oter ce mur.

BERGAMIN

Pour vivre ensemble...

PASQUINOT

Et fondre en une nos deux terres.

BERGAMIN

Calcul de vieux amis...

PASQUINOT

Et de propriétaires !

BERGAMIN

Pour ce, que fallait-il?

PASQUINOT

Marier nos enfants !

BERGAMIN

Les marier ! Oui, mais... serions-nous triomphants
S'ils avaient soupçonné nos désirs, notre entente?
Mariage arrangé n'est pas chose tentante
Pour deux jeunes serins poétiques. Aussi,
Profitant de ce qu'ils ont vécu loin d'ici,
Leur avons-nous caché tout projet d'hyménée.
Mais collège et couvent les lâchaient cette année ;
Lors, m'étant avisé que, de les empêcher
De se voir, sûrement les ferait se chercher
Que s'aimer en secret et d'un amour coupable
Leur plairait, — j'inventai cette haine admirable !
Vous doutiez du succès de ce plan inouï?
Eh bien, nous n'avons plus qu'à dire nos deux oui.

PASQUINOT

Soit ! mais comment?... Comment, avec assez d'astuce,
Consentir, sans leur mettre à l'oreille la puce?
Moi qui t'appelais gueux, idiot...





SYLVETTE (tirant son père par les basques de son habit). — *Papa !...*
PERCINET (même jeu, à Bergamin). — *Papa !...*

BERGAMIN

Idiot?
Gueux suffisait ! Ne dis que juste ce qu'il faut.

PASQUINOT

Quel prétexte?...

BERGAMIN

Ah ! voilà ! — Mais ta fille elle-même
Vient de me suggérer l'ultime stratagème !
Tandis qu'elle parlait, mon plan se dessinait :
Ce soir, ils ont ici rendez-vous ; Percinet
Arrive le premier ; au moment où Sylvette
Paraît, des hommes noirs, surgis d'une cachette,
L'enlèvent ! Elle crie ! Alors, mon jeune coq
Court sus aux ravisseurs, chamaille à coups d'estoc ;
Ils font semblant de fuir ; tu te montres ; j'arrive ;
Ta fille et son honneur sont saufs ; ta joie est vive ;
Tu bénis, laissant choir de tes yeux un peu d'eau,
L'héroïque sauveur ; je m'attendris : — tableau !

PASQUINOT

Ah ! ça, c'est du génie ! Ah ! non ça, par exemple,
C'est du génie !

BERGAMIN, modeste.

Eh ! oui... proprement. Chut ! contemple
Celui qui vient ! C'est Straforel, le spadassin,
A qui j'ai, tout à l'heure, écrit de mon dessein.
Oui, notre enlèvement, c'est lui qui va le mettre
En scène.

Straforel, dans un pompeux costume de spadassin, paraît au fond et s'avance majestueusement.

SCÈNE V

Les Mêmes, STRAFOREL.

BERGAMIN, descendant du mur, et saluant.

Hum ! Que d'abord je vous fasse connaître
Mon ami Pasquinot...

STRAFOREL s'incline.

Monsieur...

En se relevant, il s'étonne de ne pas voir Pasquinot.

BERGAMIN, le lui montrant à cheval sur la crête.

Là, sur le mur.

STRAFOREL, à part.

Exercice étonnant pour un homme aussi mûr.

BERGAMIN

Mon plan vous paraît-il, cher maître?...

STRAFOREL

Élémentaire.

BERGAMIN

Oui, vous savez comprendre, agir vite...

STRAFOREL

Et me taire.



PASQUINOT. — *Eh bien!*
Que fait-on par ici, Mademoiselle?...

BERGAMIN

Simulacre de rapt, n'est-ce pas, combat feint?

STRAFOREL

C'est tout compris.

BERGAMIN

Ayez d'adroits bretteurs, afin
Qu'ils n'aillent pas blesser mon garçonnet. Je l'aime,
C'est mon unique enfant !

STRAFOREL

J'opérerai moi-même.

BERGAMIN

Ah ! très bien ! Dans ce cas, je ne saurais douter...

PASQUINOT, bas à Bergamin.

Dis donc, demande-lui ce que ça va coûter.

BERGAMIN

Pour un enlèvement, que prenez-vous, cher maître?

STRAFOREL

Cela dépend, Monsieur, de ce qu'on veut y mettre.
On fait l'enlèvement un peu dans tous les prix.
Mais, dans le cas présent, et si j'ai bien compris,
Il ne faut pas compter du tout. A votre place,
J'en prendrais un, Monsieur, là, — de première classe !

BERGAMIN, ébloui.

Ah ! vous avez plusieurs classes?

STRAFOREL

Évidemment !
Songez que nous avons, Monsieur, l'enlèvement
Avec deux hommes noirs, l'enlèvement vulgaire,
En fiacre, — celui-là ne se demande guère, —
L'enlèvement de nuit, l'enlèvement de jour,
L'enlèvement pompeux, en carrosse de cour,
Avec laquais poudrés et frisés — les perruques
Se payent en dehors, — avec muets, eunuques,
Nègres, sbires, brigands, mousquetaires au choix !
L'enlèvement en poste, avec deux chevaux, trois,

Quatre, cinq, — on augmente *ad libitum* le nombre, —
L'enlèvement discret, en berline, — un peu sombre, —
L'enlèvement plaisant, qui se fait dans un sac,
Romantique; en bateau, — mais il faudrait un lac ! —
Vénitien, en gondole, — il faudrait la lagune ! —
L'enlèvement avec ou sans clair de lune,
— Les clairs de lune étant recherchés, sont plus chers ! —
L'enlèvement sinistre aux lueurs des éclairs,
Avec appels de pied, combat, bruit de ferraille,
Chapeaux à larges bords, manteaux couleur muraille,
L'enlèvement brutal, l'enlèvement poli,
L'enlèvement avec des torches — très joli ! —
L'enlèvement masqué qu'on appelle classique,
L'enlèvement galant qui se fait en musique,
L'enlèvement en chaise à porteurs, le plus gai,
Le plus nouveau, Monsieur, et le plus distingué !

BERGAMIN, se grattant la tête, à Pasquinot.

Voyons, que penses-tu?

PASQUINOT

Hon... Et toi?

BERGAMIN

Moi, je pense
Qu'il faut frapper très fort — tant pis si l'on dépense —
L'imagination !... Avoir de tout un peu !...
Faire un enlèvement...

STRAFOREL

Panaché? Ça se peut.

BERGAMIN

Donnons-en pour longtemps à nos jeunes fantasques :
Chaise à porteurs, manteaux, torches, musique, masques !

STRAFOREL, prenant des notes sur un calepin.

Nous prendrons, pour grouper ces divers éléments,
Une première classe — avec des suppléments.

BERGAMIN

Soit !

STRAFOREL

Je vais revenir bientôt...

Montrant Pasquinot.

Mais il importe
Que Monsieur, de son parc, entre-bâille la porte.

BERGAMIN

Il entre-bâillera.

STRAFOREL, *saluant.*

Messieurs, mes compliments !

Avant de sortir.

Une première classe avec des suppléments !

SCÈNE V

BERGAMIN, PASQUINOT

PASQUINOT

Avec tous ses grands airs, il s'en va, l'homme honnête,
Sans qu'on ait fait le prix !

BERGAMIN

Laisse, l'affaire est faite !
On abattra le mur. Nous n'aurons qu'un foyer !

PASQUINOT

Et l'hiver, à la ville, ô douceur, qu'un loyer !

BERGAMIN

Nous ferons dans le parc des choses ravissantes !

PASQUINOT

Nous taillerons les ifs !

BERGAMIN

Nous sablerons les sentes !

PASQUINOT

Nos chiffres, au milieu de chaque massif rond,
Bien calligraphiés, en fleurs, s'enlaceront !



PASQUINOT. — *Bergamin !...*
BERGAMIN. — *Pasquinot !...*
(Ils s'embrassent.)

BERGAMIN

Comme cette verdure est un peu trop sévère...

PASQUINOT

Nous allons l'égayer par des boules de verre !

BERGAMIN

Nous aurons des poissons dans un bassin tout neuf !

PASQUINOT

Nous aurons un jet d'eau faisant danser un œuf !
Nous aurons un rocher ! — Hein ! coquin, que t'en semble?

BERGAMIN

Tous nos vœux sont comblés !

PASQUINOT

Nous vieillirons ensemble !

BERGAMIN

Et ta fille est casée !

PASQUINOT

Ainsi que ton gamin !

BERGAMIN

Ah ! mon vieux Pasquinot !

PASQUINOT

Ah ! mon vieux Bergamin !

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

SCÈNE VII

Les Mêmes, SYLVETTE, PERCINET, entrés brusquement, chacun de son côté.

SYLVETTE, voyant son père avec Bergamin.

Ah !

BERGAMIN, apercevant Sylvette, à Pasquinot.

Ta fille !

PERCINET, voyant son père tenir Pasquinot.

Ah !

PASQUINOT, apercevant Percinet, à Bergamin.

Ton fils !

BERGAMIN, bas à Pasquinot.

Battons-nous !

Ils transforment l'embrassade en lutte à bras-le-corps.

Ah ! canaille !

PASQUINOT

Ah ! gueux !

SYLVETTE, tirant son père par les basques de son habit.

Papa !...

PERCINET, même jeu, à Bergamin.

Papa !...

BERGAMIN

Laissez-nous donc, marmaille !

PASQUINOT

C'est lui qui m'insulta !

BERGAMIN

C'est lui qui me frappa !

PASQUINOT

Lâche !

SYLVETTE

Papa !

BERGAMIN

Filou !



PASQUINOT. — *J'écume !*
SYLVETTE. — *L'air fraîchit, pense à ton rhumatisme.*

PERCINET

Papa ! ! !

PASQUINOT

Brigand !

SYLVETTE

Papa ! ! !

Ils réussissent à les séparer.

PERCINET, entraînant son père.

Rentre, il est tard !

BERGAMIN, essayant de revenir.

Ma rage est à son paroxysme !

Percinet l'emmène.

PASQUINOT, même jeu avec Sylvette.

J'écume !

SYLVETTE, l'emmenant.

L'air fraîchit. Pense à ton rhumatisme !

SCÈNE VIII

Le jour baisse insensiblement. La scène reste vide un instant. Puis dans le parc de Pasquinot entrent STRAFOREL et ses SPADASSINS, MUSICIENS, etc.

STRAFOREL

D'une étoile déjà le ciel clair s'étoila.
Le jour fuit.

Il place ses hommes.

Mets-toi là... Mets-toi là... Mets-toi là.
Oui, l'heure du Salut déjà doit être proche :
Blanche, elle apparaîtra quand tintera la cloche ;

L'ENLÈVEMENT



Composition inédite
de PAUL-CHABAS

STRAFOREL

Per'! Baccho ! c'est le diable que cet enfant !



STRAFOREL. — *Instruments, en sourdine.*
Veuillez vous accorder... Oh ! très bien !... Sol, mi, si !

Alors, je sifflerai...

Il regarde le ciel.

La lune?... C'est parfait,
Nous n'aurons pas manqué, ce soir, un seul effet !

Regardant les manteaux extravagants des spadassins.

Excellents, les manteaux !... Que la colichemarde
Les retrousse un peu plus : appuyez sur la garde !

On apporte la chaise à porteurs.

La chaise, ici, dans l'ombre.

Regardant les porteurs qui sont noirs.

Ah ! les nègres, pas mal !

A la cantonade.

Les torches, vous n'entrez, n'est-ce pas, qu'au signal?

On voit le fond vaguement coloré de rose par les reflets des torches qui restent derrière les arbres ; entrent des musiciens.

Les musiciens? — là, sur fond de clartés roses !

Il les place au fond.

De la grâce, du flou ! Variez donc les poses !

Debout, la mandoline ! Asseyez-vous, l'alto !
Comme dans le *Concert Champêtre* de Watteau !

Sévère, à un spadassin.

Premier Homme Masqué, que vois-je? On se dandine?
Çà, de l'allure ! — Bien ! — Instruments en sourdine,
Veuillez vous accorder... Oh ! très bien ! — Sol, mi, si !

Il se masque.

SCÈNE IX

Les Mêmes, PERCINET.

PERCINET entre lentement. A mesure qu'il déclame les vers suivants, la nuit devient plus noire et le ciel s'étoile.

Mon père s'est calmé... J'ai pu fuir jusqu'ici,
Le jour baisse... L'odeur des sureaux flotte et grise...
Les fleurs vont s'effaçant dans la pénombre grise...

STRAFOREL, bas aux violons.

Musique !

Les musiciens jouent doucement jusqu'à la fin de l'acte.

PERCINET

Je me sens trembler comme un roseau.
Qu'ai-je donc?... Elle va venir !

STRAFOREL, aux musiciens.

Amoroso !

PERCINET

Mon premier rendez-vous, le soir... Ah ! je défaille !
La brise fait le bruit d'une robe de faille...
On ne voit plus les fleurs... j'ai les larmes aux yeux...
On ne voit plus les fleurs... mais on les sent bien mieux !
Oh ! ce grand arbre, avec une étoile à son faîte !...
Mais qui donc joue ainsi des airs? — La nuit s'est faite.

Oui, la douce nuit s'est faite, et voici
Qu'en l'azur foncé du ciel obscurci,
S'allumant partout, par là, par ici,
Et l'une après l'une,

PREMIER ACTE



SYLVETTE. — *Percinet !... on m'enlève...*

Tandis que l'étang est tout coassant,
Les étoiles vont en nombre croissant
Tout autour, autour du grêle croissant
    De la pâle lune !

Éclats de saphir et de diamant,
Étoiles, je fus longtemps votre amant,
Et je vous parlais, le soir, ardemment,
    Perdu dans la nue !...
Mais ma poésie a changé de cours
Depuis que, tenant de naïfs discours,
Ses petits cheveux au front coupés courts,
    Sylvette est venue !

Chers astres du ciel, astres familiers,
Vous êtes bien beaux, là-haut, par milliers,
Mais, allez vous serez bien humiliés
    Quand, parmi ces voiles,
Elle apparaîtra dans le bleu jardin,
Et, voyant ses yeux, vous serez soudain
Pour vos propres feux prises de dédain,
    Mes pauvres étoiles !

Une cloche sonne au loin.

SCÈNE X

Les Mêmes, SYLVETTE, puis BERGAMIN, PASQUINOT.

SYLVETTE paraît au tintement de la cloche.

Le Salut sonne. Il doit m'attendre.

Coup de sifflet, Straforel surgit devant elle, les torches apparaissent.

Ah !

Les spadassins l'enlèvent et la mettent vivement dans la chaise à porteurs.

Au secours !

PERCINET

Juste ciel !

SYLVETTE

Percinet, on m'enlève !

PERCINET

J'accours !

Il enjambe le mur, tire l'épée, et ferraille avec plusieurs spadassins.

Tiens, — tiens, — tiens !

STRAFOREL, aux musiciens.

Trémolo !

Les violons élèvent un trémolo dramatique. Les spadassins se sauvent. Straforel, d'une voix de théâtre :

Per Bacco ! C'est le diable

Que cet enfant !

Duel entre Straforel et Percinet. Straforel porte tout à coup la main à sa poitrine.

Le coup... est irrémédiable !

Il tombe.

PERCINET, courant à Sylvette.

Sylvette !

Tableau. Elle est dans la chaise à porteurs ouverte, lui à genoux.

SYLVETTE

Mon sauveur !

PASQUINOT, surgissant.

Le fils de Bergamin !...

Ton sauveur !... Ton sauveur?... Je lui donne ta main !

SYLVETTE et PERCINET

Ciel !

Bergamin est entré de son côté, suivi de valets avec des flambeaux.

PASQUINOT, à Bergamin qui paraît sur la crête du mur.

Bergamin, ton fils est un héros ! Pardonne !

Et faisons leur bonheur !

BERGAMIN, solennel.

Ma haine m'abandonne !

PERCINET

Sylvette, nous rêvons, Sylvette, parlons bas,
Que le bruit de nos voix ne nous réveille pas !

BERGAMIN

Les haines finiront toujours en hyménées.
La paix est faite.

Montrant le mur.

Il n'y a plus de Pyrénées !

PERCINET

Qui l'aurait cru qu'ainsi mon père changerait?

SYLVETTE, simplement.

Quand je vous le disais que tout s'arrangerait !

Tandis qu'ils remontent avec Pasquinot, Straforel se soulève et tend un papier à Bergamin

BERGAMIN, bas.

Hein ! Quoi donc? ce papier, et votre signature...
Qu'est cela, s'il vous plaît?

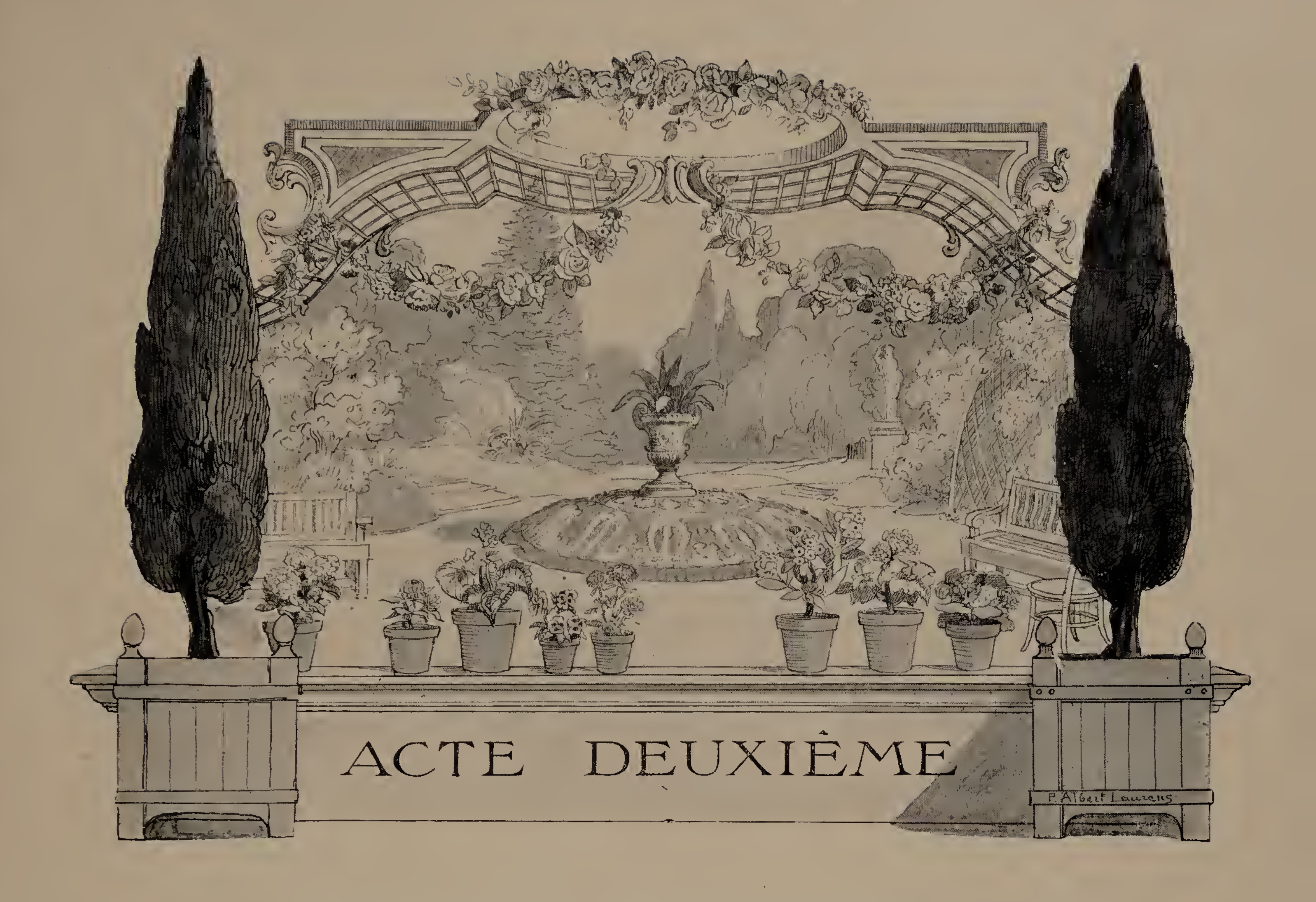
STRAFOREL, saluant.

Monsieur, c'est ma facture !

Il retombe.

RIDEAU





Même décor : le mur a disparu. Les bancs qui lui étaient adossés ont été repoussés à droite et à gauche. Menus changements, massifs de fleurs, kiosques et treillages, faux marbres prétentieux, serre. A droite, table de jardin, chaises.

Au lever du rideau, Pasquinot, assis sur le banc de gauche, lit sa gazette. Blaise, au fond, ratisse.

SCÈNE PREMIÈRE

PASQUINOT, BLAISE, puis BERGAMIN.

BLAISE, ratissant.

Donc, Monsieur Pasquinot, ce soir vient le notaire?
Hé ! voici bien un mois que ce mur est par terre
Et que vous vivez tous ensemble. Il était temps ;
Nos petits amoureux doivent être contents !

PASQUINOT, levant la tête et regardant autour de lui.

Ça fait bien sans ce mur, hein, Blaise?

BLAISE

C'est superbe !

PASQUINOT

Oui, mon parc a gagné. Cent pour cent.

Il se penche et tâte une touffe de gazon.

Mais cette herbe
Est mouillée !... On a donc arrosé ce matin?

Furieux.

Il ne faut arroser que le soir, vieux crétin !

BLAISE, placidement.

C'est Monsieur Bergamin qui m'en a donné l'ordre.

PASQUINOT

Ah?... Ce bon Bergamin !... Il ne veut pas démordre
De son idée !... Il croit qu'arroser sans repos
Vaut mieux qu'arroser peu, mais bien, mais à propos
Enfin !...

A Blaise.

Vous sortirez les plantes de la serre.

Blaise aligne au fond des plantes qu'il va chercher dans la serre. Pasquinot lit. Bergamin paraît au fond.

BERGAMIN, arrosant les arbustes avec un énorme arrosoir.

Ouf !... On leur donne d'eau juste le nécessaire !
Ce qui leur fait du bien, c'est ce superflu-là !

A un arbre.

Hein, mon vieux, tu mourais de soif?... Tiens, en voilà,
De l'eau !... tiens, en voilà ! Moi, j'aime çà, les arbres.

Posant son arrosoir, et regardant autour de lui avec satisfaction.

Oui, mon parc a gagné... Très jolis, ces faux marbres.
Très, très...

Apercevant Pasquinot.

Bonjour !

Pas de réponse.

Bonjour ! ! !

Pas de réponse.

Bonjour ! ! !

Pasquinot lève la tête.

Eh bien, j'attends?

PASQUINOT

Oh ! mon ami, mais nous nous voyons tout le temps !

BERGAMIN

Ah ? — bien !...

Voyant les plantes que range Blaise.

Veux-tu rentrer ces plantes !

Blaise ahuri, les rentre précipitamment. Pasquinot lève les yeux au ciel, hausse les épaules et lit. Bergamin va et vient, l'air désœuvré, finit par s'asseoir à côté de Pasquinot. Silence. Puis, tout à coup, avec mélancolie :

A cette heure,
Chaque jour, je sortais, furtif, de ma demeure...

PASQUINOT, rêveur, baissant sa gazette.

Je filais de chez moi, subreptice et léger...
C'était très amusant !

BERGAMIN

Le secret !

PASQUINOT

Le danger !



STRAFOREL. — *Le coup... est irrémédiable* (Il tombe).

BERGAMIN

Il fallait dépister Percinet ou Sylvette
Chaque fois qu'on venait tailler une bavette !

PASQUINOT

On risquait, chaque fois qu'on grimpait sur le mur,
La casse d'une côte ou le bris d'un fémur.

BERGAMIN

Nos conversations monoquotidiennes
Ne se pouvaient qu'au prix de ruses indiennes !

PASQUINOT

Il fallait se glisser sous les buissons épais...
C'était très amusant !

BERGAMIN

Quelquefois, je rampais...
Et, le soir, aux genoux, ma culotte était verte !

PASQUINOT

L'un de l'autre il fallait, sans fin, jurer la perte...

BERGAMIN

Et dire un mal affreux...

PASQUINOT

C'était très amusant !

Bâillant.

Bergamin?

BERGAMIN, de même.

Pasquinot?

PASQUINOT

Ça nous manque, à présent.

BERGAMIN

Non, voyons !...

Après réflexion.

Si, pourtant. Oh ! mais, c'est très drôle ! — Est-ce que
Ce serait la revanche, ici, du Romanesque?

Silence. Il regarde Pasquinot qui lit.

Son gilet est toujours veuf de quelque bouton !
C'est crispant !

Il se lève, s'éloigne, va et vient.



BERGAMIN (il regarde Pasquinot qui lit).
Son gilet est toujours veuf de quelque bouton !
C'est crispant !...

PASQUINOT, le regardant, par-dessus sa gazette, à part,

Il a l'air d'un vaste hanneton
Qui virevolte, avec ses basques pour élytres.

Il feint de lire quand Bergamin repasse devant lui.

BERGAMIN, le regardant, à part.

Il louche, quand il lit, ainsi que font les pitres
Après leur papillon.

Il remonte en sifflotant.

PASQUINOT, à part, nerveux.

Il siffle !... c'est un tic !

Haut.

Ne sifflote donc pas toujours, comme un aspic.

BERGAMIN, souriant

Nous distinguons le brin d'éteule aux yeux des autres
Et nous ne sentons pas la solive en les nôtres !
Vous avez bien vos tics...

PASQUINOT

Moi?

BERGAMIN

Vous vous dandinez,
Vous reniflez sans fin, Roi des Enchifrenés,
Le nez toujours noirci d'un vain sternutatoire,
Vous contez six-vingts fois par jour la même histoire !

PASQUINOT, *qui, assis, jambes croisées, balance son pied.*

Mais...

BERGAMIN

Vous ne pouvez pas un instant vous asseoir
Sans balancer le pied comme un gros encensoir ;
A table, vous roulez votre mie en boulettes...
Maniaque, mon cher, ah ! non, ce que vous l'êtes !

PASQUINOT

Oui, comme maintenant on s'ennuie à moisir,
De m'inventorier vous avez le loisir ;
Vous dénombrez mes tics, vous en dressez la liste.
Mais la vie en commun, cette grande oculiste,
Me désaveugle aussi ! Je vous vois ladre, faux,
Égoïste, et chacun de vos menus défauts
Grossit, — comme la mouche amusante et gentille
Devient un monstre affreux, Monsieur, sous la lentille.

BERGAMIN

Ce dont je me doutais, maintenant j'en suis sûr !

PASQUINOT

Quoi?

BERGAMIN

Le mur te flattait.

PASQUINOT

Tu perds beaucoup sans mur.

BERGAMIN

De te voir tous les jours tu calmas mon envie !

PASQUINOT, *éclatant.*

Depuis un mois, Monsieur, ce n'est plus une vie !

BERGAMIN, *très digne.*

C'est bien, Monsieur, c'est bien. Ce que nous avons fait,
Ce n'était pas pour nous, n'est-ce pas?

PASQUINOT

En effet !

BERGAMIN

C'était pour nos enfants !...

PASQUINOT, convaincu.

Pour nos enfants, oui, certe !
Souffrons donc en silence, et supportons la perte
De notre liberté, sans soucis apparents.

BERGAMIN

Car, se sacrifier, c'est le sort des parents !

Sylvette et Percinet paraissent à gauche, au fond, entre les arbres et traversent lentement la scène, enlacés, avec des gestes d'exaltés.

PASQUINOT

Chut ! voici les Amants !

BERGAMIN, les regardant.

Voyez-moi cette pose !
Semblent-ils pas marcher dans une apothéose?



Sylvette. — *Ami, si vos cheveux avaient été moins blonds,*
J'aurais cru voir le Cid !...

PASQUINOT

Depuis que l'aventure exauça tous leurs vœux,
Ils sentent des rayons mêlés à leurs cheveux !

BERGAMIN

C'est l'heure où, copiant les attitudes lentes
Des Pèlerins d'Amour dans les Fêtes Galantes,
Ils viennent chaque jour, avec componction,
Sur le lieu du combat faire une station !

Sylvette et Percinet, qui ont disparu à droite, y reparaissent à un plan rapproché et descendent en scène.

Voici nos pélerins.

PASQUINOT

S'ils brodent sur leur thème
Coutumier, cela vaut d'être écouté !

Bergamin et Pasquinot se retirent derrière un massif.

SCÈNE II

SYLVETTE, PERCINET ; BERGAMIN et PASQUINOT, cachés.

PERCINET

Je t'aime !...

SYLVETTE

Je vous aime !...

Ils s'arrêtent.

A l'endroit illustre nous voici !

PERCINET

Oui, c'est ici qu'eut lieu la chose., C'est ici
Que tomba lourdement la brute transpercée !

SYLVETTE

Là, je fus Andromède !

PERCINET

Et là, je fus Persée !

SYLVETTE

Combien donc étaient-ils contre toi?

PERCINET

Dix !

SYLVETTE

Oh !... vingt !
Vingt au moins, sans compter ce grand dernier qui vint,
Et dont tu corrigeas l'humeur récalcitrante.

PERCINET

Oui, vous avez raison, ils étaient au moins trente.

SYLVETTE

Ah ! redis-moi comment, dague au poing, flamme aux yeux.
Tu les frappas dans l'ombre, ô mon Victorieux !

PERCINET

Je ne sais si ce fut en sixte, ou bien en quarte...
Mais ils tombaient, pareils aux capucins de carte !

SYLVETTE

Ami, si vos cheveux avaient été moins blonds,
J'aurais cru voir le Cid !

PERCINET

Oui, nous nous ressemblons.

SYLVETTE

Il manque à nos amours d'être mis en poème.

PERCINET

Sylvette, ils le seront !

SYLVETTE

Je vous aime.

PERCINET

Je t'aime.

SYLVETTE

C'est du rêve vécu ! Je m'étais tant juré
D'épouser le héros follement rencontré,
Et pas le bon petit fiancé des familles !...

PERCINET

Ah?

SYLVETTE

Non, non, pas celui qu'on offre aux jeunes filles,
Le doux Monsieur que cherche à marier sa sœur
Ou quelque digne abbé, son vague confesseur.

PERCINET

Tu n'aurais surtout pas épousé, que j'espère,
L'inévitable fils d'un ami de ton père !

SYLVETTE, riant.

Ah ! non !... Remarques-tu que mon père et le tien
Sont depuis quelques jours d'une humeur?...

PERCINET

Oui, de chien.

BERGAMIN, derrière le massif.

Hum !

PERCINET

Et je sais pourquoi leur bonne humeur s'altère.

PASQUINOT, derrière le massif.

Ah?

PERCINET

Mais oui ! Notre envol vexe leur terre-à-terre.
Je respecte beaucoup mon père, — et ton auteur ;
Mais ce sont bons bourgeois pas très à la hauteur.
Notre éclat les relègue un peu dans les ténèbres.

PASQUINOT, derrière le massif.

Hein?

SYLVETTE, de même.

Les voilà passés pères d'amants célèbres !

PERCINET, riant.

Mon panache excessif leur devient importun.

SYLVETTE

Ton père a devant toi la gêne obscure d'un...
Je ne sais si je peux dire?

PERCINET

Tu peux, espiègle.

SYLVETTE

D'un canard ayant fait la couvaison d'un aigle !

BERGAMIN, derrière le massif.

Ho ! ho !

SYLVETTE, riant plus fort.

Pauvres parents, notre amour clandestin,
Comme il se joua d'eux !



BERGAMIN (sortant du massif). — *As-tu fini?*

PASQUINOT, derrière le massif.

Hé ! hé !

PERCINET

Oui, le Destin
Joint toujours les Amants par d'imprévus méandres,
Et le hasard se fait le Scapin des Léandres !

BERGAMIN, derrière le massif.

Ha ! ha !

SYLVETTE

Et donc, ce soir, le contrat, nous allons
Le signer !

PERCINET, remontant.

Et je vais mander les violons !

SYLVETTE

Allez vite !

PERCINET

Je cours !

SYLVETTE, le rappelant.

Tenez, je suis gentille,
Et je vais vous mener, Monsieur, jusqu'à la grille.

Ils remontent enlacés, Sylvette minaudant.

Nous égalons, je crois, les plus fameux Amants.

PERCINET

Oui, nous serons parmi ces Immortels charmants :
Roméo, Juliette, — Aude et Roland...

SYLVETTE

Aminte
Et son pâtre !

PERCINET

Pyrame et Thisbé !

SYLVETTE

Mainte et mainte
Encore...

Ils sont sortis. On entend leurs voix s'éloigner parmi les arbres.

La voix de PERCINET

Francesca, tu sais, de Rimini.
Et Paolo...



PASQUINOT. — *Avais-tu prévu ça, Monsieur l'homme sagace?*

La voix de SYLVETTE

Pétrarque et Laure...

BERGAMIN, sortant du massif.

As-tu fini?

SCÈNE III

PASQUINOT, BERGAMIN.

PASQUINOT, gouailleur.

Le succès de ton plan, Monsieur l'homme sagace,
Répond à ton espoir, et même il le dépasse !
Résultat qui sans doute était prévu par vous,
Cher maître : nos enfants sont complètement fous !

BERGAMIN

Il est clair que ta fille est assez énervante
Avec son fameux rapt que sans cesse elle vante !

PASQUINOT

Et ton fils, qui se croit un héros, prend des airs
Qui ne me portent pas moindrement sur les nerfs !

BERGAMIN

Mais le plus irritant, c'est qu'ils nous représentent
Comme deux bons bourgeois dupés, qu'ils nous plaisantent
Sur notre aveuglement voulu, sur ce que nous
Ne surprîmes jamais un de leurs rendez-vous !
C'est bête, si tu veux, mais enfin ça m'agace.

PASQUINOT

Avais-tu prévu ça, Monsieur l'homme sagace?
Grâce à toi, ton moutard tient d'insanes propos,
Et se croit le premier des moutardiers papaux.

BERGAMIN

Moutardier dont au nez me monte la moutarde !

PASQUINOT

Je vais tout leur conter, sans plus tarder.

BERGAMIN

Non, tarde !
Il ne faut pas aller leur dire tout de go ;
On parlera sitôt après le conjungo ;
Jusqu'aux derniers accords des nuptiales harpes,
Sachons leur opposer un mutisme de carpes.

PASQUINOT

Soit ! mais nous voilà pris nous-mêmes dans nos rets,
Grâce à ton fameux plan.

BERGAMIN

Mon cher, tu l'admirais !

PASQUINOT

Ah ! il était joli, ton plan !

BERGAMIN, à part.

Il m'exaspère !



Composition inédite de
PAUL-ALBERT LAURENS.

PERCINET
« *Chère, mais qu'avez-vous? Mais quoi donc vous attriste?*



SYLVETTE (lui agitant la branche sous le nez). — *Chut! Chut! du calme!*
Je viens comme la paix, — et j'agite une palme!

SCÈNE IV

LES MÊMES, SYLVETTE.

Elle entre gaiement, une branche fleurie à la main, dont elle fait à la cantonade des signes à Percinet qu'elle vient de quitter, puis elle descend entre les deux pères.

SYLVETTE

Bonjour, mon cher papa. Bonjour, futur beau-père !

BERGAMIN

Bonjour, future bru !

SYLVETTE, l'imitant.

Bonjour, future bru :
Oh ! comme vous avez ce matin l'air bourru !

BERGAMIN

C'est Pasquinot qui me... qui me...

SYLVETTE, lui agitant sa branche sous le nez.

Chut ! Chut ! Du calme !
Je viens comme la paix, — et j'agite une palme !
Vous vous boudez encore un peu? C'est bien permis :
Pouvez-vous vous aimer comme deux vieux amis?

PASQUINOT, à part.

Ironie !...

BERGAMIN, haut, gouailleur.

Oui, c'est vrai ; notre haine fut telle
Qu'on ne peut...

SYLVETTE

Songez donc : une haine mortelle !
Oh ! quand je me souviens de ce que vous disiez
De papa, bien souvent, là, parmi vos rosiers,
Sans vous douter que moi j'entendais tout, assise
Derrière le bon mur...

BERGAMIN, à part.

Elle est d'une bêtise !

SYLVETTE, à Pasquinot.

Car je venais ici chaque jour, vous savez,
Retrouver Percinet ! — Dire que vous n'avez
Jamais eu de soupçons !

PASQUINOT, ironique.

Oh ! pour ça, que je meure,
Si...

SYLVETTE

Nous venions pourtant toujours à la même heure.
A Bergamin.
Ha ! ha ! J'entends encor Percinet vous crier,
Le jour même du rapt : « Je veux me marier
De la façon la plus romanesquement folle ! »
Eh ! dame, dites donc, il a tenu parole !

BERGAMIN, vexé.

Vraiment?... Et vous croyez que si j'avais voulu?...

SYLVETTE

Ta ! ta ! ta ! Je le sais, pour l'avoir cent fois lu :

Les rêves des Amants toujours se réalisent,
Et les pères, toujours, tôt ou tard, s'humanisent,
Contraints par quelque étrange et fol événement
Qui force, à point nommé, leur attendrissement.

PASQUINOT

Qui force, à point nommé?... Non, non, laissez-moi rire !

SYLVETTE

Mais, nous l'avons prouvé !...

BERGAMIN

Si je voulais vous dire...

SYLVETTE

Quoi?

BERGAMIN

Rien !



BERGAMIN. — *Bartholo, dont la haine en secret s'aviva,*
Dut toujours s'incliner devant Almaviva...

SYLVETTE, à Bergamin.

Alors, pourquoi prenez-vous cet air fin?

BERGAMIN

Mais parce que...

A part.

Ho !... C'est agaçant, à la fin !

PASQUINOT

Quand on pourrait d'un mot...

Remontant.

Mais gardons le mystère !

SYLVETTE

Quand on n'a rien à dire, il le faut bien, se taire !

PASQUINOT, éclatant.

Rien à dire ! La folle ! Alors, vous croyez ça,
Que tout se passe ainsi que cela se passa?
Qu'on envahit les parcs malgré les bonnes grilles?

BERGAMIN

Vous croyez qu'on enlève encor les jeunes filles?

SYLVETTE

Si je crois? Que dit-il?

BERGAMIN, se montant.

Moi, je dis qu'en voilà
Assez ! Qu'il était temps que tout se dévoilât !...
Oui, depuis que le monde est monde entre les mondes.
Le succès fut toujours pour les perruques blondes ;
Bartholo, dont la haine en secret s'aviva,
Dut toujours s'incliner devant Almaviva ;
Mais l'heure du triomphe et des justes revanches
Vient enfin de sonner pour les perruques blanches !

SYLVETTE

Mais...

PASQUINOT

Jadis, nous étions, nous autres, les papas,
Cassandre, Orgon, Géronte, Argante, n'est-ce pas?
Vous en êtes restée à ces vieilles badernes?...
Mais on n'en trouve plus chez les pères modernes !
Les dupés d'autrefois sont dupeurs à leur tour.
L'ordre donné par nous de vous aimer d'amour,

Ni vous ni Percinet n'eussiez voulu l'entendre?
Ce fut donc bien joué que de vous le défendre !

SYLVETTE

Mais alors, vous saviez peut-être...

PASQUINOT

Sûrement

SYLVETTE

Nos duos?

BERGAMIN

J'écoutais leur doux susurrement !

SYLVETTE

Les bancs où nous grimpions?...

PASQUINOT

Tout exprès nous les mîmes !

SYLVETTE

Le duel?

BERGAMIN

Simple jeu !

SYLVETTE

Les spadassins?

PASQUINOT

Des mimes !

SYLVETTE

Mon rapt? — Oh ! ça, c'est faux !...

BERGAMIN, fouillant dans sa poche.

C'est faux? Quand justement
J'ai la facture, là, de votre enlèvement !

SYLVETTE, la lui arrachant.

Ah ! donnez !...

Elle lit.

« *Straforel, maison de confiance.*
Un faux rapt, mis en scène, afin que l'on fiance !... »
Ah ! — « *Huit sombres manteaux à cinq francs le manteau ;*
Huit masques... »

BERGAMIN, à Pasquinot.

Nous avons, je crois, parlé trop tôt !

SYLVETTE, lisant.

« Une chaise à porteurs, soignée, à coussins roses,
Création nouvelle... »

Haut, ironiquement.

On a fait bien les choses !

Elle jette la facture en riant sur la table.

PASQUINOT, surpris.

Elle n'est pas fâchée?

SYLVETTE, avec bonne grâce.

Ah ! le tour est charmant !
Mais c'est beaucoup d'esprit bien inutilement ;
Cher Monsieur Bergamin, croyez-vous que si j'aime
Mon Percinet, c'est grâce à votre stratagème?

PASQUINOT

Elle le prend très bien.

BERGAMIN, à Sylvette.

Vous le prenez très bien !

PASQUINOT

Mais alors... on peut dire à Percinet?...

SYLVETTE, vivement.

Oh ! rien !
Non, ne lui dites rien !... Les hommes, c'est si bête !

BERGAMIN

Quel bon sens ! Voyez-vous cette petite tête !...
Et moi qui la croyais...

Tirant sa montre.

Mais le contrat, pardon,
Allons nous préparer...

Tendant la main à Sylvette.

Bons amis?...

SYLVETTE

Comment donc !

BERGAMIN, se retournant encore avant de sortir.

Vous ne m'en voulez pas du tout?



BERGAMIN. — *Nous avons, je crois, parlé trop tôt !*

SYLVETTE, tout miel.

Je vous l'atteste.

Pasquinot et Bergamin sortent. — Avec une rage froide :

Ce Monsieur Bergamin, comme je le déteste !

SCÈNE V

SYLVETTE, PERCINET

PERCINET, entrant épanoui.

Ah ! vous êtes encore ici ? Je comprends ça.
Vous ne pouvez quitter l'endroit où se passa
Toute cette aventure inouïe !

SYLVETTE, assise sur le banc, à gauche.

Inouïe,

En effet !

PERCINET

C'est de là que, presque évanouie,
Vous me vîtes combattre, ainsi qu'un Amadis,
Ces trente spadassins...

SYLVETTE

Mais non, ils étaient dix.

PERCINET, se rapprochant.

Chère, mais qu'avez-vous? Mais quoi donc vous attriste?
Ces yeux, où du saphir fond dans de l'améthyste,
Ils semblent obscurcis par quelque ennui, ces yeux?

SYLVETTE, à part.

Son langage est parfois un peu prétentieux.

PERCINET

Ah ! tenez, je comprends tout ce qu'en vous suscite
De regrets attendris, cet adorable site !
Vous pleurez le vieux mur aux feuillages grimpeurs,
Témoin de nos espoirs, jadis, et de nos peurs ;
Mais il n'est pas détruit, la gloire le couronne...
Est-ce qu'il est détruit, le balcon de Vérone?

SYLVETTE, impatientée.

Ah !

PERCINET

Ne laisse-t-il pas, dans un vent toujours frais,
Ce balcon toujours blanc, trembler sans fin, auprès
D'un grenadier jamais défleuri, son échelle
Inusable, que dore une aurore immortelle?

SYLVETTE

Oh !

PERCINET, de plus en plus lyrique.

L'éternel duo fait l'éternel décor !
C'est pourquoi, démoli, le mur se dresse encor.
Sur lequel a poussé, folle pariétaire,
Notre amour merveilleuse...

SYLVETTE, à part.

Il ne va pas se taire !

PERCINET, avec un sourire plein de promesses.

Mais le vœu fut par vous tout à l'heure exprimé
De voir sur notre histoire un poème rimé :
Donc, ce poème...

SYLVETTE, inquiète.

Eh bien?

PERCINET

Moi-même je le rime.

SYLVETTE

Tu sais faire des vers?

PERCINET

Pouh !... Savais-je l'escrime?
Écoute mon début, que j'ai fait en marchant.
« *Les Pères Ennemis.* » Poème.

SYLVETTE

Oh !...

PERCINET, se campant pour déclamer.

Premier chant !

SYLVETTE

Oh !...

PERCINET

Qu'as-tu?

SYLVETTE

Le bonheur... les nerfs... une faiblesse...

Fondant en pleurs.

Laissez-moi me remettre, un instant.

Elle lui tourne le dos, assise sur le banc, et se cache le visage dans son mouchoir.

PERCINET un moment stupéfait.

Je vous laisse.

Puis, à part, avec un sourire avantageux :
Un jour comme aujourd'hui, ce trouble est naturel !
Il passe à droite, aperçoit sur la table le papier de la facture, et tirant vivement un crayon de sa poche, s'assied en disant :

Notons toujours mes vers.

Il prend le papier, s'apprête à écrire — mais s'arrête, le crayon levé, et lit :

« *Avoir, moi, Straforel,*
Feint de choir, transpercé d'une lame ignorante, —
Habit froissé: dix francs: amour-propre: quarante. »

Souriant.

Qu'est cela?

Il continue tout bas. Le sourire s'efface. L'œil s'exorbite.


P. Albert Laurens



PERCINET (se levant). — *Ho! — ho! — ho!*

SYLVETTE, toujours sur le banc, s'essuyant les yeux.

S'il savait, qu'il tomberait de haut !
J'ai failli me trahir. Prenons garde !

PERCINET, se levant.

Ho ! — ho ! — ho !

SYLVETTE, se retournant.

Que dites-vous?

PERCINET, escamotant la facture.

Moi? Rien, rien !

SYLVETTE, à part.

Son erreur me navre

PERCINET, à part.

C'est pour ça qu'on n'a pas retrouvé le cadavre !

SYLVETTE, à part, se levant.

Il a l'air de bouder. Rapprochons-nous de lui.

Elle tourne un moment, puis voyant qu'il ne bouge pas, coquettement :

Vous ne m'avez rien dit de ma robe aujourd'hui?

PERCINET, négligemment.

Le bleu ne vous va pas. Je vous préfère en rose.

SYLVETTE, à part, saisie.

Le bleu ne me va pas... Saurait-il quelque chose?

Regardant la table.

Mais la facture, au fait, j'ai dû la mettre là !

PERCINET, la voyant qui cherche.

Qu'avez-vous à tourner, voyons, comme cela?

SYLVETTE

Rien...

A part.

Un papier, le vent quelquefois le dérobe.

Haut, faisant bouffer sa jupe.

Rien... Je tournais pour voir comment me va ma robe !

A part.

Je saurai bien s'il l'a trouvée.

Haut.

Hum !... Tu voulais
Dire tantôt des vers sur nos amours?

Mouvement de Percinet. Elle lui prend le bras, et, bien gentiment :

Dis-les.



SYLVETTE (faisant la révérence). — *J'épouse mon cousin !*
PERCINET. — *J'épouse ma cousine !*

PERCINET

Ah ! non !

SYLVETTE

Dis-les, ces vers...

PERCINET

Non !

SYLVETTE, ironique.

Sur notre aventure !

PERCINET

Ils sont mauvais, tu sais... Je n'ai pas...

SYLVETTE

La facture?

PERCINET

Non, je n'ai pas la fact...

Sursautant et la regardant.

Pardon, mais...

SYLVETTE

Mais, pardon...

PERCINET

Ah ! Mais elle sait donc?...

SYLVETTE, de même.

Il sait donc?

TOUS LES DEUX, ensemble.

Tu sais donc?

Un temps, puis ils éclatent de rire.

Ha ! ha ! ha !...

PERCINET

N'est-ce pas que c'est drôle?

SYLVETTE

Très drôle !

PERCINET

Non, vraiment, on nous fit jouer un rôle...

SYLVETTE

Un rôle !

PERCINET

Nos pères étaient donc bons amis?

SYLVETTE

Bons voisins.

PERCINET

Ma parole, ils devraient être même cousins.

SYLVETTE, faisant la révérence.

J'épouse mon cousin !

PERCINET

J'épouse ma cousine !

SYLVETTE, faisant la révérence.

C'est gentil !...

PERCINET

C'est classique !

SYLVETTE

Ah ! certe, on imagine
Des mariages plus... Mais c'est si bon de voir
Que l'on conciliait l'amour — et le devoir !

PERCINET

Et l'intérêt ! Car ces deux parcs, leurs dépendances...

SYLVETTE

Excellent mariage, enfin, de convenances.
Elle est loin, notre pauvre idylle sur le mur !

PERCINET

Il ne faut plus parler d'idylle, c'est bien sûr !

SYLVETTE

Je rentre dans le rang banal des jeunes filles.

PERCINET

Je suis le bon petit fiancé des familles...
Et c'est en Roméo, Sylvette, que je plus !

SYLVETTE

Ah ! Roméo, c'est clair que vous ne l'êtes plus !

PERCINET

Est-ce que vous croyez être encor Juliette?

SYLVETTE

Vous devenez amer.

PERCINET

Dame ! et vous... aigrelette.

SYLVETTE

Si vous avez été ridicule, eh ! mon Dieu !
Est-ce ma faute à moi?

PERCINET

Si je le fus un peu,
Je ne le fus pas seul !...

SYLVETTE

Eh bien, soit ! nous le fûmes !
Ah ! mon pauvre Oiseau bleu, bien déteintes, vos plumes !

PERCINET, ricanant.

Ha !... un simili-rapt !

SYLVETTE

De pseudo-coups d'estoc !...

SYLVETTE

Fi ! la fausse enlevée !

SYLVETTE

Hou ! le sauveur en toc !
Ah ! notre poésie était une risée !
C'est ainsi qu'en crevant, belle bulle irisée,
Tu n'es plus, disparue à nos yeux étonnés,
Qu'un peu d'eau de savon qui nous pleut sur le nez !

PERCINET

Donc Amant dont je fus le plus vil des émules,
Amante dont, indigne, elle chaussa les mules,
O pâle et noble couple, ô couple shakspearien,
Nous n'avions avec vous de commun rien, rien...

SYLVETTE

Rien !

PERCINET

Donc, au lieu de jouer le cher et divin drame,
Nous en avons joué la parodie infâme !

SYLVETTE

Donc, c'était un serin que notre rossignol !

PERCINET

Donc, il était, le mur immortel, un Guignol !
Et quand nous y venions, chaque jour, apparaître,
Chaque jour, à mi-corps, nous étions, au lieu d'être
Deux parangons d'amour aux types éternels,
Deux pantins qu'animaient les gros doigts paternels !

SYLVETTE

C'est vrai ! Mais nous serions grotesques davantage
Si nous nous aimions moins !

PERCINET

Aimons-nous avec rage !
Nous sommes obligés de nous aimer, d'abord !

SYLVETTE

Mais, nous nous adorons !...

PERCINET

Le mot n'est pas trop fort !

SYLVETTE

L'amour peut consoler très bien d'un tel désastre !...
N'est-ce pas, mon trésor?

PERCINET

Certainement, mon astre !

SYLVETTE

Bonjour donc, ma chère âme !

PERCINET

Et bonsoir, ma beauté !

SYLVETTE

Je vais rêver à vous, mon cœur, — de mon côté !

PERCINET

Et moi du mien. Bonjour !

SYLVETTE

Bonsoir !

Elle sort.

PERCINET

Ah ! par exemple !..
Ah ! l'on me traite ainsi !... Mais quel est, dans cet ample
Manteau, qui laisse voir cet étrange pourpoint,
Ce Monsieur moustachu que je ne connais point?...

Straforel, qui est entré sur ces vers, descend majestueusement en scène.



SYLVETTE. — *Je vais rêver à vous, mon cœur, de mon côté !*
PERCINET. — *Et moi du mien. Bonjour !*

SCÈNE VI

PERCINET, STRAFOREL

PERCINET

Qu'est-ce?

STRAFOREL, souriant.

C'est pour toucher une petite somme.

PERCINET

Un fournisseur?

STRAFOREL

Tout juste ! Allez donc, bon jeune homme,
Dire à votre papa que j'attends.

PERCINET

Votre nom?

STRAFOREL

Mon nom est Straforel.

PERCINET, bondissant.

Lui, maintenant? Ah ! non !
Ah ! non ! ceci devient par trop intolérable !

STRAFOREL, souriant.

Tiens, tiens ! vous savez donc, jeune homme?

PERCINET

Misérable !
C'était toi !

STRAFOREL

Mon Dieu ! oui, c'était moi : per Bacco !

PERCINET

Oh ! rencontrer cet homme ! Oh ! Je fuirais jusqu'au
Bout du monde...

STRAFOREL, satisfait.

Et je suis tellement gras et rose
Que la citation, il me semble, s'impose :
Les gens que vous tuez se portent...



STRAFOREL (d'un tour de main il lui enlève son épée, et la lui rendant, dans un salut) : *Quoi ! vous cessez déjà votre leçon d'escrime?*

PERCINET, se ruant sur lui l'épée à la main.

Tu vas voir !

STRAFOREL, parant avec son bras, tranquille comme un maître d'armes qui donne la leçon.

La main haute !... le pied en dehors !... N'en savoir
Pas plus long à votre âge, eh ! Monsieur, c'est un crime !

D'un tour de main il lui enlève son épée, — et la lui rendant, dans un salut :

Quoi ! vous cessez déjà votre leçon d'escrime?

PERCINET, exaspéré, la reprenant.

Ah ! je pars !... On me traite en enfant : bien ! J'aurai
Ma revanche ! J'aurai du roman, et du vrai !
Je vais, par des amours et des duels sans nombre,
Scandaliser, ô Don Juan, jusqu'à ton ombre !
Et je vais enlever des filles d'opéra !

Il sort en courant, l'épée brandie.

STRAFOREL

Très bien !... Mais, maintenant, est-ce qu'on me paiera?

SCÈNE VII

STRAFOREL, BERGAMIN, PASQUINOT.

STRAFOREL, regardant dans la coulisse.

Hé ! là-bas ! arrêtez !... En voici bien d'une autre !

Entrent Bergamin et Pasquinot, décoiffés, déchirés, comme après une lutte.

PASQUINOT, se rajustant et rendant à Bergamin sa perruque.

Voici votre perruque !

BERGAMIN

Ouf ! Et voici la vôtre !

PASQUINOT

Vous comprenez qu'après de pareils procédés !...
Voici votre jabot !

BERGAMIN, d'une voix sifflante.

Et vous me concédez
Que revivre avec vous serait un sacrifice
Trop grand pour qu'au bonheur de mon fils je le fisse !

PASQUINOT, voyant entrer Sylvette.

Ma fille !... Cachons-lui d'abord ce qu'il en est !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SYLVETTE, puis BLAISE
LE NOTAIRE, LES TÉMOINS, VIOLONS ET INVITÉS.

SYLVETTE, se jetant au cou de son père.

Papa, je ne veux plus épouser Percinet !...

Entrent le notaire pour le contrat, et des bourgeois endimanchés, témoins.

BERGAMIN

Les témoins !... Le notaire !... Au diable !

LE LINON



Composition inédite de
J.-M. AVY.

Ce linon léger
Dont la candeur frêle
A le voltiger
D'une aile.



Sylvette. — *Ah! ça c'est un peu fort!*

LES TÉMOINS, ahuris.

Hein?

LE NOTAIRE, avec dignité.

Ces paroles...

STRAFOREL, au milieu du tumulte, ayant ramassé la facture jetée par Percinet.

Ma facture !... Payez !... Quatre-vingt-dix pistoles !...

Entrent des invités et trois violons jouant un menuet.

BERGAMIN, hors de lui, les bousculant.

Les violons !... Au diable !

Les violons continuent automatiquement leur menuet.

STRAFOREL, impatienté, à Bergamin.

Eh bien !... Je tends la main?

BERGAMIN

Parlez à Pasquinot !

PASQUINOT

Parlez à Bergamin !

STRAFOREL, soulignant les mots de la facture.

« *Un faux rapt mis en scène afin que l'on fiance...* »

BERGAMIN

Ils sont défiancés ! Donc, cela me dispense
De payer.

STRAFOREL, à Pasquinot.

Mais, Monsieur...

PASQUINOT

Que je vous donne un sol
Maintenant que tout est rompu? — Vous êtes fol !

BERGAMIN, à qui Blaise est venu parler bas.

Mon fils !... parti !...

SYLVETTE, saisie.

Parti?...

STRAFOREL, qui remontait, s'arrête et la regarde.

Tiens ! tiens !

BERGAMIN

Courez ! en chasse !

Il sort en courant suivi du notaire et des invités.

SYLVETTE, très émue.

Parti !

STRAFOREL, redescendant en l'observant toujours.

S'il se pouvait que je rabibochasse
Ensemble ces mignons... eh ! peut-être...

SYLVETTE, tout d'un coup furieuse.

Parti?
Ah ! ça c'est un peu fort !

Elle sort, suivie de Pasquinot.

STRAFOREL, triomphant.

Straforel, mon petit,
Pour te faire payer tes nonante pistoles,
Ce mariage, il faut que tu le rafistoles !

Il sort. Les trois violons restés seuls au milieu de la scène jouent toujours leur menuet.

RIDEAU



Même décor. On a apporté des matériaux pour la reconstruction du mur, qui est commencée au fond. Sacs de plâtre. Brouette. Auges et truelles.

Quand le rideau se lève, un maçon travaille, accroupi, le dos tourné au public Bergamin et Pasquinot, chacun de son côté, inspectent les travaux.

SCÈNE PREMIÈRE

BERGAMIN. PASQUINOT, UN MAÇON.

LE MAÇON chante en travaillant.

Tra laï deluriau...

BERGAMIN

Ces ouvriers sont longs !

LE MAÇON

Deluriau, de lurot...

PASQUINOT, suivant ses mouvements avec satisfaction.

C'est cela ! des moellons !

BERGAMIN, même jeu.

Pouf ! un tas de mortier !

PASQUINOT

Paf ! un coup de truelle !

LE MAÇON, faisant des roulades.

Deluriau, delurie — ue — ue — ue — ue — ue — uel — le

PASQUINOT, redescendant.

Belle voix ! Mais travail bien lent !

BERGAMIN, redescendant aussi, avec un bonheur agressif.

Ah ! ah ! voici
Un pan de commencé ! Bon !

PASQUINOT, frappant du pied l'endroit non encore construit.

Demain même, ici,
Le mur va de deux pieds sortir de terre ! — O joie !

BERGAMIN, lyrique.

O cher mur, que bientôt, debout, je te revoie !

PASQUINOT

Que dites-vous, Monsieur?

BERGAMIN

Je ne vous parle pas.

Un temps.

Que faites-vous le soir après votre repas?

PASQUINOT

Rien. Et vous?

BERGAMIN

Rien non plus.

Un temps. — Ils se saluent, et se promènent.

PASQUINOT, s'arrêtant.

Alors, pas de nouvelles
De votre fils?

BERGAMIN

Mais non. Il court toujours.

PASQUINOT, poli.

Les belles
Le désargenteront promptement, — et, bien sûr,
Il reviendra.

BERGAMIN

Merci.

Ils se saluent, et se promènent. Un temps.

PASQUINOT, s'arrêtant.

Maintenant que le mur
Se relève, Monsieur, je veux bien vous permettre
De venir quelquefois, — en voisin.

BERGAMIN

Bien. Peut-être
Vous ferai-je l'honneur...

Ils se saluent.

PASQUINOT, brusquement.

Eh bien ! mais, dites donc,
Venez faire un piquet?

BERGAMIN, suffoqué.

Ah !... oh !... hé !... mais, pardon,
Je ne sais si je peux...



PASQUINOT. — *Que dites-vous, Monsieur?*
BERGAMIN. — *Je ne vous parle pas.*

PASQUINOT

Puisque je vous invite...

BERGAMIN

Mon Dieu !... J'aimerais mieux un bésigue.

PASQUINOT

Allons vite !

BERGAMIN, sortant derrière lui.

Vous me deviez dix sous de la dernière fois.

Se retournant.

Travaillez bien, maçon !

LE MAÇON, de toutes ses forces.

Tralaï !...

PASQUINOT

Belle voix !

Ils sortent.

SCÈNE II

STRAFOREL, puis SYLVETTE

Dès qu'ils sont sortis, le maçon se retourne, ôte son chapeau : c'est Straforel.

STRAFOREL

Oui, maçon, je le suis, puisque, sous ce grimage,
Je m'introduis céans pour faire un rep'âtrage !

S'asseyant sur le mur commencé.

Le jeune homme est toujours au pourchas du roman ;
Mais on peut deviner, sans être nécroman,
Qu'il reviendra bredouille et n'en menant plus large ;
Donc, tandis que la Vie elle-même se charge,
Lui donnant de réel un salutaire bain,
De décoquebiner un peu ce coquebin
Et de le renvoyer ici tirant de l'aile,
Moi, par une action savante et parallèle,
Je travaille à guérir des goûts aventureux
Sylvette. — Straforel, homme aux talents nombreux,

TROISIÈME ACTE



SYLVETTE (plongeant dans le creux de l'arbre).
Oui, voilà mon courrier.

18**

Vous jouâtes souvent les marquis et les princes,
Du temps où vous étiez sifflé dans les provinces !
Ceci va vous servir.

Il tire de sa souquenille une lettre qu'il met dans l'ouverture moussue d'un tronc d'arbre.

Ah ! quel remercîment,
Pères, vous me devrez !

Apercevant Sylvette.

C'est elle ! — A mon ciment !

Il se remet à gâcher et disparaît derrière le mur.

SYLVETTE apparaît, furtive, regarde si on la guette, puis :

Non, personne !...

Elle pose sur le banc de gauche sa mante de mousseline.

Aujourd'hui, trouverai-je la lettre?

Elle va vers un arbre.

Tous les jours, un galant inconnu vient en mettre
Une, là, dans ce tronc par la foudre entr'ouvert,
Et qui fait une boîte aux lettres peinte en vert !

Elle plonge la main dans le creux de l'arbre.

Oui, voilà mon courrier.

Elle lit.

« *Sylvette, cœur de marbre !*
C'est le dernier billet que produira cet arbre.
Pourquoi n'avez-vous pas, tigresse, répondu
Au poulet que pour vous chaque jour j'ai pondu? »
— Hein ! quel style !

« *L'amour qui dans mon âme gronde...* »

Elle chiffonne nerveusement la lettre.

Ah ! Monsieur Percinet s'en va courir le monde !
Il a raison ! — Et moi je ferai comme lui !
Croit-on que je m'en vais mourir ici d'ennui?
Mais qu'il vienne, celui qui m'écrivit ces choses !
Que de ces verts buissons pleins de nids et de gloses
Il surgisse soudain ! et telle que je suis,
— Sans même aller chercher un chapeau, — je le suis !
A tout prix, maintenant, j'en veux, du romanesque !
Qu'il vienne ! ce Monsieur ! — déjà je l'aime presque !
Comme je lui tendrais les deux mains, s'il venait !
Et comme...

STRAFOREL, apparaissant, d'une voix éclatante.

Le voilà !

SYLVETTE

Au secours, Percinet !

Reculant à mesure que Straforel avance.

L'homme, n'approchez pas !

STRAFOREL, amoureusement.

Pourquoi cet air hostile?
Je suis pourtant celui dont vous aimiez le style,
Tout à l'heure !... le trop favorisé mortel
Dont le billet vous plut, et sur l'amour duquel
Vous comptiez, si j'en crois les propos que vous tîntes,
Pour vous faire enlever et fuir loin des atteintes !

SYLVETTE, ne sachant que devenir.

L'homme !...

STRAFOREL

Vous me prenez pour un maçon? Exquis !
C'est exquis ! — Sachez donc que je suis le marquis
D'Astafiorquercita, fol esprit, cœur malade,
Qui cherche à pimenter l'existence trop fade,
Et voyage, façon de chevalier errant
Auquel est un rêveur, un poète, adhérent !
Et c'est pour pénétrer en vos jardins, Cruelle,
C'est par amour pour vous que j'ai pris la truelle !

Il jette d'un geste élégant sa truelle, et, dépouillant vivement sa souquenille, ôtant son chapeau blanc de plâtre, apparaît dans un étincelant costume almavivesque. Perruque blonde, moustache conquérante.

SYLVETTE

Monsieur !...

STRAFOREL

Par un nommé Straforel, j'ai connu
Votre histoire. Un amour insensé m'est venu
Pour la pauvre victime, innocente étourdie,
Contre qui cette ruse infâme fut ourdie !

SYLVETTE

Marquis !...

STRAFOREL

Ne prenez pas cet air épouvanté !
Du rôle qu'il joua ce gueux s'étant vanté,
Je l'ai tué.

SYLVETTE

Tué !...

STRAFOREL

D'une seule estocade,
D'être un justicier j'eus toujours la toquade !

SYLVETTE

Monsieur...

STRAFOREL

Je vous comprends, ô cher cœur incompris !
Vous voulez du roman, n'est-ce pas, à tout prix?

SYLVETTE

Mais, Marquis !...

STRAFOREL

Donc, c'est dit : ce soir, je vous enlève !

SYLVETTE

Monsieur...

STRAFOREL

Et pour de bon !

SYLVETTE

Monsieur !

STRAFOREL

Ah ! quel beau rêve !
Vous avez consenti ! Je l'ai bien entendu !
Oui, ce soir nous prendrons notre vol éperdu !
Si de votre papa la tête se détraque
De douleur, c'est tant pis !

SYLVETTE

Monsieur...

STRAFOREL

Si l'on nous traque
— Car on poursuit le rapt avec sévérité, —
C'est tant mieux !

SYLVETTE

Mais, Monsieur !...

STRAFOREL

Tant mieux, en vérité !
Nous pourrons fuir à pied par une nuit d'orage,
Nos fronts nus sous la pluie et le vent faisant rage !



Straforel apparaît dans un étincelant costume almavivesque.

SYLVETTE

Monsieur...

STRAFOREL

Et pour gagner un lointain continent,
Nous nous embarquerons, Madame, incontinent !

SYLVETTE

Monsieur...

STRAFOREL

Et loin, bien loin, dans quelque pays vierge,
Où nous vivrons heureux sous la bure et la serge...

SYLVETTE

Ah ! mais...

STRAFOREL

Car je n'ai rien ! Vous ne voudriez pas
Que j'eusse quelque chose !...

SYLVETTE

Enfin !

STRAFOREL

Nos seuls repas
Seront du pain. — du pain mouillé de douces larmes !

SYLVETTE

Pourtant...

STRAFOREL

L'exil pour nous se fleurira de charmes !

SYLVETTE

Monsieur...

STRAFOREL

Et le malheur pour nous ne sera qu'heur !
Pas même une chaumière : une tente !... et ton cœur !

SYLVETTE

Une tente?

STRAFOREL

Eh bien, oui, quatre piquets, deux toiles...
Ou, si vous préférez. rien du tout, — les étoiles !

SYLVETTE

Oh ! mais...

STRAFOREL

Quoi ! vous voilà prise d'un tremblement?
Vous voudriez aller moins loin, probablement?
Soit ! nous vivrons cachés, ô ma Deité blonde
Seuls, ayant encouru la vindicte du monde !
Ivresse !...

SYLVETTE

Mais, Monsieur, vous vous êtes mépris...

STRAFOREL

Les gens s'écarteront de nous avec mépris !

SYLVETTE

Mon Dieu !

STRAFOREL

Les préjugés sont faits pour qu'on les foule,
Et nous serons heureux des mépris de la foule !

SYLVETTE

Monsieur...

STRAFOREL

Je n'aurai pas d'autre occupation
Que de vous raconter au long ma passion !

SYLVETTE

Monsieur...

STRAFOREL

Bref, nous vivrons en pleine poésie !
J'aurai de furieux accès de jalousie...

SYLVETTE

Monsieur...

STRAFOREL

Et vous savez, lorsque je suis jaloux,
J'ai la férocité des chacals et des loups !



STRAFOREL (avant de sortir). — *Et maintenant, tu peux revenir, Percinet !*

SYLVETTE, tombant anéantie sur le banc.

Monsieur...

STRAFOREL

Si vous brisiez notre chaîne sacrée,
Immédiatement vous seriez massacrée !

SYLVETTE

Monsieur...

STRAFOREL

Vous frissonnez?

SYLVETTE

Ah ! Dieu, quelle leçon !

STRAFOREL

Est-ce du sang, corbacque ! ou bien si c'est du son
Qui court dans vos vaisseaux artériels? — Tonnerre !
Vous m'avez un peu l'air d'une pensionnaire,
Pour oser affronter ces destins hasardeux !
Ça, voyons, pars-je seul, ou partons-nous tous deux?

SYLVETTE

Monsieur...

STRAFOREL

Oui, je comprends, ma voix vous réconforte.
Eh bien ! nous partirons, puisque vous voilà forte.
Je vous enlèverai, tout à l'heure, à cheval,
En travers de ma selle... oh ! vous y serez mal !
Mais la chaise à porteurs, esthétique et commode
Dans l'enlèvement faux est seulement de mode !

SYLVETTE

Mais, Monsieur...

STRAFOREL, remontant.

A tantôt !

SYLVETTE

Mais, Monsieur...

STRAFOREL

A tantôt !
Le temps d'aller quérir un cheval, un manteau...

TROISIÈME ACTE



PERCINET (s'affaissant sur le mur). — *Ce n'est pas amusant du tout, les aventures !*

SYLVETTE, hors d'elle.

Monsieur !

STRAFOREL, avec un geste immense.

Et nous fuyons de contrée en contrée !

Redescendant.

O la longtemps rêvée et l'enfin rencontrée !
L'âme à qui peut mon âme enfin dire : « Ma sœur !
A tantôt pour toujours !

SYLVETTE, d'une voix éteinte.

Pour toujours !

STRAFOREL.

O douceur !
Vous allez vivre auprès de l'être aimé, de l'être
Pour lequel vous brûliez avant de le connaître,
Et qui, vous ignorant, pour vous se calcinait !

Avant de sortir, la voyant comme évanouie sur le banc :

Et maintenant, tu peux revenir, Percinet !

Il sort.

SCÈNE III

SYLVETTE, seule.

Ouvrant les yeux.

Monsieur... Marquis... Non, pas en travers de la selle !
Ayez pitié de moi, — non, je ne suis pas celle...
Pas du tout ! — Laissez-moi rentrer à la maison !
Une pensionnaire : oui, vous aviez raison !
Il n'est plus là !... Marquis !... Seule?... Ah ! Dieu, l'affreux rêve !

Un temps. Elle se remet.

J'aime mieux que ce soit pour rire qu'on m'enlève !

Elle se lève.

Eh bien ! Sylvette, eh bien, ma petite, — comment !
Vous appeliez tantôt à grands cris le roman,
Et, le roman venu, vous n'êtes pas contente?
Oh ! la serge, l'exil, les étoiles, la tente !...
Non, c'est trop !... Du roman, j'en voulais bien un peu,

Comme on met du laurier dedans le pot-au-feu !
Mais c'est trop ! Je ne puis supporter ces secousses.
Je me contenterais d'émotions plus douces...

Le crépuscule violit vaguement le parc. Elle reprend son voile laissé sur le banc, s'en couvre la tête et les épaules et, rêveuse :

Qui sait si?...

Percinet paraît. Il est en haillons, le bras en écharpe, se traîne à peine. Un feutre d'où pend lamentable, une plume cassée, cache ses traits.

SCÈNE IV

SYLVETTE, PERCINET.

PERCINET, pas encore vu de Sylvette.

Je n'ai rien mangé depuis hier,
Je tombe de fatigue, — et je ne suis pas fier.
La fâcheuse équipée !... Ah ! j'en ai vu de dures !
Ce n'est pas amusant du tout, les aventures !

Il s'affaisse sur le mur. Son chapeau tombe et découvre sa figure. Sylvette l'aperçoit.

SYLVETTE

Vous !

Il se lève. Elle le regarde.

Et dans quel état !... Se peut-il?...

PERCINET, piteusement.

Il se peut.

SYLVETTE, joignant les mains.

Mon Dieu !

PERCINET

J'ai, n'est-ce pas, la silhouette, un peu,
Que le dessinateur donne à l'Enfant Prodigue?

Il chancelle.

SYLVETTE

Mais il ne se tient plus !

PERCINET

Je sens quelque fatigue.

SYLVETTE, apercevant son bras, avec un cri.

Blessé !

PERCINET, vivement.

Seriez-vous donc pitoyable aux ingrats?

SYLVETTE, sévère et s'éloignant.

Les pères seuls, Monsieur, font tuer le veau gras !

Percinet fait un mouvement, et son bras blessé lui arrache une grimace. Sylvette, malgré elle, effrayée :

Pourtant, cette blessure?

PERCINET

Oh ! que je vous rassure !
Elle n'est nullement grave, cette blessure !

SYLVETTE

Mais qu'avez-vous donc fait, Monsieur le vagabond,
Pendant tout ce long temps?...

PERCINET

Sylvette, rien de bon.

Il tousse.

SYLVETTE

Vous toussez, maintenant?

PERCINET

Eh ! mon Dieu ! nous courûmes
Les grands chemins, la nuit...

SYLVETTE

Et l'on y prend des rhumes.
Quels étranges habits vous avez !...

PERCINET

Des voleurs
Ont pris les miens, Sylvette, — et m'ont donné les leurs.

SYLVETTE, ironique.

Et combien avez-vous eu de bonnes fortunes?

PERCINET

Laissons ces questions, Sylvette, inopportunes.



SYLVETTE. — *Guitare en main, chanté plus d'un couplet nocturne?...*

SYLVETTE

Vous avez dû sans doute escalader beaucoup...
De balcons?

PERCINET, à part.

J'ai manqué de me rompre le cou.

SYLVETTE

De plus d'un doux succès vous gardez la mémoire?

PERCINET, de même.

Je suis resté trois jours caché dans une armoire.

SYLVETTE

Et vous avez gagné plus d'un galant pari?...

PERCINET

Oui, oui !...

A part.

Je me suis fait rosser par un mari.

SYLVETTE

Guitare en main, chanté plus d'un couplet nocturne?...

PERCINET, de même.

Qui fit choir sur mon chef plus d'une petite urne !

SYLVETTE

Enfin, comme je vois, tâté d'un vrai duel?

PERCINET, de même.

Qui me valut ce coup, de peu s'en faut mortel.

SYLVETTE

Et vous nous revenez?...

PERCINET

Fourbu, minable, étique !

SYLVETTE

Oui, — mais ayant du moins trouvé du poétique?

PERCINET

Non, — je fus chercher loin ce que j'avais tout près !
Ah ! ne me raillez plus !... je vous adore.

SYLVETTE

Après
La désillusion que nous eûmes?

PERCINET

Qu'importe !

SYLVETTE

Mais nos pères nous ont trompés d'horrible sorte !

PERCINET

Qu'importe ! Dans mon cœur, maintenant, il fait jour !

SYLVETTE

Mais ils feignaient la haine !

PERCINET

Avons-nous feint l'amour?

SYLVETTE

Le mur fut un Guignol, — vous l'avez dit vous-même !

PERCINET

Sylvette, je l'ai dit ! — mais ce fut un blasphème !
Ou, du moins... quel Guignol, vieux mur, tu nous offrais,



Straforel apparaît, ramenant les deux pères, et leur montre Sylvette et Percinet dans les bras l'un de l'autre.

Qui pour portants avait les grands branchages frais,
Pour fond le parc fuyant, l'azur vaste pour frises,
Pour orchestre invisible et vif les quatre brises,
Pour accessoires clairs le rayon et la fleur,
Le soleil pour quinquet, Shakspeare pour souffleur !
Oui, comme à ces pantins dont on gante les vestes,
Nos pères nous faisaient exécuter des gestes :
Mais, dans ce Guignol-là, Sylvette, songez-y,
C'est l'Amour qui faisait parler les pupazzi !

SYLVETTE, soupirant.

C'est vrai, mais nous aimions croyant être coupables !

PERCINET, vivement.

Et nous l'étions ! Gardez ces remords agréables.
Comme l'intention compte autant que le fait,
Nous croyant criminels, nous l'étions en effet !

SYLVETTE, ébranlée.

Est-ce bien sûr?

PERCINET

Très sûr, chère petite amie ;
Nous avons simplement commis une infamie.
J'en atteste ta grâce et ton souffle aromal :
De nous aimer, ce fut très mal, très mal...

SYLVETTE, s'asseyant près de lui.

Très mal?...

Changeant et s'éloignant encore.

C'est vrai, mais je regrette un peu, pour notre gloire,
Que le danger couru n'ait été qu'illusoire !

PERCINET

Il fut réel pour nous qui le crûmes réel !

SYLVETTE

Non. Mon enlèvement, comme votre duel,
Était faux !...

PERCINET

Votre peur l'était-elle, Madame?
Et, puisque vous avez passé par l'état d'âme
De quelqu'un d'enlevé, Sylvette, en vérité,
C'est comme tout à fait si vous l'aviez été.

SYLVETTE

Non, le cher souvenir n'est plus ; ces torches folles,
Ces masques, ces manteaux et ces musiques molles,
Ce combat, tout ce charme enfin, c'est trop cruel
De penser que cela fut fait par Straforel !

PERCINET

Et la nuit de printemps, est-ce lui qui l'a faite ?
Est-ce lui qui régla l'inoubliable fête
Que l'amitié d'Avril nous donna ce soir-là ?
Est-ce lui qui, le ciel étoilé, l'étoila ?
Lui, qui d'ombre effaça si bien les rosiers grêles
Que les roses semblaient, comme surnaturelles,
Se tenir en suspens dans l'air mystérieux ?
Dispensa-t-il les frissons gris, les reflets bleus ?
Versa-t-il les langueurs ? Fut-il pour quelque chose
Dans l'apparition de l'astre rose ?

SYLVETTE

Non certe...

PERCINET

Et fit-il donc, dans la nuit de printemps,
Dis-moi, que nous étions deux enfants de vingt ans,
Et que nous nous aimions, car ce fut là le charme,
Tout le charme !

SYLVETTE

Tout le... c'est vrai, mais...

PERCINET

Une larme ?
Il est donc pardonné, le méchant qui partit ?

SYLVETTE

Je t'ai toujours aimé, va, mon pauvre petit.

PERCINET

J'ai retrouvé ton front, sa puérile frange,
Et ton jeune parfum qui fait un fin mélange
Avec tous les parfums des cytises voisins...
Ah ! les Anges, ce soir, ne sont pas mes cousins !

Il joue avec le voile de Sylvette.

Oh ! laisse-moi baiser le liséré frivole
Du voile aérien qui de ton front s'envole !

Comme il me rafraîchit les lèvres, ce tissu,
Ce tendre et clair tissu, pour qui je n'ai pas su
Vous dédaigner, satins et velours équivoques !

SYLVETTE

Quels satins? Quels velours?

PERCINET, vivement.

Oh ! rien, rien, rien, — des loques.
Oh ! jeune fille, enfant, mousseline est ton nom !
Oh ! que j'aime ce voile frais !

SYLVETTE

C'est du linon.

PERCINET, s'agenouillant.

Je l'aime, et suis tremblant que mon baiser le souille.
Car ce voile devant lequel je m'agenouille...

Ce léger linon
Qui vous emmitoufle,
Mais à la façon
D'un souffle ;

Ce linon léger
Dont la candeur frêle
A le voltiger
D'une aile ;

Ce léger linon,
Assez diaphane
Pour qu'un seul rayon
Le fane ;

Ce linon, léger
Comme un fil de berge
Que fait voyager
La Vierge ;

Ce léger linon,
C'est votre pensée
Que les choses n'ont
Froissée !



Et maintenant, nous quatre, — et Monsieur Straforel —
Excusons ce que fut la pièce, en un rondel.

Ce linon léger,
C'est, neigeuse flamme
Qu'un rien fait bouger,
Votre âme !

Ce léger linon,
Ce linon que j'aime,
Ce n'est rien sinon
Vous-même !

SYLVETTE, dans ses bras.

Vois-tu, la poésie est au cœur des amants :
Elle n'émane pas des seuls événements.

PERCINET

C'est vrai : ceux dont je sors, quoique très authentiques,
Ne furent pas du tout, Sylvette, poétiques.

SYLVETTE

Et ceux par nos papas machiavels arrangés
Le furent, Percinet, encore que mensongers.

PERCINET

Car elle peut broder, lorsqu'elle aime, notre âme,
De véritables fleurs sur une fausse trame.

SYLVETTE

La poésie, amour, mais nous fûmes des fous
De la chercher ailleurs lorsqu'elle était en nous !

Straforel apparaît, ramenant les deux pères, et leur montre Sylvette et Percinet dans les bras l'un de l'autre.

SCÈNE V

Les Mêmes, STRAFOREL, BERGAMIN, PASQUINOT.

STRAFOREL

Refiancés !...

BERGAMIN

Mon fils !

Il embrasse Percinet.

STRAFOREL

Me paierez-vous ma note ?

PASQUINOT, à sa fille.

Tu l'aimes derechef ?

SYLVETTE

Oui.

PASQUINOT

Tête de linotte !

STRAFOREL, à Bergamin.

Palperai-je mon or ?

BERGAMIN

Vous palperez votre or.

SYLVETTE, qui a tressailli.

Mais au fait... cette voix !... le marquis d'As-ta-fior...

STRAFOREL, saluant.

Quercita ? C'était moi, chère Mademoiselle,
Moi, Straforel ! Daignez me pardonner mon zèle ;

Le moyen que j'ai pris était bon en ceci
Qu'il vous a fait connaître — en vous laissant ici —
Tout ce qu'ont d'ennuyeux ces aventures vraies
Dont les femmes toujours sont tôt désenivrées.
Sans doute vous pouviez...

Montrant Percinet.

comme ce citoyen,
Vous-même les courir ; mais, dame ! le moyen
Pour une jeune fille étant trop énergique,
Je vous en ai fait voir la lanterne magique.

PERCINET

Qu'est-ce ?

SYLVETTE, vivement.

Rien, rien, — je t'aime !

BERGAMIN, montrant le mur commencé.

Et demain même, pan !
D'un coup de pioche on va redémolir ce pan...

PASQUINOT

Enlever ce ciment, ces pierres et ce sable !

STRAFOREL

Non, construisez le mur, il est indispensable !

SYLVETTE, réunissant autour d'elle tous les acteurs.

Et maintenant, nous quatre, — et Monsieur Straforel —
Excusons ce que fut la pièce, en un rondel.

Elle descend vers le public.

Des costumes clairs, des rimes légères,
L'Amour, dans un parc, jouant du flûteau...

BERGAMIN

Un florianesque et fol quintetto,

PASQUINOT

Des brouilles... d'ailleurs toutes passagères,

STRAFOREL

Des coups de soleil, des rayons lunaires,
Un bon spadassin en joyeux manteau...

SYLVETTE

Des costumes clairs, des rimes légères,
L'Amour, dans un parc, jouant du flûteau...

PERCINET

Un repos naïf des pièces amères,
Un peu de musique, un peu de Watteau,
Un spectacle honnête et qui finit tôt,
Un vieux mur fleuri, — deux amants, — deux pères...

SYLVETTE, dans une révérence.

Des costumes clairs, des rimes légères !

RIDEAU




PHILLIPS ACADEMY
3 1867 00070 7328



Date Due
Date Due
NOT FOR CIRCULATION

